

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde = Indicateur d'antiquités suisses
Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum
Band: 3 (1876-1879)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

ZEHNTER JAHRGANG.

1877.

ZÜRICH.

Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.

1877.

Inhaltsverzeichnis

vom Jahrgang 1877.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

	Seite
Une porte-aiguille lacustre de Mœringen, par V. Gross	719
Oeffentliche Erklärung über die bei den Thaynger Höhlenfunden vorgekommenen Fälschungen, von Prof. J. J. Müller	739
Tombeaux du temps des habitations lacustres, par le Prof. Rode	759
Vorhistorische Denkmäler in Bünden, von Fr. Rödiger	762
Nouveaux moules en molasse de Mœringen, par V. Gross	763

II. Römisches.

Aqueduc romain de Divonne à Nyon, par Fréd. Roux	720
Inscription auf einem römischen Dachziegel, von Dr. Ferd. Keller	725
Zwei Verse aus Vergil auf einem Backstein, von Obigem	725
Ueber die ältesten Wassermühlen, von Obigem	728
Les récentes trouvailles faites à Baugy, près Montreux, par le Prof. Rode	765
Débris romains près Delémont, par A. Quiquerez	768
Une forge romaine, " " "	768

III. Mittelalterliches, Neueres.

	Seite
Brühle und Thiergärten in der Schweiz, von Dr. A. Nüscheler.	
I. Brühle 731. II. Thiergärten	783
Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. Rahn.	
VIII. Luzern 734. IX. Neuenburg 735. X. St. Gallen 735. XI. Solothurn 735.	
XII. Schwyz 735. XIII. Tessin 735. XIV. Thurgau 736. XV. Unterwalden 736.	
XVI. Uri 736. XVII. Waadt 737, 738, 756. XVIII. Wallis 757. XIX. Zürich 757, 758	
Sépultures burgondes à Bassecourt, par A. Quiquerez	754
" " au Jura-Bernois, " " "	755
Antiquités burgondes à Bassecourt, " " "	769
Alamannische Gräber, von Pfarrer A. Fischer	770
Tombes mérovingiennes à Moutier-Grandval, par A. Quiquerez	771
Das Bruderloch bei Hagenwyl, Kanton Thurgau, von B. Räber	771
Studien über die Manessische Liedersammlung, von Prof. Rahn	774
Quelques mots sur les Ménéades, par Jules Vuy	781
Die neu entdeckten Wandgemälde in der Kirche zu Oberwinterthur, von Prof. Rahn	787

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 1.

ZÜRICH.

JANUAR 1877.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 294. Un porte-aiguille lacustre, par le Prof. Dr. V. Gross. S. 719. — 295. Aqueduc romain de Divonne à Nyon, par Fréd. Roux. S. 720. — 296. Inschrift auf einem römischen Dachziegel, von Dr. F. Keller. S. 725. — 297. Zwei Verse aus Vergil auf einem Backstein, von Dr. F. Keller. S. 725. — 298. Ueber die ältesten Wassermühlen, von Dr. F. Keller. S. 728. — 299. Brühle und Thiergärten in der Schweiz, von Dr. A. Nüscher. S. 731. — 300. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 734.

294.

Un porte-aiguille lacustre de Mœringen.

Le nombre de ces petits objets en argile, trouvés dans nos établissements de l'époque du bronze et désignés sous le nom de *fusaïoles*, est si considérable (3 à 400 exemplaires environ dans la seule station de Mœringen) qu'il est impossible d'admettre que tous aient été utilisés comme volant pour les fuseaux.

Les uns qui, par leurs dimensions minimales, font écarter de prime abord l'idée de fusaïoles, ont probablement servi de grains de collier.

D'autres, dont la surface est couverte de dessins¹⁾ artistement exécutés et dont la forme est assez gracieuse, ont apparemment servi d'ornements ou de jouets d'enfant. Voici un nouvel emploi de ces fusaïoles, qui je crois n'a pas encore été constaté jus-qu'ici. Tout dernièrement on a trouvé à Mœringen (Pl. XIII, Fig 2) une fusaïole de la forme ordinaire, dans laquelle se trouvait implantée la pointe d'une aiguille à chas, en bronze²⁾. En examinant l'objet de plus près, on remarque au sommet du cône 6 petites ouvertures disposées symétriquement autour du trou central, qui con-

¹⁾ Deux de ces objets, trouvés à Mœringen et figurés dans le VII. Rapport sur les établissements lacustres (pl. XXII. fig. 4 et 8.) reproduisent avec assez d'exactitude la forme et le dessin des oursins. Ceci ne nous étonne pas; car nous avons trouvé au même endroit les deux oursins originaux, qui ont dû servir de modèles à l'artiste. Ce sont: *l'Echinus perlatus* et *l'Hemicyclaris crenularis*.

²⁾ L'on pourrait peut-être croire que l'aiguille a été introduite récemment dans la fusaïole. Mais ce n'est pas le cas; car en retirant l'aiguille de l'ouverture, l'on remarque que la pointe a la couleur du bronze naturel, tandis que le reste de l'aiguille est recouvert d'une patine bleuâtre.

duisent chacune dans un petit canal de 15 millim. de long, se dirigeant verticalement dans l'intérieur du cône. Au pourtour de la base se trouvent 6 ouvertures analogues, conduisant dans un canal à direction horizontale. Un petit sillon servant d'ornement, relie une à une, les ouvertures du sommet à celles de la base.

Ce petit objet, sans grande importance en lui même, n'en est cependant pas moins intéressant, parcequ'il nous fournit des renseignements nouveaux sur le mobilier des habitants de nos anciennes cités lacustres et que, plus que tout autre il nous prouve que la vie domestique des lacustres de l'époque du bronze, loin d'être une vie de privations, avait déjà atteint un développement, qui ne manquait pas d'un certain confort.

Dr. V. GROSS.

295.

Aqueduc romain de Divonne à Nyon.

Recherches sur cet aqueduc faites en 1875 et 1876

par **Fréd. Roux,**

membre de la Société d'histoire de la Suisse romande, à Nyon.

Dans son intéressante *Notice sur Nyon au temps des Romains*, Mr. Müller, professeur d'histoire à l'Université de Zurich, exprime le voeu que des recherches soient faites dans le but de s'assurer si, comme on le supposait, il a existé à cette époque reculée, un aqueduc amenant à Noviodunum les eaux fraîches et limpides de la Divonne (*Diva-Unda?*).

L'intérêt d'affection que je porte soit à la ville de Nyon que j'habite depuis près de quarante ans, soit à notre histoire nationale devenue mon étude de prédilection, ne me permettait pas de rester indifférent au voeu exprimé par Mr. Müller. J'avais eu d'ailleurs l'avantage de faire la connaissance personnelle de l'honorable professeur, lorsqu'il vint à Nyon s'inspirer de son sujet, et visiter les lieux qu'il allait décrire. Je m'étais même, à cette occasion, procuré le plaisir de lui communiquer quelques notes historiques sur la Cité Equestre, patiemment recueillies avec l'espoir qu'elles seraient utilisées un jour, si quelqu'un entreprenait d'en écrire l'histoire; aussi me suis-je trouvé tout disposé non seulement à me charger des recherches désirées au sujet de l'aqueduc en question, mais même à essayer de traduire en français la *Notice sur Nyon*, encouragé d'ailleurs à ce travail par mon vénérable ami, M. le Dr. Ferd. Keller, et par M. Müller lui-même, qui a eu la bonté de me laisser la plus grande latitude pour son exécution.

Déjà pendant les premières années de mon séjour à Nyon, j'avais eu l'occasion de voir dans la propriété Viguet, à dix minutes de la ville, sur la route de Bourgogne, les restes d'un canal romain à moitié comblé. Mais, outre qu'en ce temps là je ne pouvais consacrer que peu de loisirs à l'étude des antiquités, l'idée que ce tronçon d'aqueduc aurait pu faire partie de celui qu'on supposait avoir existé entre Nyon et Divonne, ne me serait pas venue à l'esprit. Divonne est situé tout-à-fait à l'Ouest de Nyon, tandis que la direction de ce canal, presque parallèle à la route, tendait plus au Nord, perpendiculairement au Jura, vers l'emplacement où se trouve Bonmont; et je dois ajouter, que la croyance qu'un aqueduc partant de ce dernier

endroit aurait, dans l'antiquité, amené des eaux à Nyon, a été de tout temps bien plus accréditée dans l'esprit du public que celle qui se rapporte à Divonne.

Cependant, l'an dernier, je dus me convaincre qu'à cet égard j'étais dans l'erreur; que le tronçon en question appartenait réellement à l'aqueduc de Divonne, et que cette direction avait dû lui être donnée pour procurer aux eaux plus de pente et en conséquence une plus facile distribution dans les différents quartiers de la ville.

Ce fut en Janvier 1875 que parut la *Notice* de Mr. Müller, dont la lecture me décida à profiter des premiers beaux jours disponibles pour commencer mes investigations.

Si, à ce moment, l'histoire ne possédait encore aucune donnée exacte sur cet aqueduc, les campagnards dont les fermes sont échelonnées sur le parcours des dix kilomètres qui séparent Nyon de Divonne, auraient pu lui en fournir s'ils eussent été plus communicatifs. En effet, sur plusieurs points de cet espace, et à diverses époques, ils avaient utilisé les matériaux des portions de ce canal qu'ils avaient fortuitement découvertes en labourant leurs champs. Mais ils ne s'étaient pas communiqué leurs trouvailles isolées, et n'avaient pas davantage cherché à se rendre compte de ce qu'avait pu être autrefois cette construction souterraine. Ils ne paraissaient en connaître ni l'utilité, ni l'étendue primitive, se bornant à détruire ce qui gênait leur culture, et à profiter, chacun pour soi, des matériaux qu'ils en retiraient. C'est au moins l'impression qui m'est restée de mes premières informations. Ce qu'on me répondit alors, m'a été plusieurs fois répété dans la suite.

Dans le courant de l'été je m'adressai entr'autres à un ancien cultivateur, homme sérieux, de beaucoup d'expérience et de jugement, auquel l'idée d'un aqueduc romain parut plus ou moins étrangère, mais qui se rappelait très bien avoir vu, vers 1812, au dessous d'Avenex, dans une grande prairie voisine de celle de son père, un long fossé aboutissant à une construction souterraine voûtée et dallée de grandes briques rouges, dans laquelle les petits pâtres s'amusaient en gardant leurs vaches, et se réfugiaient en cas de pluie. Il pensait qu'antérieurement, le souterrain avait été détruit dans la partie qui n'était plus alors qu'un fossé. Il en avait lui-même vu démolir une portion dont la maçonnerie était remarquablement dure et résistante. Les pierres qu'on en retira servirent à construire des murs, et les briques du fond furent utilisées à carreler une cuisine au hameau d'Avenex, où l'on peut encore les voir.

D'après ses souvenirs, le sommet du souterrain se trouvait à environ un mètre au dessous du sol; le vide pouvait mesurer 1^m, 35 de hauteur et 0^m, 90 de largeur. La voute était en plein cintre, et, comme les pieds droits, pouvait avoir 0^m, 60 d'épaisseur; le tout était construit en maçonnerie ordinaire mélangée de fragments de briques, à l'exception de l'aire qui était recouverte de grandes dalles en terre cuite, fixées sur une épaisse couche de béton. Ainsi que je m'en suis assuré plus tard, ces dalles, dont je possède aujourd'hui quelques échantillons, mesurent 0^m, 45 de longueur, sur 0^m, 30 de largeur et 0^m, 03 à 0^m, 04 d'épaisseur selon le plus ou moins d'usure. Elles pèsent entre 9—10 kgr. chacune. (Pl. XII, Fig. 4).

Je fis sous ses yeux un croquis du canal en me conformant à ses minutieuses indications, et lorsque je le lui soumis, il m'affirma qu'il était exact de tout point et représentait parfaitement ce qu'il avait vu autre fois. De mon côté, je fus surpris de l'analogie qui existait entre ces proportions et celles du tronçon d'aqueduc que j'avais eu l'occasion d'observer dans la propriété Viguet. (Pl. XII, Fig. 3).

A ma demande, mon interlocuteur voulut bien me promettre de m'accompagner quelques jours plus tard sur l'emplacement dont il venait de me parler, et comme dans l'intervalle, tout préoccupé de cette course d'exploration, j'avais entendu dire que près de la *Bergerie de Mangette*, où l'on creusait une cave, on devait avoir découvert une espèce de souterrain, nous nous dirigeâmes d'abord vers cet endroit. Des maçons qui y étaient occupés à construire les fondements d'une maison de dépendances, me firent voir, au fond de l'excavation qu'ils avaient creusée, les restes d'une voûte plein cintre, dont le vide avait 1^m, 35 de hauteur et 1^m, 10 de largeur avec des murs de 0^m, 50 d'épaisseur. Le fond était pavé, non de dalles, comme nous l'avons vu ailleurs, mais de pierres, et le sommet de la voûte, qui s'était effondré, avait permis à la terre de s'ébouler et de remplir le vide. Ça et là dans les décombres on voyait de nombreux restes de briques romaines. La direction de ce souterrain, indiquée dans l'excavation par les deux extrémités visibles, allait exactement vers la propriété Viguet, qui s'apercevait dans le lointain à travers les arbres.

De là nous arrivâmes sous Avenex, à l'endroit dont mon guide m'avait parlé quelque temps auparavant, et, par l'inspection des lieux, je pus facilement me convaincre que ses souvenirs ne l'avaient pas trompé. Le fossé avait été comblé, et le canal recouvert, s'il en existe encore un tronçon sur ce point ; mais la dépression régulière et très appréciable du terrain sur une longueur de plus de trois cent toises, ne laisse aucun doute sur l'emplacement de leur existence antérieure. Un grand bâton placé dans la dépression et parallèlement à son axe, indiquait nettement la direction de la *Bergerie de Mangette* distante d'environ un kilomètre. Cette direction fut d'ailleurs confirmée par la boussole.

Poursuivant notre route, toujours dans le même sens, nous atteignîmes, au hameau du Petit-Eysins, la ferme autrefois Charbonnier, maintenant à Messieurs Michaud, bâtie en 1828, comme je l'ai appris plus tard. Lors de la construction de ces maisons, on mit au jour encore une portion notable du même aqueduc ; il passait sous la place même qu'occupent les bâtiments, dont les murs ont été en partie édifiés avec les matériaux qu'on en a extraits.

Très bien accueillis par les propriétaires actuels, qui prirent intérêt au travail historique que je poursuivais, nous en causâmes longtemps et, au moment de nous séparer, ils me procurèrent l'agréable surprise de me montrer et de mettre gracieusement à ma disposition quatre des magnifiques briques dont le fond du canal avait été dallé. Ils les avaient trouvées dans la maison lorsqu'ils firent l'acquisition du domaine. Ma joie fut grande, comme on peut le penser, car j'avais la satisfaction de posséder maintenant des pièces authentiques à l'appui de mes recherches.

C'est ainsi qu'il m'a été possible de constater les proportions et le poids de ces briques, déjà indiqués plus haut.

Enchanté du résultat de ma course, je voulus au retour compléter ce succès par l'examen de la cuisine qui avait été dallée avec de semblables briques, et je reconnus qu'elles étaient absolument pareilles à celles que je venais de recevoir en don. Ces grandes briques sont formées d'une pâte rouge, grenue, hétérogène, et variée par places de teintes, brunes et jaunes. Elles présentent en outre ceci de remarquable qu'elles sont munies sur la face inférieure de trois *tenons* ou *talons*, disposés en triangle et faisant saillie d'environ demi-pouce ; ces *tenons* permettaient d'assujettir solidement les briques dans le béton.

Au mois d'Août dernier, mon vigneron, ancien propriétaire du fonds appelé *en Pologny*, situé entre le Petit-Eysins et Avenex, m'y fit connaître un endroit où, en 1837, il a détruit une partie de cet aqueduc, semblable aux précédentes.

En résumé, j'étais parvenu à constater, pièces en mains, l'existence de ce canal légendaire sur un parcours d'à peu près trois kilomètres, c'est-à-dire depuis la propriété Viguet jusque un peu au delà du Petit-Eysins.

Encouragé par ce commencement de réussite, j'eus l'idée de procéder, pour la continuation de mon travail, comme on le fait aujourd'hui pour les tunnels, c'est-à-dire, d'attaquer l'œuvre par les deux bouts; et dans le but de me rapprocher de son point de départ, je fis plusieurs courses à Divonne, d'abord sans grand succès. Je m'y étais adressé à diverses autorités, et à quelques particuliers mieux placés que d'autres pour être au courant de pareilles questions; mais je n'en avais pas obtenu de renseignements utiles. Enfin, Monsieur Stoky, propriétaire d'usine, avec lequel j'avais eu précédemment quelques relations, me voyant passer, m'invita à entrer chez lui, et dans la conversation, j'eus l'occasion de lui dire l'objet de mes courses réitérées à Divonne. Après un moment de réflexion, il me conduisit dans un jardin derrière sa maison où il attira mon attention sur un mur de soutènement qui enclot la terrasse du nouveau Casino de l'établissement hydrothérapique créé, il y a une trentaine d'années, par le Dr. Vidard. Il m'expliqua qu'en creusant pour fonder ce mur d'enceinte, sur le point en saillie qui était à environ une vingtaine de toises devant nous, on avait dû démolir un antique canal qu'on avait rencontré dans le sol à trois pieds de profondeur à peu près; qu'on n'en avait détruit que la partie qui gênait, et que le reste devait être encore intact à l'orient et à l'occident de la portion occupée par les fondations. Nous fîmes simultanément la réflexion que ce canal pourrait bien être celui que j'avais cherché en vain jusqu'alors, d'autant plus que sa situation et sa direction ne laissaient à ce point de vue rien à désirer. En outre, la partie occidentale de ce canal qui pouvait subsister encore, se dirigeait en droite ligne vers l'une des plus abondantes des quatre sources de la Divonne, dont elle n'est éloignée que de quelques toises. (Pl. XII, Fig. 1).

Pour changer cette supposition en certitude, il me restait encore à acquérir la preuve que l'aqueduc découvert était bien romain. Le plus simple pour y arriver, eût été sans doute de faire creuser et de m'en assurer par moi-même, mais chacun comprendra qu'une permission de ce genre n'était pas chose facile à obtenir du propriétaire, surtout parce que le terrain était en culture. Je dus donc avoir provisoirement recours à un autre moyen; je m'adressai aux maçons qui avaient exécuté le travail. Je m'informai auprès d'eux soit directement, soit par l'intermédiaire de Mr. Stoky, des dimensions du canal au dedans et au dehors, de sa forme, de la nature des matériaux dont il était construit, et je dois dire que ce ne fut pas sans satisfaction que leurs réponses m'autorisèrent à croire que j'étais réellement arrivé à la tête de mon aqueduc.

Mr. Stoky se montra on ne peut plus obligeant à mon égard; il me facilita l'accès des plans officiels de la commune dont j'avais à relever les parties qui intéressent mon étude, et plus tard, par son entière connaissance du pays, ses nombreuses relations à Divonne et aux environs, il me procura les moyens de me faire indiquer sur place le passage de l'aqueduc partout où il a été découvert, d'après le témoignage de personnes, qui avaient eu l'occasion d'en voir les tronçons et même

d'aider à les démolir. J'arrivai ainsi à savoir qu'on en avait constaté l'existence dans une vigne au dessous de Villars près de Divonne; plus loin, au dessous de la route, sous le village de Vésenex; plus loin encore, à environ six cents toises au sud de Crassier, le long d'un chemin de dévestiture conduisant au fonds Steffen; puis à 50 toises, à peu près, au dessous du village de Borrex, dans la propriété de M^r. Jean Messaz. Un peu au delà de ce dernier endroit, le canal traversait la grande route actuelle et se rapprochait du domaine des *Banderettes*, où il a été également exploité autrefois; il atteignait enfin le Petit-Eysins dont j'ai déjà parlé, et d'où il commençait à s'infléchir dans la direction de Nyon.

J'en ai tracé le parcours, d'après mes notes, sur une petite carte où les parties explorées sont indiquées par une teinte pleine, et celles qui les relient, par un pointillé seulement. (Pl. XII, Fig. 2).

Il me reste à trouver à Nyon même l'endroit où il aboutissait. Ce ne sera pas chose facile, à cause des nombreux changements que cette partie de la ville a subis à diverses époques. Si on en juge par la direction du tronçon découvert dans la propriété Viguier, on est porté à croire qu'il arrivait à l'endroit où existe aujourd'hui l'usine Dorier, ou tout au moins, dans l'espace compris entre le pied nord de la colline de la Muraz, la gare et l'extrémité de la place de Pertemps. Il devait exister, sur un point de cet espace, un grand réservoir d'où l'eau se rendait dans toutes les parties de la ville. Peut-être d'ultérieures recherches amèneront-elles un résultat plus précis.

On peut se demander si l'aqueduc ne se bifurquait pas à proximité de Nyon, pour conduire une partie de ses eaux à Prangins, où la famille des *Jules*, si distinguée et si fréquemment représentée dans la Colonie Equestre, paraît avoir possédé de grandes propriétés. Cette supposition, conforme à la tradition populaire, tend à prendre une certaine consistance lorsqu'on se rappelle qu'Abauzit, dans ses mémoires, raconte qu'au siècle dernier, on voyait dans une vigne entre Nyon et Prangins, une allée assez longue pavée de grandes briques en terre cuite. Ces briques n'ont-elles peut-être pas servi de fond à l'embranchement du canal? Si l'on parvenait à éclaircir ce fait, il permettrait d'assigner une date probable à l'établissement de tout ou partie de l'aqueduc par l'époque, à peu près connue, où les Jules ont dû habiter Prangins. Quoi qu'il en soit, nous pouvons admirer la manière remarquable dont les Romains savaient pourvoir aux besoins de la vie en commun, de même qu'à la sécurité et à la salubrité de leurs demeures, et l'on peut regretter que, dans notre pays, leurs travaux, si habilement et si solidement construits, n'aient pas été conservés jusqu'à nos jours, comme ceux, de même genre, qui font encore, à Rome, l'admiration des visiteurs.

Dernièrement, une indication qu'on m'a fait parvenir, m'avait donné l'espoir de pouvoir dire ici quelque chose de l'aqueduc, encore hypothétique, qui devait partir des environs de Bonmont; mais ce renseignement ne m'a pas paru assez concluant, et, pour le moment, je me bornerai à faire connaître les résultats auxquels je suis parvenu relativement à celui de Divonne, dont l'existence et la direction générale me semblent aujourd'hui suffisamment constatées.

Plus tard, peut-être, me sera-t-il possible d'ajouter de nouveaux détails aux faits maintenant connus.

Fréd. Roux.

Inscription auf einem römischen Dachziegel.

Herr B. Schenk, Besitzer des Naturalien-Comptoirs zu Eschenz, Kant. Thurgau, welchem wir die Entdeckung der von Ptolemæus genannten rätischen Ortschaft Tasgaetium an der Stelle des jetzigen Unter-Eschenz verdanken (siehe Anzeiger Art. 242, 272. Journal de Genève, 31. Dec. 1875), hat im Frühling des verflossenen Jahres im Auftrage der Regierung des Kantons Thurgau weitere Nachgrabungen, leider unter sehr ungünstigen Witterungsverhältnissen, vorgenommen.

Der einzige Gegenstand von allgemeinerem Interesse, der bei dieser Arbeit zum Vorschein kam, ist ein Stück eines römischen Dachziegels, auf welchem vermittelt eines Stäbchens in den noch nicht gebrannten Thon das Wort ATTASALNA in Uncialschrift eingekritzelt worden ist. Auf einem zweiten Ziegelfragmente sind die Buchstaben B A zu lesen, die aber kaum als mit dem eben genannten Wort zusammengehörig, vielmehr als von einem andern Ziegel herstammend zu betrachten sind. Die Meinung des Finders, dass der Name Attasalna als ein Ortsname zu denken sei, scheint weniger berechtigt, als die Annahme, der Verfertiger habe seinen eigenen Namen oder den der Firma hier verewigen wollen¹⁾. (Taf. XIII, Fig. 3).

Nicht weit von dem Fundorte kamen im Jahre 1829 bei Aufdeckung eines römischen Grabes die Bruchstücke einer grossen halbkreisförmigen Backsteinplatte (Siehe Mommsen, Helvet. Inschriften, Band X, Seite 57) zum Vorschein, auf welcher in römischer Cursivschrift eine Reihe von Wörtern, deren Entzifferung noch nicht gelungen ist, eingekritzelt sind.

Es ist nicht unmöglich, dass beide Inschriften von der Hand desselben Zieglers, der seine Schreibkunst zu produzieren wünschte, ausgeführt sind. F. K.

¹⁾ Noch vor wenigen Jahrhunderten hatten die des Schreibens kundigen Ziegler die Gewohnheit ihre Namen und andere Begebenheiten auf den Ziegeln anzubringen. So findet sich in unserer Sammlung ein Dachziegel von Engelberg auf dem Albis, auf welchem zu lesen: „Der Ziegel ist gemacht (sic) am 14 dag brachmanet da ward mir ein tochterlinn 1538“. Auf einem andern steht: „Hans Frick zu Cappel 1686“; auf einem dritten: „Heyny Huber uf dem Albys“, auf einem vierten von der Kirche zu Kappel: „nim war und hab acht wen disser ziegel sig gemachd im letzten tag des mertzen sag ich für war und was im sechs und drissgesten jar und hand daruf eben achd peter Keler hat inn gemacht 1536.“

Zwei Verse aus Vergil auf einem Backstein.

Zu unserer Ueberraschung erfahren wir, dass es Herrn Professor Dr. Zangemeister in Heidelberg, der zufällig eine flüchtige Abschrift der im vorigen Artikel zuletzt genannten Inschrift zu Gesicht bekam, geglückt ist, dieselbe zu entziffern und in derselben ein Paar Verse aus Vergils Aeneis zu erkennen.

Diese Inschrift befindet sich auf einer Tafel aus gebranntem Thon von der Form eines Kreissegmentes, das eine Länge von 70, eine Höhe von 30 und eine Dicke von 8 Centimeter hat.

Die Bestimmung dieser Tafel, sowie der Ort, wo, und die Art, wie dieselbe angebracht war, ist ein Räthsel. Sie wurde im April 1829 zu Unter-Eschenz beim Ausflusse des Rhein's aus dem Bodensee im Umfange der vormaligen Ortschaft, (vicus) Tasgetium, *Ταξάγιον* des Ptolemäus, (siehe Anzeiger Artikel 242, 273, Journal de Genève 31. Dez. 1875) entdeckt und zwar in einem aus Stein erbauten und mit Steinplatten bedeckten Grabe, in welchem zwei Todtenkörper lagen. Hier bildete sie einen Theil der Belegung des Bodens, aber nicht als ganze Tafel, sondern in Fragmenten die, wie der an den Bruchflächen haftende Mörtel beweist, schon vor ihrer Verwendung zerbrochen war und dann wieder zusammengefügt wurde. Die Erhaltung von drei Bruchstücken — die übrigen gingen verloren — verdankt man dem verstorbenen Herrn Major Zeerleder, welcher von der Entdeckung Kenntniss erhielt, die überschriebenen Brocken sammt den in dem Grabe enthaltenen Beigaben auf das nahe gelegene Schloss Steinegg, dessen Besitzer er war, transportiren liess, und den Fund im „Schweizerischen Geschichtsforscher“, Bd. VIII, Seite 302, sammt einer höchst ungenauen Copie der Inschrift bekannt machte.

Irrig ist in seinem Berichte die Angabe, dass das Grab gewölbt war, und ebenso unrichtig, dass die Bruchstücke einen erhöhten Rand gehabt hätten. Die Tafel wurde vor dem Brennen, als der Thon noch weich war, mittelst eines Holzstäbchens beschrieben und dann mit einem Messer zugeschnitten und in die passende Form gebracht, bei welcher Operation der obere Theil der Buchstaben *num i* auf der ersten Zeile wegfiel.

Was die Beigaben betrifft, welche sammt der Inschrift nach dem Tode des Eigenthümers an die Sammlungen der Antiquarischen Gesellschaft übergingen, so sind dieselben im XV. Bande der Mittheilungen unserer Gesellschaft in dem Aufsatz: Statistik der römischen Ansiedelungen in der Ostschweiz, auf Seite 75 beschrieben und auf Tafel IV, Fig. 1, 2, 3, 4, abgebildet. Sie bestehen aus einem goldenen Fingerring mit Email, einem hübsch verzierten Pfriem aus vergoldetem Silber, einem Stäbchen aus Knochen und einem sog. Riemenbeschlage aus Silber. Das letztere Geräthe ist desshalb von Bedeutung, weil es die Grabstätte ganz unzweifelhaft als eine alamannische charakterisirt und deren Errichtung dem Ende des IV. oder dem V. Jahrhundert zuweist. Die Inschrift ist demnach ein paar Jahrhunderte älter als das Grab mit seinem Inhalt an Schmuckgegenständen und gehört in die römische Zeit.

Zum zweiten Male wurde diese Inschrift im Jahr 1854 von Professor Mommsen im 10. Band der Antiquarischen Mittheilungen: *Inscriptiones Confœderationis Helveticæ* edirt (pag. 57, Nr. 273) mit Beigabe einer ganz genauen Copie der Schriftzüge, die wir hier zum zweiten Mal abdrucken.

Um nach dieser Vorbemerkung wieder auf die Inschrift zu kommen, so ist dieselbe in römischer Cursivschrift abgefasst, über deren Alter nach der Ansicht des Herrn Professor Zangemeister sich schwerlich eine haltbare Vermuthung aufstellen lässt. Ist man mit dem Sinn der Worte bekannt, so kann man, ohne im Lesen römischer Cursivschrift bewandert zu sein, die Bedeutung der einzelnen Schriftzeichen leicht erkennen.

Die Inschrift umfasst die beiden ersten Verse von Vergil Aen. XI:

Oceanum interea surgens aurora reliquit (t)

Aeneas quamquam et sociis dare tempus *humandis*

o ceanum interea
 surgens au(ro)ra reliquid
 Aenea s qua mqua(m) et so
 ciis dare tempus h
 umandis.



Auf der obersten Zeile in dem Bruchstücke 1 haben sich von dem Worte Oceanum die Buchstaben *cean* erhalten; auf dem zweiten *um* und *i*, auf dem dritten *nterea* mit *e* und *a* in Ligatur. Auf der zweiten Zeile erscheint *s* *ens* *aura reliquid*. Die Buchstaben *a* und *u* bei *aurora* sind ebenfalls zusammengezogen. Die Silbe *ro* mangelt, *l* und *i* in *reliquid* sind zusammengezogen. Auf der dritten Zeile kommt von den Worten *Aeneas* etc. nur *s qua* *ua* . *et so*, wobei *et* eine Ligatur ist, zum Vorschein. Auf der vierten Zeile sind von den Worten *ciis dare tempus humandis* die noch vorhandenen Züge undeutlich. Die Inschrift endigt mit einem *h* (*humandis*), dessen oberer Theil von einem s-Strich durchschnitten ist.

F. K.

298.

Ueber die ältesten Wassermühlen.

Mit Bezug auf die in Nr. 3 des Anzeigers 1876, Art. 274, Seite 679 erschienene Notiz „Geräthe aus Kieselstein“ sind uns kürzlich von zwei verschiedenen Seiten Berichtigungen zugekommen, die wir hier mitzutheilen nicht unterlassen dürfen.

Erstlich hat uns ein Alterthumsforscher in Schottland auf einen Aufsatz in den „Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland“, vol. X, part II, 1875, aufmerksam gemacht, wo unter dem Titel: Vacation Notes in Cromar and Strathspey, auf Seite 633 ein Steingeräthe beschrieben und abgebildet ist, welches mit dem unter Fig. 8 auf Tafel VIII in der ebengenannten Nummer des Anzeigers grosse Aehnlichkeit zeigt und für eine Thürangel ausgegeben wird. Der Verfasser erklärt, dass ehemals in gewissen Gegenden Schottlands walzenförmige Steine, wie solche im Gerölle vorkommen, als Zapfen an Zaungattern angebracht gewesen seien. Bei dieser Vorrichtung wurde ein Stück Holz in den Boden getrieben, das mit einer Vertiefung versehen war, um als Pfanne den sich drehenden Zapfen aufzunehmen. Auch gegenwärtig noch seien auf den Shetland-Inseln Zaungatter von dieser Konstruktion im Gebrauch.

Mit dieser Erklärung steht aber das Aussehen der von uns abgebildeten Zapfen sowohl als der mit konischen Vertiefungen versehenen Steine im Anzeiger Nr. 3, Tafel VIII, 1876, welche die Pfannen der obgenannten Zapfen bildeten, im Widerspruche, da der Zapfen eines Zaungatters keine ganze Umdrehung, sondern nur ein Kreissegment beschreibt, während die Form unserer Steine, sowohl der Zapfen als deren Lager, auf eine ungemein rasche unter einem starken Drucke lange Zeit fortgesetzte vollständige Umdrehung hinweist.

In einer sehr verdankenswerthen Zuschrift vom 2. Oktober des verflossenen Jahres äussert sich Herr John Evans, M. P., einer der ersten Archäologen Englands, indem er sich auf sein im Jahr 1874 erschienenen Werk „Stone Implements of Great Britain Chapter X., Hammer Stones etc., pag. 213“ bezieht, in folgender Weise über die fraglichen Steingeräthe: „Sie scheinen den Ursprung der im Anzeiger beschriebenen flachen Kieselsteine, die bald auf einer, bald auf zwei Seiten mit konischen Vertiefungen versehen sind, der Steinzeit zuzuschreiben, während dieselben nach meiner Ansicht viel spätern Datums sind. Eine Menge solcher ausgehöhlter

Steine sind in Irland, Schottland, mehrere auch in England gefunden worden. Ihre eigentliche Bestimmung war, wie ich glaube, als Pfanne oder Unterlage aufrechtstehender Achsen in Kornmühlen zu dienen, wie heutzutage die Spindeln der Taschenuhren sich in Steinen bewegen. Diese Steine stammen mithin aus einer Zeit her, wo Wassermühlen im Gebrauch waren, und man findet sie daher auch häufig in den Lokalitäten, wo in früherer Zeit Wassermühlen standen. Obgleich dieselben mit den namentlich in Pfahlbauten vorkommenden rundlichen und mit einer Eindümpfung versehenen Steinen grosse Aehnlichkeit besitzen, so besteht doch zwischen den einen und den andern Geräthschaften nicht die geringste Verwandtschaft.“

Indem wir uns mit obiger Erklärung der ausgehöhlten Quarzsteine völlig einverstanden erklären, so können wir zur Bestätigung dieser Ansicht noch den Umstand anführen, dass auch bei uns diese Steingeräthe immer in der Nähe laufender Gewässer angetroffen werden.

Es fragt sich nun, in welcher Zeit die Wassermühlen, von denen diese Steine herrühren, existirt haben.

Bekanntlich kommen in unserm Lande, in den Trümmern römischer Wohnungen, Handmühlen in grosser Zahl vor, und es ist anzunehmen, dass jede Familie, auch die geringste, mit einer solchen versehen war. Unsere Beobachtungen zeigen, dass sich bei uns Handmühlen nebst Kornstampfen ¹⁾, bis tief herab in's Mittelalter erhalten haben.

Die römischen Handmühlsteine bildeten während Jahrhunderten einen bedeutenden Handelsartikel und wurden häufig aus entlegenen Gegenden bezogen. Nicht selten findet man solche aus vulkanischem Gestein, welche aus der Gegend von Nieder-Mennig am Rheine herkamen und mit verschiedenartiger Thonwaare in unser Land zu Markt gebracht wurden. Andere bestehen aus Granit, einem Material, das die erratischen aus den Kantonen Uri und Bünden herstammenden Blöcke unserer Thäler in Fülle darboten. Wieder andere sind aus sogenanntem Sernfconglomerat und zu Mels oberhalb des Wallensees gemacht worden, von wo aus noch gegenwärtig nicht nur die umliegenden Thäler, sondern auch die angrenzenden österreichischen Provinzen mit Mahlsteinen versehen werden. Ferner wurde hiezu serpentinartiges Gestein aus dem Bündnerischen Hochgebirge, bunter (rother) Sandstein von den Ufern des Rheins bei Basel, grobkörniger Taviglianazstein aus dem Glarnerland, Muschelsandstein von Villnachern (Aargau), ja sogar der weiche Chloritschiefer aus Tyrol angewendet.

Viel weniger Gewissheit haben wir über die Zeit der Einführung der *Wassermühlen* in unserem Lande. Dass im römischen Reiche, und zwar schon im ersten Jahrhundert unserer Zeitrechnung, wenn nicht für öffentliche, doch für Privatbenutzung Wassermühlen im Gange waren, beweist die Beschreibung einer solchen, welche Vitruvius im X. Buche, Cap. V, unter dem Titel Schöpfrad, Wassermühle, mittheilt. Auch Plinius erwähnt der Wassermühlen und durch die folgenden Jahrhunderte hinab finden sich Andeutungen von Wassermühlen in und ausserhalb Italiens

¹⁾ Eine aus einem gehöhlten Baumstrunke verfertigte Kornstampfe war noch vor Kurzem auf dem Eilande Betlis am Wallenstattersee in Gebrauch, und eine vollkommen erhaltene Handmühle habe ich in einem Raume des bischöflichen Schlosses auf Valeria in Sitten gesehen. (Siehe Anzeiger für schweiz. Geschichte und Alterthumskunde, Jahrgang VI, Seite 132.)

bei römischen Schriftstellern in Menge. Gewiss ist, dass neben den Wassermühlen die Handmühlen Jahrhunderte lang fortbestanden.

Wir können mit völliger Sicherheit annehmen, dass, wie bei der Handmühle, so auch bei der Wassermühle die von Vitruvius angegebene Konstruktion durch's ganze Mittelalter dieselbe blieb.

Unseres Wissens findet sich die erste Nachricht über Wassermühlen in unserm Lande in den Aufzeichnungen des Bischofs Marius von Aventicum, welcher zu dem Jahre 563 bemerkt, dass durch den Bergsturz von Tauretunum im Wallis die Gewässer des Genfersee's über die Ufer getrieben worden seien und die Brücke und die Mühlen von Genf weggerissen und mehrere Menschen getödtet hätten.

In den Schenkungsurkunden des Klosters St. Gallen finden wir zwischen den Jahren 700 und 920 vierzehn Wassermühlen, und einen Steinbruch bei Bodman am Ueberlingersee, wo Mühlsteine gebrochen werden, erwähnt. Die älteste, der wir begegnen, datirt vom Jahre 744 und steht zu Wizinwanc (Weisslingen im Kanton Zürich). Von den dreizehn übrigen gehören sechs der Schweiz, die andern den benachbarten deutschen Staaten, eine Italien an, und werden bald *Molina*, bald *Molendina* genannt.

Im Testamente des Bischofs Tello von Chur von J. 766 wird nach ausführlicher Aufzählung der Besitzungen des Bisthums, bei denen Fruchtvorräthe in Menge, aber keine Mühlen angeführt werden, am Schlusse *Farinaria* genannt, was nach Du Cange mit *Farinarium* oder *Farinale* und *Molendina* gleichbedeutend ist.

Dass im alten Plane des Klosters St. Gallen, der aus dem Anfange des neunten Jahrhunderts her stammt, ungeachtet der Verbrauch von Brod in diesem Kloster sehr gross und ein Bach in der unmittelbaren Nähe war, keine Wassermühlen erwähnt werden, kann darum nicht befremden, weil der Verfasser des Planes mit der Lokalität unbekannt war. Im Anfange des zehnten Jahrhunderts scheint indessen zu St. Gallen eine Wassermühle vorhanden gewesen zu sein, wenn wenigstens die Angabe, „dass Notker der Stammler durch das Knarren eines in der Nähe des Klosters schwach getriebenen Mühlrades zur Verfertigung einer schönen Arie für ein frommes Lied gestimmt worden sei“, richtig ist. V. Arx 11 S.

Aus der Umgebung von Zürich liegt uns, als Beweis für das Dasein einer alten Wassermühle, ein vor mehreren Jahren im Bette der Limmat bei Wipkingen gefundener Quarzstein mit zwei Zapfenlöchern der oben beschriebenen Art vor, in denen sich aber ohne Zweifel zwei Spindeln von Eisen bewegten. Aus welchem Jahrhunderte dieser und die übrigen in der Schweiz gefundenen Steine herrühren, ist begreiflicher Weise unmöglich zu bestimmen. Sie können sowohl der spätern Römerzeit als dem früheren Mittelalter angehören.

Wir geben hier nach Vitruvs Angabe die Zeichnung einer Wassermühle welche mit einer uns von Herrn Evans überschickten Skizze der Hauptsache nach völlig übereinstimmt. (Siehe Tafel XIII, Fig. 1).

A ist das Wasserrad. An dem einen Ende der Achse (*b*) dieses Rades sitzt ein senkrecht stehendes Zahnrad (*c*), welches in ein horizontales Zahnrad (*d*) eingreift. Die Achse (*e*) dieses Zahnrades ruht unten auf dem Zapfenlager (*f*), wozu zwei Kieselsteine als Zapfen und Pfanne verwendet wurden, und oben trägt sie den Mühlstein (*g*), den sogenannten Läufer (Catillus), der durch das horizontale Zahnrad in drehende Bewegung gesetzt wird. Diese Achse (*e*) geht durch die Mitte des untern Mühl-

steines (*h*), des sogenannten Bodensteines (*Meta*), hindurch. Der obere Mühlstein passt mit seiner Vertiefung auf die konische Erhöhung des untern Mühlsteines. Aus dem Trichter (*i*) fällt das Korn durch die Oeffnung (*k*) zwischen die beiden Steine und wird dort zermalmt.

Die Zeichnung bei Rode: „Kupfer zu Vitruvs zehn Büchern der Baukunst etc.“, Tab. XIX, Form X, ist jedenfalls nicht richtig, weil der Bodenstein auf dem Kranz des horizontalen Zahnrades aufsitzt, und daher dieser und nicht der obere Stein, der Läufer, bewegt wird. Nach dieser Zeichnung ist die Klammer, Subscus, (Schwalbenschwanz) in den Bodenstein eingelassen und der obere Stein fest gemacht.

Die Zeichnung der Mühle des Vitruvius bei Reber, Seite 312, ist insofern besser, als der Bodenstein nicht auf dem wagrechten Rad aufliegt, allein der Umstand, dass ebenfalls der Bodenstein sich umdreht, ist völlig irrationell und wird vom Texte nicht verlangt. Der Schwalbenschwanz war jedenfalls am obern Steine angebracht. Mühlen der primitivsten Art bestehen jetzt noch im Neapolitanischen und in den Pyrenäen und zeigen durchweg einen feststehenden Bodenstein, durch dessen Mitte die Achse durchgeht, welche den Läufer in Bewegung setzt. F. K.

299.

Brühle und Thiergärten in der Schweiz.

I. Brühle.

Unter *Brühle* (lat. *brolium*, *brogilus*, franz. *breuil*) verstand man während des frühesten Mittelalters im Allgemeinen ein tiefgelegenes Gebüsch oder Gehölz, in welchem die Jagd der wilden Thiere ausgeübt wurde, vorzüglich aber einen mit Mauern oder Zäunen umgebenen Wald (Wildgehege)¹⁾; in Deutschland besonders eine sumpfige, umzäunte Busch- und Waldwiese (Bruch)²⁾. Solche Brühle bestanden schon zur Zeit des Kaisers Karl des Grossen († 820) und gehörten zu seinen Landgütern; denn er verordnete, dass die kaiserlichen Beamten seine Thiergärten (*lucos*), die man gewöhnlich „Brühle“ nannte, (welche beide Ausdrücke also damals gleichbedeutend waren) stets zur gehörigen Zeit ausbessern und niemals abwarten, bis die Noth erfordert, dieselben von Neuem zu verfertigen³⁾. Sie wurden wegen der wilden Schweine in Niederungen angelegt, waren indessen auch für Hirsche bestimmt, wie aus folgenden Ausdrücken hervorgeht: „Die Sau im Briel jagen“ und: *Concessit cervum, quem in suo brolio venaretur*⁴⁾. Später dienten die Brühle nur noch für die wilden Schweine; für Hirsche und Rehe dagegen wurden besondere Anlagen (Thiergärten) gemacht⁵⁾.

Die Brühle verloren schon in der 2. Hälfte des IX. Jahrhunderts ihre ursprüngliche Bestimmung dadurch, dass sie in Wiesen, Acker und Plätze verwandelt wurden.

¹⁾ Ducange gloss. I, 78.

²⁾ Wörterbücher v. Grimm, Müller, Sander.

³⁾ Anton, Geschichte der deutschen Landwirthschaft I, 218.

⁴⁾ Wörterbücher v. Sander und Grimm.

⁵⁾ Pierer, Conv.-Lexikon, XVII, 51.

In der Schweiz findet man solche kultivierte *Brühle bei fürstlichen Abteien* im IX. und X. Jahrhundert, nämlich:

a) Eine Wiese beim *Kloster St. Gallen*, gegen Morgen (der Brühl), wird 867 bei der Uebertragung der Gebeine des h. Othmar in die ihm dort geweihte Kirche erwähnt ⁶⁾. Auf der gleichen Wiese liess auch der Abtbischof Salomon († 920) bei der Palmsonntags-Prozession zur Kirche des h. Magnus stille halten, verkündigte dem anwesenden Volke von hölzernen Stufen herab das neue Gesetz, ertheilte ihm Ablass, und lud es nach vollbrachter Messe zur Brechung des Brodes ein ⁷⁾. Eben-dasselbst wohnten geistliche Schwestern, die 1244 nach Magdenau übersiedelten ⁸⁾. Der 32 Mannwerk enthaltende Raum des Brühls ging in Folge öfterer Streitigkeiten durch Vergleich von 1549 tauschweise an den Spital der Stadt St. Gallen über und wurde 1791—1801 auf drei Seiten zu Bauplätzen, auf der vierten (SW) aber für eine Promenade verwendet ⁹⁾.

b) Ein Ort beim *Kloster Einsiedeln*, genannt Brühl (jetzt Bennau), wo ein finsterer, von dem h. Benno ausgereuteter und nutzbar gemachter Wald war ¹⁰⁾. Noch jetzt führt jenen Namen ein grosser Platz, nördlich vom Kloster, auf welchem verschiedene Kapellen stehen ¹¹⁾.

Es erscheinen sodann im XIII. bis XV. Jahrhundert *Brühle bei Städten und Flecken*, so:

c) Bei *Winterthur* 1261 ein Acker oberhalb Bruole ¹²⁾, 1303/11 die Brüelers-hube selbst, welche einen beträchtlichen Zins an das habsburgisch-österreichische Amt Winterthur entrichtete ¹³⁾.

d) Bei *Chur* 1302 ein Acker und 1376 eine anstossende Wiese des Bischofs, beide genannt Brüel ¹⁴⁾.

e) Bei *Beromünster* 1326—1334 Höfe an dem Brüel ¹⁵⁾, südlich von der Stifts-kirche, jetzt Bärengaben ¹⁶⁾.

f) Bei *Solothurn* 1339—1400 Matten mit dem Namen „der“ oder „im Brühl“ ¹⁷⁾.

g) Bei *Zofingen* 1499, Matten, Schuppos, Acker ¹⁸⁾.

h) Bei *Luzern* Riedtland an der Halde beim Ausflusse des Würzenbach's in den Vierwaldstättersee. Davon sagt das Urbar der Stift auf dem Hof 1607: „Item „es hat die Probsty vff dem Lucerner-Brüel ein stuck landts, zur Meyenweyd „dienstlich, mag zwey Ross daruff thun gemeingklich zu vssgehendem Aprellen.“ ¹⁹⁾

⁶⁾ Mitth. des hist. Ver. v. St. G., XII., p. 134.

⁷⁾ Ibid., XIV, 101.

⁸⁾ Neug. cod. dipl. Al., II, 178.

⁹⁾ Näf, Chronik v. S. G., p. 53.

¹⁰⁾ Gesch. Frd. I, 100.

¹¹⁾ Leu, schweiz. Lexikon IV, 321, VI, 258.

¹²⁾ Archiv für Schweiz. Geschichte, XII, 168.

¹³⁾ Pfeifer, habsburg-österreichisches Urbar, p. 224.

¹⁴⁾ Cod. dipl. Rät. II, No. 103, III, No. 194.

¹⁵⁾ Gesch. Frd. XXIV, 120, V. 132, 147.

¹⁶⁾ Mitth. v. Hrn. Chorh. Aebi in Beromünster.

¹⁷⁾ Sol. Wochenbl. 1832, p. 88. 1818, p. 352.

¹⁸⁾ Gesch. Frd. XXII, 35—38, 52—53.

¹⁹⁾ Mitth. v. Hrn. Staats-Archivar Th. v. Liebenau in Luzern.

Auch in italienischen Städten begegnet man Brühlen. So zu *Pavia* innerhalb der dritten Mauer einem sehr grossen Platz, genannt Brühl (brolium), auf welchem wöchentlich Thiere aller Art verkauft wurden, und daran stiess innerhalb der zweiten Mauer ein kleiner Brühl, wo zur Marktzeit vielerlei veräussert wurde. (Muratori script. rer. Ital. XII). In *Venedig* heisst ein Versammlungsplatz broglio und in *Mailand* der Rathhausplatz broletto. (Argovia IX, p. 45 n. 1).

Am häufigsten aber trifft man die *Brühle in Dörfern*, zumal der Ost- und Mittelschweiz, wo solche in den Kantonen Thurgau, Appenzell, Graubünden, Zürich, Luzern, Aargau, Bern und Solothurn vorkommen.

Aus den Öffnungen des XIV. und XV. Jahrhunderts geht mit Bezug auf die Bestimmung und Benutzung derselben folgendes hervor:

1) Dass sie anfänglich (als ein Theil der Almende) zur Hütung und Weide für das Vieh dienten (*Aadorf* 1464 ^a), *Vilmergen* 1662 ^b), hernach aber zu andern öffentlichen Zwecken verwendet wurden, so in *Güttingen* als Gemeindeversammlungsplatz ^c).

2) Dass sie einerseits verschiedene Privilegien hatten, wie z. B. die Ausnahme vom Weg- und Triebreht der gegenseitigen Nachbargüter; (*Klingenberg* 1449 ^d) und das Recht auf alles Brunnenabwasser (*Birmenstorf* 1363 ^e), *Tättwil*), anderseits aber Pflichten, wie die Einfriedigung (*Birmenstorf*, Kt. Aargau, 1363 ^f);

3) Dass die Nutzniessung derselben dem Keller des betreffenden Hofs oder Dorfs zustand, welcher davon dem Vogt eine Abgabe entrichten musste, (*Albisrieden* 1293 ^g), *Aadorf* 1469 ^e), *Wettingen* 1487 ^h), dass aber auch die Genossen den Brühl zeitweise als Matte, Acker und Viehweide benutzten (*Aadorf* 1469, *Vilmergen* 1662);

4) Dass einzelne Brühle schon am Ende des XV. Jahrhunderts in Privatbesitz übergegangen waren, (*Risch* 1470 ⁱ).

Ausser den schon genannten Dorfbrühlen sind uns noch folgende, bei unsern Nachforschungen vorgekommen, oder von befreundeter Seite namhaft gemacht worden:

Im Kanton Zürich: Wülflingen 1320 (Kopp, Gesch. d. eidg. Bünde IV, 2, p. 282, n. 4).
Höngg 1439 (Cart. St. Lhd. p. 28). Hombrechtikon, Kloten,
Oberurdorf, Wald (Vogel O. L. d. K. Z. 35), Niederweningen,
Otelfingen, Seen, Wallisellen (Local-Namens-Verzeichnisse).

„ Bern: Heimiswil und Könitz. (Durheim's Orts-Lexikon.)

„ Luzern: Buttisholz. (Gesch. Frd., XXV, 82.)

Malters. (Anniversar.)

Oberkirch. (Volkszählung 1870.)

Pfaffnau. (Rathsprot. 179.)

Reiden, 1472. (Gesch. Frd. XXV, 334.)

a) Mitth. v. Hrn. Dekan Dr. Pupikofer in Frauenfeld.

b) Argovia IX, 84.

c) N. a).

d) Argovia IV. 279.

e) Ibid. IX, 45.

f) N. e).

ff) St. Arch. Zürich

g) N. a).

h) Argovia III, 167.

i) Gesch. Frd., XXIV, 338.

Im Kanton Solothurn: Grenchen, 1396. (S. W. B. 1825, p. 334.)
 „ Appenzell: Herisau. (Leu schw. Lexikon IV, 332.)
 „ Graubünden: Trimmis. (Cod. dipl. Rät. IV, 267).
 „ Aargau: Neuenhof. (Argovia, IV, 269.)
 Spreitenbach. Argovia, IV, 271.)
 „ Thurgau: Bischofszell u. Wängi. (Mitth. v. Hrn. Dek. Pupikofer.
 Ihre Zahl lässt sich ohne Zweifel weitervermehrten.

300.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VIII. Canton Luzern.

Bero-Münster. Baugeschichtliches und Notizen über den Stiftsschatz: L. Aebi, die Stiftskirche zu Beromünster und ihre Geschichte. Geschichtsfreund Bd. 28. 1873. Der Baustil der Stiftskirche zu Beromünster, a. a. O. Bd. 29. 1874. M. Estermann, die Stiftsschule von Beromünster, ihr und des Stifts Einfluss auf die geistige Bildung der Umgebung. Luzern, Räber. 1876.

Luzern. Hofkirche. Ansichten der alten Stiftskirche mit den romanischen Thürmen in Diebold Schillings Schweizer-Chronik in der Stadtbibliothek von Luzern, Fol. 54, 89, 123. Die jetzigen Thürme stammen aus spätgoth. Zeit. Laut Mittheilung des Hrn. Dr. A. Lütolf trägt der nördliche an einem Fensterposten des dritten Stockes die Jahreszahl 1515, der südliche das Datum 1506 und an einer höheren Etage die Jahreszahl 1508. Ansicht der goth. Façade auf dem Luzerner Stadtprospecte Martinis von 1597. Beschreibung der alten Kirche von Cysat, abgedruckt im X. Bande des Geschichtsfreundes. Einlässliche Untersuchungen wird demnächst Dr. A. Nüscherer im IV. Hefte der Gotteshäuser veröffentlichen. Die jetzige Kirche nach einem anno 1633 stattgehabten Brande errichtet. Stiftsschatz roman. Einbanddeckel eines Evangeliariums aus vergoldetem Silber mit der Darstellung der thronenden Madonna zwischen zwei Cherubim. Abgeb. im Geschichtsfreund Bd. XX. 1864. Taf. II zu p. 155 u. ff. Vergl. dazu Rahn, Gesch. d. bild. Künste i. d. Schweiz, S. 798.

Rathhausen. Ehemaliges Cistercienserinnenkloster. Im Kreuzgang Reste (der übrigens nicht vor der Mitte des XIII. Jahrhunderts erbauten) roman. Anlage. Gekuppelte Rundbogenfenster. Mittheilung des Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern.

S. Urban. Ehemaliges Cistercienserkloster. Nach Stumpfs Chronik 1548, Buch VII, Fol. 236, wäre die erste Anlage desselben 1194 an der Stelle einer hölzernen dem hl. Urban geweihten Kapelle errichtet worden. Weiter meldet derselbe Berichterstatte von einem nach der Mitte des XIII. Jahrhunderts unternommenen Neubau, mit grossen Kosten in Arbeit erbauwen, merteils aus gebrennten Ziegelsteinen und ward geweycht durch Bischoff Eberharten von Constantz Anno do. 1559. Diese letztere Nachricht wird bestätigt durch zwei im Geschichtsfreund, Bd. V. 1848, S. 228 und Bd. IV. 1847, S. 272 abgedruckte Urkunden. Nach der ersteren, dd. 4. April 1255, spendet der Cardinaldiakon Peter, als apostol. Legat, einen Ablass für das Kloster S. Urban, das die Mönche angefangen haben ædificare de nouo opere sumptuoso. Das zweite Document vom 25. März 1259 ist ein bishöfl. Constanzer Ablassbrief, in welchem von der kurz vorher stattgehabten Weihe des Klosters berichtet wird. Von diesem 1513 durch Brand zerstörten Neubau mögen die zahlreichen in S. Urban gefundenen und theilweise jetzt noch daselbst u. a. in eine Thüre verflochtenen Backsteinfragmente stammen: Keilsteine von Bögen und ein frühgothisches Doppelkapitäl, von welchem letzterem Hamman (Briques suisses ornées de bas-reliefs du XIII^{me} au XVI^{me} siècle. Second mémoire. Genève Bâle et Lyon 1875. Taf. 19) eine Abbildung gibt. Die erste Abhandlung desselben Verfassers erschien unter dem nämlichen Titel 1867 (Extrait du tome XII des mémoires de l'institut genevois und ein dritter Aufsatz im Geschichtsfreund Bd. 28, S. 191 u. ff.).

IX. Canton Neuenburg.

Bevaix. Ehemaliges 998 gegründetes Cluniacenserstift. Nachdem 1601 die Kirche durch ein Erdbeben zertört worden, wurde das Portal derselben im Jahre darauf in die neu erbaute Pfarrkirche des Dorfes versetzt. Eine Abbildung davon im Musée neuchâtelois 1869 zu p. 276.

X. Canton St. Gallen.

Mossnang, Bezirk Altotgenburg. Der Kirchthurm, nach der Volkssage in heidnischer Zeit erbaut (A. v. Sprecher [M. Lutz], Geographisch-statistisches Handlexikon der schweizerischen Eidgenossenschaft, Bd. II. Aarau 1856, S. 47), war ehemals im obersten Geschoße auf drei Seiten mit gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Jetzt ist die obere Hälfte erneuert. Die frühere Kirche scheint sich der Westseite des Thurmes angeschlossen zu haben und war durch eine jetzt noch vorhandene Thüre mit demselben verbunden. Die jetzige Kirche ist südlich angebaut. (Mittheilungen des Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern.)

Ragatz, vide S. Leonhard.

Ramschwag. Schlossruine, Bezirk Tablat. An der der Sitter zugekehrten Südseite romanische Fenster und eine romanische Thüre, die Hohlkehle mit Kugeln geschmückt. (Mittheilung d. Obigen.)

S. Leonhard, bei Ragatz. Der im Anzeiger 1873, S. 416 fälschlich als romanisch bezeichnete Thurm datirt aus spätgothischer Zeit. R.

XI. Canton Solothurn.

Gösken. Schlossruine an der Aare gegenüber Schönenwerd. Circa 1230 Gerhardus de Göskon miles legt mit Genehmigung des Stiftes Schönenwerd und des Bischofs B. (nach Mittheilung des Herrn Prof. G. v. Wyss, dem ich die gütige Hinweisung auf diese Stelle verdanke, Bertold v. Teck 1223/44) von Strassburg, dem das Stift „quantum ad temporalia“ angehört, auf einem dem Stift angehörenden Grundstücke in rupe quadam apud jam dictam ecclesiam sita et ad eam pertinente castrum (Göskon) an. (Solothurner Wochenblatt 1821, 369 u. ff.)

XII. Canton Schwyz.

Einsiedeln. Stiftskirche. Anno 948 dedicatio huius æcclesiæ (Annales Einsiedlenses ap. Pertz, Mon. Scr. III, pag. 143. Vgl. dazu Ferd. Keller, Ufenau und Lützelau, Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Bd. II, Heft 2, S. 21, Note 6). Anno 987 Cella beati Meginradi basilica aucta est (a. a. O. p. 143 u. 145). Anno 1031 Primi lapides fundamenti æcclesiæ istius 6 Jd. Maii positi sunt (a. a. O. S. 146. Geschichtsfreund Bd. I. 1844, S. 148). Anno 1039 dedicatio huius æcclesiæ 3 Jd. Octobris. Eodem anno translatio sancti Meginradi de Augia. 2 Non. eiusdem mensis (Pertz a. a. O., Geschichtsfreund a. a. O.). Anno 1226 Ecclesia ista cum claustrali ambitu et universis officinis 3 Non. Maii atroci conflagravit incendio, et tamen ipso anno per industriam abbatis Chuonradi ædificata est, et a Chuonrado Constantiensi episcopo dedicata (Pertz a. a. O. 149, Geschichtsfreund S. 149).

Tuggen. Der Kirchthurm, in seinem unteren Theile aus nahezu 10 Fuss dicken Mauern errichtet, stammt der Sage nach aus heidnischer Zeit (Nüscheler, Gotteshäuser. Heft III, S. 504).

XIII. Canton Tessin.

Brissago, Isola di. Ueber die in der Kirche S. Pancrazio entdeckte römische Inschrift, vide Anzeiger 1874, S. 497.

Prugiasco, Bleniothal. Ueber die hoch und malerisch oberhalb des Dorfes gelegene Kirche S. Carlo ist nachträglich Folgendes zu berichten: Die ursprüngliche Anlage bestand aus einem einschiffigen Langhause, das M. 7,23 : 4,90 mit einer flachen Balkendiele bedeckt ist und sich östlich mit einem rechtwinkelig profilirten Bogen nach einer halbrunden, bloss um eine Stufe höher gelegenen Apsis öffnet. Ihre Weite beträgt M. 3,70, die Höhe kommt annähernd derjenigen des Schiffes gleich. Später wurde die südliche Langwand des Schiffes in ihrer ganzen Höhe und Länge von zwei rundbogigen M. 3,28 weiten Arcaden durchbrochen, die gemeinsam von einem in der Mitte aufgestellten Rundpfeiler getragen werden, und neben denselben ein zweites M. 3,20 breites Schiff erbaut, das sich

östlich wieder gegen ein halbrundes M. 2,₁₀ weites Chörlein öffnet und hier wie im Westen in gleicher Flucht mit dem älteren Schiffe abschliesst. Das Innere entbehrt jeder architektonischen Detailgliederung. Die einzige Kunstform ist das Capitäl des Rundpfeilers, aus einem kräftigen Wulste und einer viereckigen nach unten abgerundeten Deckplatte bestehend. Eine Basis fehlt. Was dagegen dem Inneren dieser Kirche eine grosse Bedeutung verleiht, das ist die Fülle von Malereien, mit denen die Wände beider Schiffe, die zwei Chöre und selbst die Leibungen der Bögen geschmückt sind. Das älteste Bild, hoch an der Westwand des nördlichen Schiffes, trägt noch einen ganz romanischen Charakter und dürfte in der Grenzscheide des XII. und XIII. Jahrhunderts gemalt worden sein. Andere Malereien scheinen im Laufe des XV., die meisten jedoch erst zu Anfang des XVI. Jahrhunderts entstanden zu sein (die Beschreibung derselben: Geschichte der bild. Künste in der Schweiz, S. 684 u. f. 799). Am Aeusseren ist die südliche Hälfte nebst dem Chore schmucklos und kahl, die Apsis des älteren nördlichen Schiffes dagegen, die aus gelblichen Kalkstein-(?)Quadern und grauem Granite in einem unregelmässigen aber malerischen und koketten Verbaude errichtet ist, hat einen Blendschmuck von Lesenen, die unter dem Dache durch einen Rundbogenfries verbunden sind. Die Consölen, auf denen die Kleinbögen ruhen, sind theils glatt, theils mit linearen Motiven verziert. Neben dem einzigen ursprünglichen Rundbogenfenster, das sich in der Mitte der Apsis öffnet, ist in flachem Relief streng romanischen Stiles ein stehender Pfau gemeisselt. Gleich hinter der Apsis, an der Nordseite der Kirche, erhebt sich getrennt von derselben ein schlanker viereckiger Campanile. Er ist unten kahl und fensterlos, oben in drei ungegliederten Etagen von paarweise gekuppelten Fenstern durchbrochen, deren rechtwinkelig profilirte Rundbögen von Theilsäulchen ohne Capitäle getragen werden. Ein niedriges Zeldach bedeckt denselben. Allem Anscheine nach ist dieser Thurm erst später, etwa bei dem Anlasse errichtet worden, als man die Kirche durch Hinzufügung des südlichen Schiffes erweiterte, darauf deutet der steinerne einbogige Glockenstuhl, der sich auf der nördlichen Schräge des Ostgiebels über dem alten Chore erhebt. R. 1875.

Sonvico. S. Martino. Dieses Kirchlein ist nicht, wie Anzeiger 1873, S. 486 irrthümlich angegeben, mit einer flachen Diele bedeckt, sondern es tritt im Inneren des Schiffes, wie bei den altchristlichen Basiliken, das offene Dachgebälke zu Tage. R.

XIV. Canton Thurgau.

Bischofszell. 1155 Weihe der Canonicatspropstei zu Ehren der hl. Jungfrau, des hl. Theodor und Pelagius (Anzeiger für schweiz. Geschichte 1873, S. 339). Nach einem Referate über die Verhandlungen des thurgauischen historischen Vereins im Jahre 1874 war die erste Anlage dieses Gotteshauses die Allerheiligenkapelle, die jetzt noch als Anbau besteht und romanische Formen zeigt (Thurgauer Zeitung 1. Nov. 1874, Nr. 259).

XV. Canton Unterwalden.

Engelberg. Spätere Chronisten berichten von einem 1199 stattgehabten Klosterbrände, nach welchen u. A. der Neubau eines Glockenthurmes stattgefunden hatte. v. Liebenau, Versuch einer urkundl. Darstellung des reichsfreien Stiftes Engelberg. Luzern 1846, S. 53.

XVI. Canton Uri.

Attinghausen. Thurm romanisch mit Rundbogenfriesen (Mittheilung des Herrn Nationalrath v. Schmid von Böttstein).

Bürglen. Einem von Herrn Nationalrath v. Schmid verfassten Manuscripte, gütigst mitgetheilt von Herrn Dr. A. Nüscherer, entnehmen wir folgende Notizen über die Kirche: Schon im IX. Jahrhundert bestand in Bürglen eine Kapelle (Geschichtsfreund Bd. VIII, S. 51). Zwischen 1110 und 1125 wurde ein grosser Theil der Ortschaft durch einen Bergsturz verschüttet. Im Zusammenhange mit der hiedurch benöthigten Wiederherstellung dürfte möglicherweise der noch bestehende Thurm errichtet worden sein, der sich an der Nordseite zwischen dem Schiff und dem Vorchore der Kirche erhebt. Auf eine erneuerte Bauthätigkeit im XIV. Jahrhundert deutet sodann eine Urkunde vom 11. Juli 1326, durch welche der Bischof Rudolf von Constanx den Kirchen von Bürglen und Schattorf u. A. auch solche Ablässe bestätigt, welche für Hülfe am Bau und der Ausstattung derselben verliehen waren (a. a. O. Bd. XX, S. 86). Eine andere, unverbürgte Nachricht meldet von einem 1432 stattgehabten Neubau, von welchem möglicherweise noch die gothisch profilirten Pfosten der (ober-

wärts erneuerten) Chorfenster erhalten sind; ferner von einer Vergrösserung der Kirche im Jahre 1581, der 1599 eine Weihe folgte. Endlich 1682–85 fand wieder ein Neubau statt, dem die Kirche ihre gegenwärtige Form verdankt. Sie besteht aus einem einschiffigen Langhause, gefolgt von einem 6 Stufen höher gelegenen, annähernd quadratischen Vorchore und einer kleinen, inwendig halbrunden und aussen polygonen Apsis. In der Mitte des Vorchores, in einer 8' langen und 7' breiten Vertiefung des Bodens, steht der Kreuzaltar, darunter befindet sich, durch mehrere im Boden angebrachte Oeffnungen erhellt, ein kleines gruftähnliches Gelass (schon im Anzeiger von 1862, Nr. 4, S. 79 erwähnt; vgl. auch Lusser, der Canton Uri, Art. Bürglen). Der Zugang zu demselben befindet sich in der nördlichen Sakristei, von der man erst auf einer Treppe bis zu der Nordwand des Chores und dann in einem sanft abfallenden Gange in die Krypta selbst gelangt. Ihr Grundriss bildet ein ungleichseitiges Octogon von 9' 6" ost-westl. Länge und 7' 3 1/2" Weite. Die Breite der Schrägseiten beträgt 3', die Höhe der ungegliederten Wände 7'. Darüber erhebt sich unmittelbar ein im Scheitel 8' 7" hohes achtheiliges Klostergewölbe. An der Ostwand steht ein Altar. Der tief in der Erde stehende Thurm ist nicht mehr intakt erhalten. Einer Zeichnung des Herrn v. Schmid zufolge war er früher nach Art der italienischen Campaniles mit einem niedrigen Zeltdache bedeckt, unter dem sich auf jeder Seite drei gekuppelte Rundbogenfenster auf plumpen viereckigen Pfeilern öffneten. Jetzt ist dieser Hochbau kahl, von einer offenen hölzernen Glockenstube und einem achteckigen Spitzhelm überragt. Tiefer folgen mit einer Umrahmung von viereckigen Blendcompartmenten und Rundbogenfriesen die beiden noch vorhandenen Fenstergeschosse, das untere mit einfachen, das obere mit paarweise gekuppelten Fenstern, deren ungegliederte Rundbögen (nach vorliegender Zeichnung zu urtheilen) von kurzen, stark gebauchten Säulen mit Würfelkapitälern getragen werden. Der untere Theil des Thurmes ist kahl und fensterlos.

Schattorf. Unter der Kirche eine Art Krypta. Mittheilung des Hrn. Nationalrath v. Schmid.

Seedorf. Kirchthurm romanisch mit Rundbogenfriesen. Mittheilung des Obigen.

Silenen. In den beiden obersten Stockwerken des Schlossturmes romanische Fenster (Abbildung Geschichtsfreund, Bd. XV. 1859).

XVII. Canton Waadt.

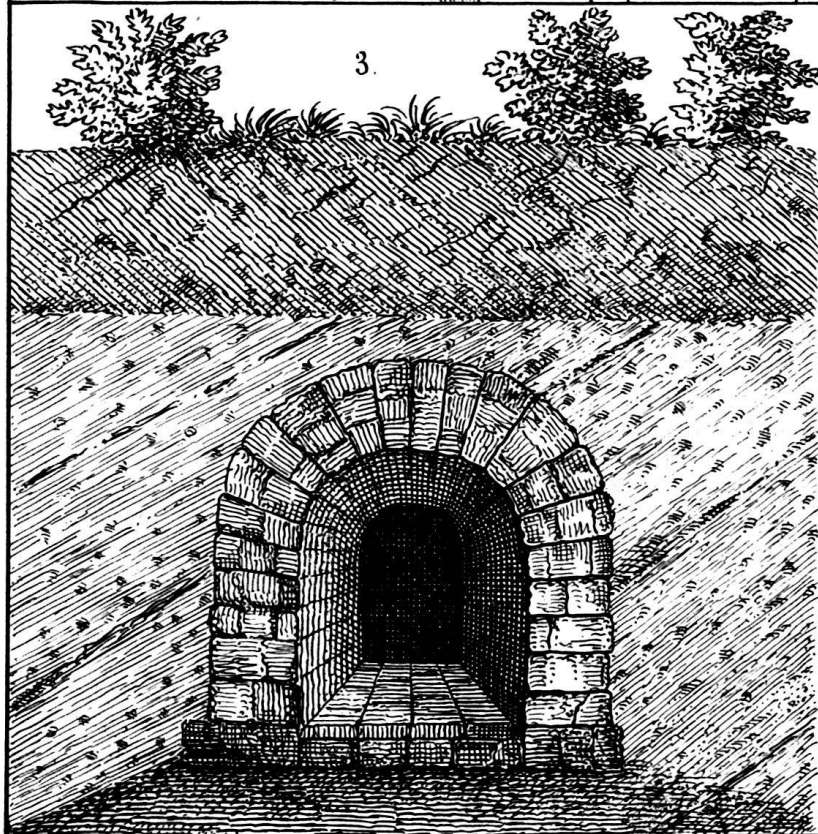
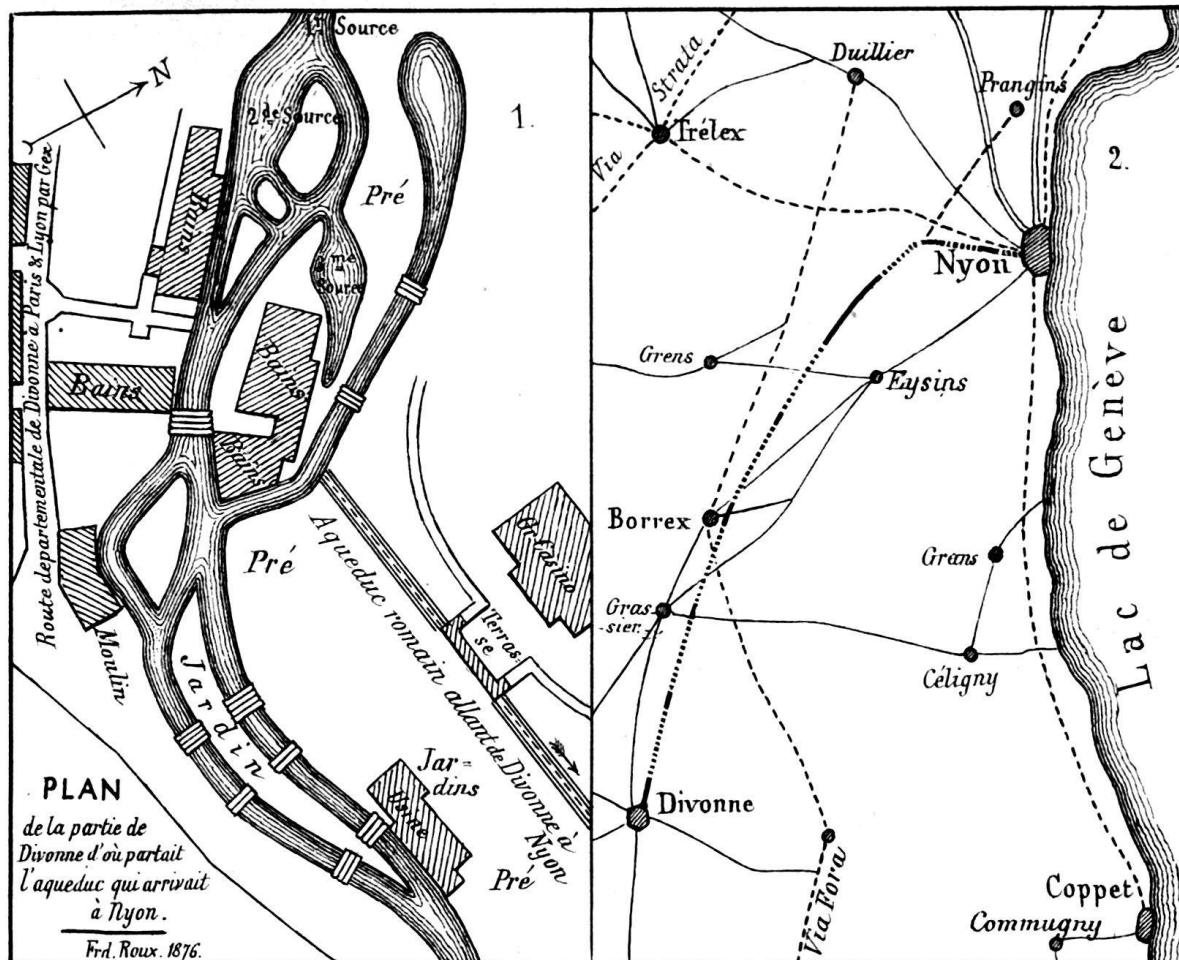
La-Sarraz. Statt „ehemalige Stadtkirche“ (Anzeiger 1874, S. 547) soll es heissen: Kirche S. Antoine. Sie wurde 1360 von Franz I. von La Sarraz als seine und seiner Nachkommen Begräbniskirche gestiftet, weil die Mönche von Lac-de-Joux, wo bisher die Freiherren von La Sarraz bestattet zu werden pflegten, die ihnen zustehenden Officien vernachlässigt hatten, und vor oder in dem Jahre 1370 durch Aymon de Cossonay, Bischof von Lausanne, und Louis de Senarclans, Abt von Lac-de-Joux, geweiht (Journal de la société vaudoise d'utilité publique. Tom. IV 1836, S. 118 und 122. Mém. et doc. de la Suisse romande. Vol. XXVIII 1873, pag. 388).

Lutry. Ehemalige Benedictinerpriorats- jetzt Stadtkirche. Der Chor im XIII., das Schiff etwa in der Frühzeit des XIV. Jahrhunderts erbaut. Hauptmaasse bei Rahn a. a. O. S. 365. Der Chor, ein Halbpolygon aus 7 Seiten des Zwölfecks gebildet, ist allem Anscheine nach unter dem Einflusse von S. François in Lausanne erbaut. Er zeigt dieselbe Gliederung der Wände durch ein Gurtgesimse, das sich unterhalb der ungetheilten Spitzbogenfenster mit sog. Schaftringen um die Dienste verkröpft, eine ähnliche Form der Fenster, über denen sich innerhalb der Schildbögen jedesmal eine mit Maasswerken gefüllte Rosette öffnet. Hier wie in Lausanne haben die Schildbögen keine Rippen, dagegen ist ihre Form eine verschiedene: in S. François sind sie halbrund und stark überhöht, in Lutry spitzbogig. In beiden Chören bestehen die Dienste aus einfachen Dreiviertelssäulen mit Knospenkapitälern und attischen Basen ohne Eckblätter, und hat der Schlussstein, auf welchem die Rippen des Fächergewölbes zusammentreffen, die Form einer sog. Mandorla. Verschieden ist dagegen die Profilirung der Rippen: in S. François sind sie birnförmig, hier aus zwei der Platte vorgesetzten Rundstäben oder Wulsten gebildet. Zwei kräftige, rechtwinkelig gegliederte Halbpfeiler mit einer der Mitte vorgesetzten Halbsäule und zwei schlankeren Dreiviertelsäulen, welche die einspringenden Winkel füllen, tragen den Chorbogen; dann folgt das Schiff, dessen Höhe und Breite derjenigen des Chores entspricht, und 5 Joche lang, von denen die beiden östlichen mit ihren derben Rippen und den einfachen, bloss aus Halbsäulen gebildeten Diensten noch der älteren Bauzeit angehören dürften, während die westlichen Joche auf eine spätere Entstehung, etwa zu Anfang des XIV. Jahrhunderts weisen. Sie sind wie jene mit spitzbogigen Kreuzgewölben bedeckt, deren Rippen von

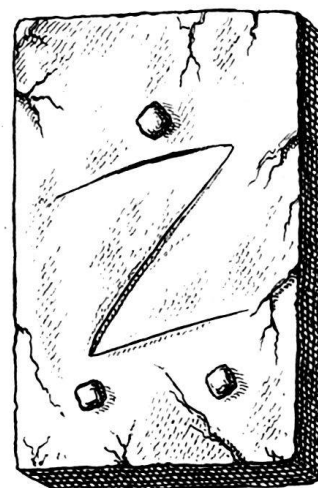
kräftigen, dreifach gegliederten Halbpfailern mit abgefasten Ecken getragen werden. Die Capitäle, mit Blattranken und Laubwerk geschmückt, zeigen eine seltsame Mischung romanischer und gothischer Elemente. Die Nordseite hat keine Oberlichter, an der Südseite dagegen öffnet sich in jedem Schildbogen ein Spitzbogenfenster mit alterthümlich frühgothischen Profilen, während die Maasswerke auffallender Weise die bekannten spätgothischen Fischblasenmuster variiren. Die ursprüngliche Anlage des Langhauses scheint dreischiffig gewesen zu sein. Darauf deutet der halbzerstörte Anbau an der Südseite des östlichen Joches und die (provisorische) Form der Streben, welche die westlich folgenden Joche des Hauptschiffes begleiten. Jetzt ist nur noch das nördliche Nebenschiff erhalten, westlich von dem schmucklosen Thurne begrenzt, der in gleicher Flucht mit der Hauptfronte steht, und 3 Joche lang, die annähernd von quadratischer Form und mit Kreuzgewölben auf einfachen Halbsäulen bedeckt sind. Das östliche Joch scheint als eine besondere Kapelle gedient zu haben. Zwei starke Halbpfailen mit Dreiviertelssäulen reich besetzt, und vor denselben eine schmuckvoll gegliederte Scheidewand mit kleeblattförmigen Säulenarcaden und einer von Spitzbogenfenstern überragten Pforte trennen diesen Raum von den westlich folgenden Jochen. Das Aeussere der Kirche ist schmucklos bis auf den Chor und die Westfronte. Dort sind die Strebepfeiler dreifach abgestuft und mit Giebeln bekrönt, auf denen sich eine Lilie erhebt. Hier dagegen ist es das rundbogige 1570 und 1578 datirte Portal, das seiner originellen Gliederung, des reichen Schmuckes mit Renaissance-Ornamenten und der Verwendung frühgothischer Säulen und Capitäle (wohl die Reste eines ehemaligen Kreuzganges oder des abgebrochenen südlichen Nebenschiffes) wegen ein grosses Interesse erweckt. Noch später sind die Malereien, welche die Gewölbe des Hauptschiffes schmücken, Ornamente und Grottesken im üppigsten Hochrenaissancestile, in Zeichnung und Farben wahrhaft mustergültig. Früher war im Scheitel des westlichsten Gewölbes der Name des Malers zu lesen. Leider ist gerade an dieser Stelle im Juli vorigen Jahres das Gewölbe durchgebrochen und dabei die betreffende Inschrift, in welcher nach einer Mittheilung an Ort und Stelle das Datum 1576 gestanden haben soll, zerstört worden. **R.**

S. Légitier bei Vevey. Nach Levade, Dictionnaire du Canton de Vaud, Art. Chiesaz, wurde die Kirche im Jahre 1223 gebaut. Aus jener Epoche mag der Chor erhalten sein, ein fremdartiger, wunderlicher Bau aus zwei neben einander befindlichen Räumen gebildet, welche beide mit Tonnengewölben bedeckt und östlich in gleicher Flucht durch eine geradlinige Mauer geschlossen sind. Ihre gemeinsame Breite beträgt M. 12,⁹⁵, die des nördlichen Raumes 5,⁵⁹ und seine Tiefe an der Nordseite 7,³². In der Ostwand öffnen sich zwei hohe einfach geschmiegte Spitzbogenfenster. Alles ist hier roh, unregelmässig, barbarisch. Die Tonne, die sich unmittelbar aus den schräg ansteigenden Mauern einwölbt, hat die Form einer Parabel, so dass der Eingang, vom Schiffe gesehen, demjenigen einer Höhle gleicht. Eine M. 2,¹¹ starke Mauer, in welcher wiederum in wunderlichster Weise ein Durchgang practicirt ist, trennt diesen Raum von dem anstossenden südlichen Chore, der etwas kleiner, auf nahezu quadratischer Grundfläche (M. 5,²⁹ lang und 5,¹⁵ breit), aber viel regelmässiger gebaut ist. An der Ostseite öffnet sich ein einziges grosses Spitzbogenfenster. Die Langwände sind mit einem schiefenförmigen Gurtgesimse bekrönt, auf dem sich das regelrecht spitzbogige Tonnengewölbe erhebt, vorne, beim Eingang vom Schiffe her, von einer rechtwinkeligen Gurte unterfangen, die von zwei schmucklosen Consolen getragen wird. Das Langhaus, vom Eingange des nördlichen Chores bis zur Westwand M. 16,³¹ lang und 14,⁸⁸ breit, ist einschiffig, höher als die beiden Chöre und mit einem tief lastenden elliptischen Tonnengewölbe von Holz bedeckt. Vor der Westseite, zu ebener Erde den Zugang zum Schiffe enthaltend, erhebt sich der stattliche aus Quadern erbaute Thurm, mit einem zierlichen spitzbogigen Portale, über welchem zur Seite des Kreuzes das Monogramm i h s und die arabische Ziffer 23 (1523?) zu lesen sind. Im Inneren des Erdgeschosses, das mit einer flachen Holzdielen bedeckt ist, steht ein zierliches aus Stein gehauenes Weihwasserbecken mit dem Savoy'schen Wappen. **R.**

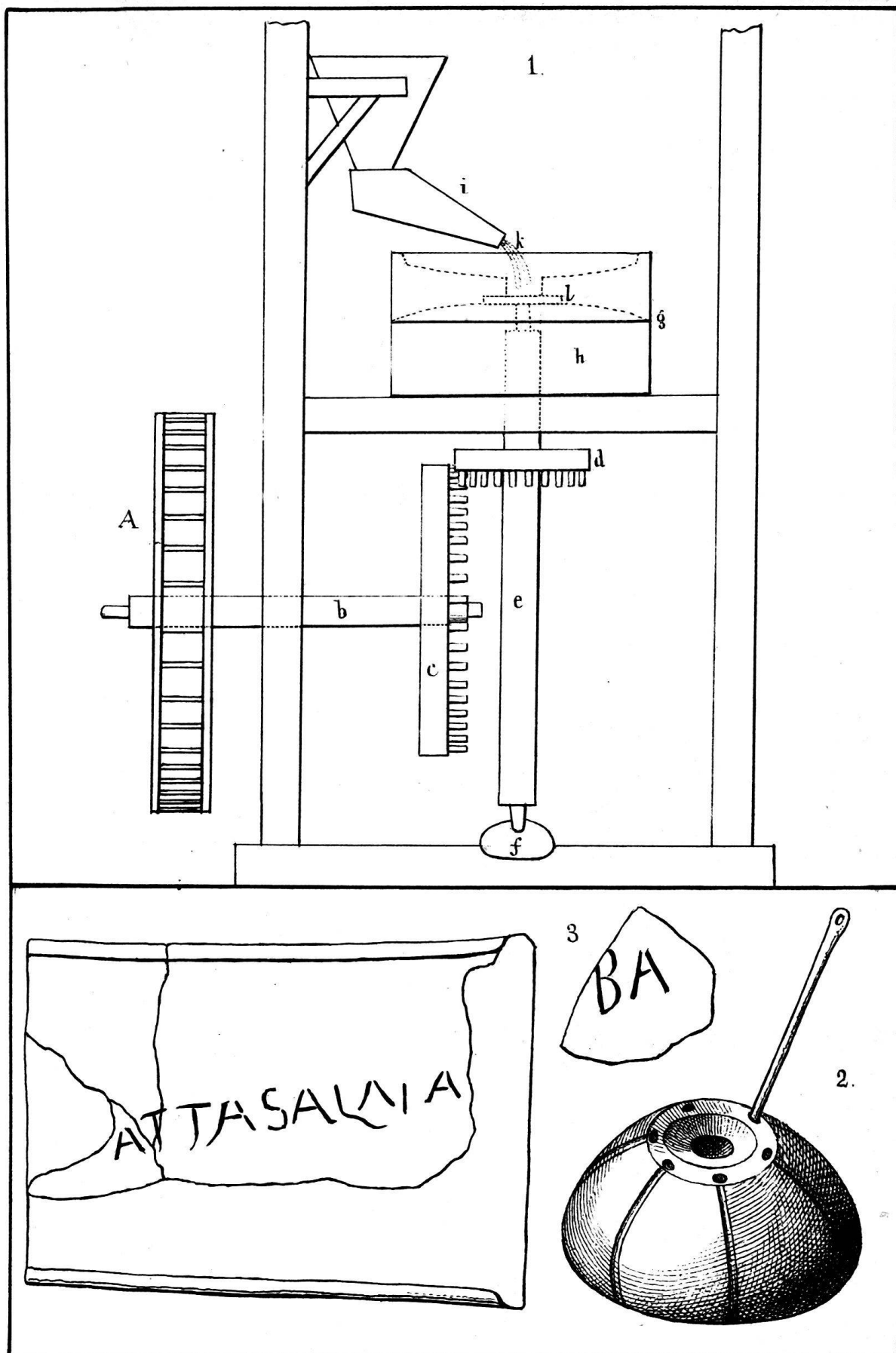
(Fortsetzung folgt.)



Fr. Roux. 1876.



Anz. 1877. Hft. 1.



ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 2

ZÜRICH.

APRIL 1877.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt : 301. Oeffentliche Erklärung über die bei den Thäynger Höhlenfunden vorgekommene Fälschung, von Prof. J. J. Müller. S. 739. — 302. Sépultures burgondes à Bassecourt, par A. Quiquerez. S. 754. — 303. Sépultures burgondes au Jura-Bernois, par A. Quiquerez. S. 755. — 304. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 756.

301.

Oeffentliche Erklärung über die bei den Thäynger Höhlenfunden vorgekommene Fälschung.

(Zur Abwehr gegen den Aufsatz von L. Lindenschmit: Ueber die Thierzeichnungen auf den Knochen der Thäynger Höhle im Archiv für Anthropologie Bd. IX, S. 173 ff.)

Nachdem in der letzten Zeit die Thäynger Funde dem Verdacht vollständiger Fälschung ausgesetzt worden sind, glauben wir der gesammten Lesewelt schuldig zu sein, im Namen der antiquarischen Gesellschaft Zürich, in deren „Mittheilungen“ die betreffenden Fundberichte erschienen sind, den wirklichen Sachverhalt darüber mitzutheilen.

Es sind nun drei Jahre her, dass die Ausgrabungen in Thäyngen (Kt. Schaffhausen) begannen. Dieselben förderten eine übergrosse Zahl von Ueberbleibseln vorhistorischer Thiere und unpolirter Stein- und Knochenwerkzeuge zu Tage; besonders aber erregten sie das lebhafteste Interesse durch die zum Theil vorzüglichen Proben von Zeichnungen und Schnitzereien, die sich dabei fanden. Die Resultate der Entdeckung wurden in zwei Originalberichten veröffentlicht, die beide in den „Mittheilungen“ unserer Gesellschaft erschienen sind. Zuerst lieferte Herr *Heim*, Professor der Geologie am eidgenössischen Polytechnikum und an der zürcherischen Hochschule, welcher der ersten Aufdeckung des Höhlenbodens beiwohnte, einen Bericht über das am frühesten entdeckte Kunstwerk, das zugleich die Perle aller Funde war, das *grasende Renthier* (Mitthlg. Bd. XVIII, Heft 5; März 1874). Im Jahre 1875 erschien ein Gesamtbericht von dem Entdecker, Herrn *Merk*, damals Reallehrer Thäyngen, jetzt in Gossau,

(Kt. S. Gallen), in den Mittheilungen Bd. XIX, Heft 1. Am Schlusse der Aufzählung der reichen Fundstücke kommt er auch auf die Zeichnungen zu sprechen; dabei nennt und beschreibt er in seinem Text im Ganzen *neun Zeichnungen* und *zwei Sculpturen*, die alle in den dazu gehörigen Tafeln am entsprechenden Orte abgebildet sind, nämlich drei Kopfzeichnungen: einen Renthierkopf auf einem dolchartigen Knochen (Tafel VIII, Nro. 69) und zwei Pferdeköpfe auf Braunkohle (Tafel VI, 92, 93); sechs Thierzeichnungen auf vier Geweihstücken, von denen indessen einzelne nur zum Theil erhalten sind, nämlich: ein Pferd und zwei Renthier auf einer Renthierstange (Tafel VII, 63 a. b.), das Hintertheil eines Schweines (Tafel VII, 64) auf einer Augensprosse eines Renthiers, ein Pferd auf einer Renthierstange (Taf. VII, 65 VIII, 67) und das grasende Renthier (Taf. VIII, 68); endlich zwei künstliche Schnitzereien: einen geschnitzten Pferdekopf (Taf. V, 51) und einen Moschusochsenkopf (Taf. VII, 66). Auf Tafel II und in einem Nachtrag S. 17, sowie im Inhaltsverzeichniss finden sich ausserdem noch ein *Fuchs* und ein *Bär* (Taf. II, 98 und 99). Diese vorhistorischen Kunstprodukte erregten, wie billig, überall das grösste Aufsehen; sie schienen auf der einen Seite eine Bestätigung zu den ähnlichen Funden in südfranzösischen Höhlen zu liefern, auf der andern aber den Beweis von ganz besonderer künstlerischer Begabung der Höhlenbewohner zu leisten.

Im Juli 1876 erschien nun im „Archiv für Anthropologie“ eine Mittheilung von dem verdienten rheinischen Alterthumsforscher L. Lindenschmit, worin gezeigt wird, dass die Figuren von *Fuchs und Bär*, *Copien aus einem Spamer'schen Bilderbuche* (die Thiergärten und Menagerien mit ihren Insassen, Leipzig 1868) und also nicht das Werk von Höhlenmenschen, sondern des Herrn Leutemann seien. Damit aber nicht zufrieden, verurtheilte Herr Lindenschmit auch alle übrigen Zeichnungen von Thäyngen als Fälschungen und glaubte sogar über alle ähnlichen Funde aus Knochenhöhlen den Stab brechen zu können. Nach seinen Worten ist die gesammte Höhlenforschung, die Entdeckungen von Lartet und Christy nicht ausgenommen, eine ausgedehnte wissenschaftliche Betrügerei, und Herr Lindenschmit konnte sich nicht enthalten, im Hochgefühl seiner Entdeckung alle Diejenigen, welche sich mit solchen Forschungen abgeben, mit Spott und Hohn zu übergiessen. Diese mit voller Sicherheit ausgesprochenen Behauptungen haben nicht verfehlt, das Urtheil des Publikums vollständig zu verwirren. Zahlreiche Zeitungen und Zeitschriften, auch solche, die den Funden selbst nie ihre Aufmerksamkeit geschenkt hatten, beeilten sich, diese Verdächtigungen weiter zu verbreiten, und wer nicht selbst je Gelegenheit hatte, sich ein eigenes Urtheil zu bilden, war natürlich geneigt, dem allgemeinen Verdachte Glauben zu schenken, um so mehr, als sich die Entdeckung Lindenschmit's in Bezug auf Fuchs und Bär durch den Nachweis wirklicher Fälschung bestätigte. So schien die Höhle von Thäyngen bestimmt, die ganze Höhlenforschung in Verruf zu bringen. Wir betrachten es daher als unsere Pflicht und durch das Interesse der Wissenschaft und Wahrheit geboten, den ganzen Fund nochmals der Prüfung zu unterziehen, und eine zusammenfassende Abwehr und Würdigung der ganzen Frage erscheint uns als unerlässlich, zumal da die soeben erschienene Entgegnung des Herrn Merk (Archiv für Anthropologie 1877, Heft I S. 169) nicht genügen kann, um den Gesamteindruck zu bessern, indem Merk dabei nur bemüht ist, den Verdacht der Fälschung von sich selbst abzuwälzen.

Wir hätten unsere Entgegnung nicht so lange hinausgeschoben, wenn uns die Akten über den Fälschungsprozess, deren Besitz uns für unseren Zweck sehr wichtig schien, früher zugekommen wären; nunmehr in den Besitz derselben gelangt, hoffen wir zu Jedermanns Befriedigung den Beweis leisten zu können, dass sich die Fälschung nur auf jene beiden Figuren, Fuchs und Bär, und höchstens noch auf eine dritte bezieht, die Aechtheit aller andern Zeichnungen und Schnitzereien jedoch, gleichwie die der übrigen nicht minder bedeutsamen Funde, über allen Zweifel erhaben und fest verbürgt ist. Es wird sich dabei auch zeigen, dass Herr Lindenschmit nicht der erste war, der Verdacht gegen jene beiden Figuren schöpfte; dagegen danken wir es ihm, dass er die Beweismittel geliefert hat, um den Fälscher zu überführen.

Wir glauben unsere Aufgabe am Besten zu lösen, wenn wir, in Ergänzung der früheren Mittheilungen, die Geschichte der Ausbeutung der Thäynger Höhle die Fundberichte über die einzelnen Stücke und den Verlauf der Publikation, endlich das Auftreten der Fälschung und die Entdeckung derselben der Reihe nach wiedergeben. Die Wichtigkeit der Sache rechtfertigt es wohl, dass wir dabei unser Beweismaterial möglichst ausführlich und genau vorführen. Zuerst lassen wir Herrn *Prof. Heim* selbst sprechen, da er bei den ersten Funden zugegen war und dieselben in genannter Mittheilung beschrieben hat. Es scheint, dass Herr Lindenschmit diese erste Publikation nicht gesehen hat und dies mag sein allgemein absprechendes Urtheil etwas entschuldigen.

Herr *Prof. Heim* berichtet über seine Beziehung zu den Ausgrabungen Folgendes: „Am 4. Januar 1874 kam Herr Reallehrer Wepf in Thäyngen nach Zürich und suchte mich im Polytechnikum auf. Er brachte in einer Reisetasche einige Stücke mit sich und erzählte, dass er und sein Kollege, Herr Merk, mit Schülern in den Weihnachtsferien in einer Höhle bei Thäyngen versuchsweise gegraben hätten, angeregt durch Lektüre über Funde alter Gegenstände in solchen Höhlen. Da nun die beiden Herren nicht wussten, ob ihr Fund von Bedeutung sei oder nicht, so sei er express nach Zürich gekommen, um mich hierüber zu befragen. Die mitgebrachten Gegenstände waren folgende: Einige Pferde Zähne, mehrere Geweihstangenstücke vom Renthier mit künstlichen Längsfurchen und den Spuren der Schnitte, durch welche die Schaufeln entfernt worden waren, ferner etwa ein Dutzend kleine Feuersteinspähe und ein Feuerstein-nucleus, Zähne vom Fuchs und Renthier und endlich, von den beiden Herren Entdeckern für eine Bärenatze angesehen, einige Lamellen eines Mammuthbackenzahnes! Mein Kollege, Herr Paul Choffat aus Pruntrut, Dozent der Paläontologie in Zürich, der in früheren Jahren in der Franche-Comté im Auftrage der Regierung verschiedene Höhlengrabungen geleitet hatte, war ebenfalls zugegen. Wir versicherten Herrn Wepf, dass der Fund keineswegs bedeutungslos sei und versprachen ihm, sofort selbst zur Stelle zu kommen. Auf unsere Aufforderung hin zeigte Herr Wepf die gefundenen Gegenstände auch Herrn Dr. Ferd. Keller, um sich noch durch ihn von dem wissenschaftlichen Werthe seines Fundes versichern zu lassen. Herr Choffat reiste sogleich mit Herrn Wepf nach Thäyngen, ich selbst folgte ihm am Morgen des nächsten Tages (5. Januar) mit Herrn Messikommer von Wetzikon, den ich seines geübten Finderauges wegen telegraphisch ersucht hatte, mich zu begleiten, und ich selbst blieb mit Herrn Choffat bis am Abend des 6. Januars. Herr Konservator Escher aus Zürich traf im Verlaufe des 6. Januars ebenfalls in Thäyngen ein und wohnte während eines halben Tages unsern Aus-

Bei meiner Ankunft fand ich im Boden der weiten Höhle, etwa in der Mitte, ein Loch, etwas über einen Meter tief, weit genug geöffnet, dass zwei Mann darin kauern und aus den Fundschichten die Gegenstände herausziehen konnten. Es war schon Manches zu Tage gefördert. Ich hatte zwei Arbeiter bestellen lassen, um den Boden der Höhle abzudecken, der aus fest ineinander liegenden, durch Travertin verkitteten, theils kleinen Splittern, theils bis zu einem Meter grossen Blöcken von Jurakalkstein bestand, die offenbar von der Decke der Höhle gefallen waren. Der eine der beiden Arbeiter war Stamm, welcher sich später auf die Fälschung verlegte. Stamm hörte an diesem Tage zum ersten Male in seinem Leben von Höhlenfunden, die ersten Thierzeichnungen sah er erst einige Monate später. Unter dem Kalksteinschutt folgte bis etwas mehr als ein Meter unter der Oberfläche des Höhlenbodens eine von organischen Stoffen schwarz gefärbte Schichte, in welcher eine Menge Knochen, Geweihstücke, Feuersteinsplitter etc. lagen, darunter folgte eine ähnliche Fundschicht, in welcher die äussern Krusten der Fundgegenstände und die zwischen ihnen liegenden, erdigen Theile durch eine starke Röthelfarbe sich auszeichneten. Die rothe Schichte reichte bis zwei Meter unter den Höhlenboden, so tief wir überhaupt des Grundwassers halber graben konnten. Stellenweise war die rothe Schicht von dünnen, schwarzen und braunen Lagen unterbrochen. In der Nähe der Höhlenwände waren die Gegenstände der Fundschichte durch Travertin derart zur festen Breccie verkittet, dass sie nicht gelöst werden konnten und nur in Bruchstücken zu gewinnen waren. Der Boden, in welchem wir gruben, zeigte eine regelmässige Anordnung von Schichten und war jedenfalls seit Jahrtausenden niemals durchwühlt worden. Herr Lindenschmit musste einen Geologen geradezu für unzurechnungsfähig halten, wenn er ihm nicht zutraute, alten Boden von solchem unterscheiden zu können, der von Fälschern durchwühlt und aufgeschüttet worden ist. Ich stand in dem gegrabenen Loche und sammelte sorgfältig an einer Stelle, wo wenige Minuten vorher der Boden vor meinen Augen aufgedeckt worden war. Unter manch andern Gegenständen zog ich aus der Grenze zwischen der schwarzen und rothen Schichte, etwas tiefer als ein Meter unter der Oberfläche, an einer Stelle, wo kein Mensch vor mir den Boden berührt hatte, ein Stück Rengeweih hervor, auf dessen einer Seite ich einen tiefen Einschnitt und in der Querrichtung überdiess viele schwächere Ritzen bemerkte. Sehr viele, fast die meisten Rengeweihstücke zeigten eine solche tiefe Längsfurche, oft bis fast drei Decimeter eingegraben, aber weiter nichts. Ich zeigte Herrn Messikommer und Herrn Choffat, die neben mir arbeiteten, das Stück, mit der Bemerkung: „da sind noch feinere Querritzen!“ und legte es dann in einen der Körbe, in welchen Alles gesammelt wurde. In ähnlicher Weise zogen die neben mir arbeitenden Herren Messikommer und Choffat und ich selbst aus dem vorher unangetasteten Boden Harpunen, Knochenmeissel, Feuersteinspähe und viele andere Artefacte, wie sie in dem Bericht des Herrn Merk dann abgebildet worden sind.

Am Abend des 6. Januar reisten die Herren Choffat, Escher und ich nach Zürich zurück. Die während unserer Anwesenheit gesammelten Dinge wurden von Niemand mehr berührt als von den Herren Wepf und Merk, indem sie eiligst dieselben noch am nämlichen Abend verpackten. Schon am 7. Januar erhielt ich die betreffende Kiste von Thäyngen im Polytechnikum; am 8. Januar wurde sie ausgepackt. Der Abwart der geologischen Sammlung reinigte zunächst Stück für Stück

mit feinem Bürstenpinsel im Wasser nach meiner Anleitung, unter meinen Augen. Als ich darnach die gereinigten Stücke durchging, fand ich auch dasjenige mit den feinen Querlinien und der tiefen Furche wieder, und wie ich es drehte, bemerkte ich auf der andern Seite einige steif geritzte Linien, die offenbar die hintern Beine eines Thieres vorstellen sollten. Die Zeichnung schien sehr undeutlich und war nur für ein geübtes Auge zu entdecken. Dem Abwart war sie gänzlich entgangen. Seitdem das Stück mit den übrigen Renthierabfällen auf dem Schutthaufen im Boden der untern Höhle geworfen worden war, haben keine andern Augen die Zeichnung jemals wieder gesehen, bis ich sie am 8. Januar wieder erblickte. Voll Freuden rief ich Herrn Choffat herbei, der eben in der geologischen Sammlung sich befand. Nach langem Suchen entdeckten wir endlich auch den Kopf und die übrigen Theile des Thieres und erkannten nun das Renthier in grasender Stellung.

Die Linien der Zeichnung waren theilweise durch Ausfüllung von Travertin unterbrochen und ein brauner bis schwarzer, durch kohlige Theilchen gefüllter Kalküberzug bedeckte die Zeichnung an einigen Stellen vollständig. Durch sorgfältiges Anätzen mit verdünnter Salzsäure, durch Waschen mit Terpentinöl, gelang es, mehr und mehr die ursprüngliche Oberfläche des Stückes zu bekommen, bis schliesslich die Zeichnung ganz deutlich hervortrat. So lange das Stück in meinen Händen war, blieben immer noch in einigen Gravirlinien schwarzbraune Massen kleben, die ich nicht vollständig herauszuschaffen wagte, weil ich sonst riskirt hätte, dadurch die ursprüngliche Oberfläche selbst zu beschädigen. Eine vollständige Darstellung in Bild und Wort habe ich in Heft 5, Bd. XVIII der „Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich“ gegeben. Die Tafel ist von mir selbst in Stein gravirt worden und alle übrigen, zufälligen Unebenheiten der Bildfläche sind haarscharf genau mit dem Bilde selbst wiedergegeben, ohne irgendwo die Bildlinien relativ stärker zu betonen, als die übrigen Ritzen der Fläche. Eine zweite Figur gibt die richtigen Färbungen.

Nicht so genau ist das Bild in dem Bericht des Herrn Merk, das eben von der Hand eines ausserhalb der Wissenschaft stehenden Lithographen gezeichnet ist und ebenso entbehren die Bemerkungen des Herrn Merk der scharfen Beobachtung und lassen viel zu wünschen übrig.

Die Sache steht nun folgendermassen: Herr Lindenschmit verdächtigt in erster Linie ausser dem Bär und Fuchs das Renthier, und seine Ausdrucksweise gibt deutlich genug zu erkennen, dass er vor der Wissenschaft die Renthierzeichnung aus der Höhle vor Thäyngen in den Ruf eines elenden Betrugers bringen will und zum Theil schon gebracht hat. *Ich allein bin für die Aechtheit der Renthierzeichnung verantwortlich*, ich habe sie selbst aus dem vorher von Niemanden angetasteten Boden herausgezogen, ich habe sie zuerst entdeckt, durch Wegätzen des Kalksinters vollständig sichtbar gemacht und ich habe sie zuerst publiziert. Für alle diese Punkte könnte ich Zeugen stellen, wenn es nicht genügen sollte, dass ich als Naturforscher erkläre, mit meiner ganzen Ehre für die Aechtheit einstehen zu können. Erklärt nun Herr Lindenschmit nicht in nächster Zeit öffentlich in den Zeitschriften, in denen er die Verdächtigung portirt hat, dass er keinen Grund mehr habe, die Aechtheit der Renthierzeichnung anzuzweifeln, so würde ich ihn einfach als einen gemeinen Verläumder gegen mich zu bezeichnen und vor ein Schiedsgericht zu laden genöthigt sein.“

So weit Herr Heim. Das Gesagte mag genügen, um zu zeigen, dass, was in erster Linie das *Renthier* betrifft, *kein Zweifel an der Aechtheit* erlaubt ist.

Wir können noch beifügen, dass Herr Prof. Heim den Entdeckern, Herrn Wepf und Merk, die ersten Rätze für ihr weiteres Vorgehen ertheilte; er veranlasste sie, sich von dem Eigenthümer den Inhalt der Höhle und das Recht der Ausbeutung zu sichern. Auch traf er eine Verabredung mit denselben, dass sie sämtliches Material ihm nach Zürich schicken und zur wissenschaftlichen Bearbeitung überlassen sollten. Die Ausbeutung selbst beabsichtigte er auf seine Kosten durch Herrn Messikommer leiten zu lassen, da er selbst seinen Aufenthaltsort nicht für die ganze dazu nöthige Zeit nach Thäyngen verlegen konnte. Alle Gegenstände sollten wieder unversehrt in die Hände der beiden Entdecker als Eigenthümer abgeliefert werden. Diese Uebereinkunft zerschlug sich indessen; Herr *Merk* besann sich plötzlich anders, er wollte den Fund, dessen Entdeckung nur ihm und seinem Kollegen zu danken war, zu seinem eigenen Ruhme ausbeuten und erklärte, die Ausgrabung, wissenschaftliche Bearbeitung und Publikation selbst übernehmen zu wollen. Alle Vorstellungen darüber, dass dies Unternehmen viele ihm vollständig fehlende Vorkenntnisse und viele Beobachtungsübung erfordere, wenn es nicht einst als eine Sünde an der Wissenschaft beurtheilt werden wollte, blieben erfolglos. Wir müssen diess mit Herrn Heim aufrichtig bedauern, doch wollen wir mit dem Entdecker nicht weiter darüber rechten. Bei seinem Entschlusse wirkte offenbar noch der Umstand mit, dass man ihm von verschiedenen Seiten mit verlockenden Propositionen entgegenkam und zu seiner Arbeit Mithülfe und Unterstützung versprach. Dazu konnte die *Museums-gesellschaft in Schaffhausen*, die sich von Anfang an um den Fund interessirte, gewisse Rechte darauf geltend machen. Diese Gesellschaft bot auch Alles auf, um eine möglichst sorgfältige Ausbeutung der Höhle zu sichern; allein trotz grosser Opfer und aller Bemühungen, die sich die Herren Dr. v. Mandach, Dr. Joos und Prof. Karsten gaben, gelangte sie nicht dazu, dass ihr eine Aufsicht darüber eingeräumt wurde. Es kam ein Vertrag zu Stande, wornach die Gesellschaft sämtliche Ausgrabungskosten bestritt und dafür einen Theil der gefundenen Gegenstände sich sicherte. Herr Merk behielt die Leitung der Ausgrabungen sich selbst ausschliesslich vor. Nachdem die Höhle eine Zeit lang verrammelt gewesen, wurden die Arbeiten am 19. Februar 1874 wieder begonnen und dauerten fast ohne Unterbrechung bis zum 11. April. Während dieser Zeit waren durchschnittlich fünf Mann täglich beschäftigt, unter ihnen auch der spätere Fälscher *Martin Stamm* von Thäyngen, ein Weber von Beruf. Zur Ueberwachung der Arbeit hatte Merk den rührigen Antiquar *Schenk* von Eschenz, Kt. Thurgau, beigezogen.

Die Resultate der Ausgrabungen hat Herr *Merk* in seinem Bericht in systematischer Uebersicht mitgetheilt, leider aber dabei die genauen Fundberichte nicht beigelegt. Wir haben ihn nachträglich angefragt, ob er das Versäumte nachholen könnte. Herr Merk war nun freilich nicht mehr im Stande, für alle fraglichen Stücke Zeit, Ort und nähere Umstände der Auffindung anzugeben; allein seine Tagebuchnotizen, sowie eigene und fremde Erinnerung setzten ihn doch in die Lage, wenigstens für den grösseren Theil die Herkunft genau anzugeben und so das Zeugniß ächten Ursprungs für dieselben nachzuliefern. Dabei bemerken wir zum Voraus, dass von den von Merk beschriebenen Stücken nur die neun Zeichnungen und der Moschus-ochsenkopf während dieser sogenannten systematischen Ausgrabungen gefunden

wurden, der geschnitzte Pferdekopf dagegen, wie wir sehen werden, erst später zum Vorschein kam und hier daher noch nicht berücksichtigt werden kann.

Herr Merk schreibt uns: „Das erste wichtige Fundstück nach der Entdeckung durch Herrn Prof. Heim bestand in dem in Fig. 69, Taf. VIII abgebildeten *Renthierkopf*. In den ersten Tagen der systematischen Ausbeutung wurden sämtliche Fundstücke in meine Wohnung gebracht und von meiner Frau und einer meiner Schülerinnen, Marie Stamm von Bibern, in meiner Gegenwart gereinigt. Hier entdeckte ich in Anwesenheit genannter Persönlichkeiten die schon erwähnte Thierfigur. Sofort nach Entdeckung derselben schickte ich nach Herrn Wepf, welcher mit mir die Freude über den gemachten Fund theilte. Wo dieses Knochenstück genau gelegen und wer dasselbe gefunden hat, bin ich nicht im Stande zu sagen, da eben die Zeichnung nicht unmittelbar nach dem Funde beobachtet und in Folge dessen dem Knochenstück keine weitere Aufmerksamkeit geschenkt wurde. So viel ist jedoch sicher, dass dasselbe aus dem vorderen Theil der Höhle und zwar aus der obersten Lage der schwarzen Kulturschicht stammt.

„Genaueres bin ich im Falle über die in Fig. 63 a und b, Tafel VII und Fig. 67, Tafel VIII abgezeichneten Thierfiguren mitzutheilen. Dieselben lagen unmittelbar auf der roth gefärbten Kulturschicht, also zwischen der rothen und schwarzen, neben einander in unmittelbarer Nähe des auf Seite 5 abgebildeten Pfeilers und sind beide von Herrn Schenk in Eschenz in Anwesenheit des Herrn Wepf und meiner Wenigkeit gefunden worden. Beide Stücke lagen 0,7 m. unter der Oberfläche und wurden unmittelbar nach ihrem Auffinden durch mich gereinigt, so dass die Zeichnungen sich erst recht deutlich erkennen liessen. Schenk grub zuerst das Knochenstück mit der *Pferdezeichnung* (VIII, 67) die an Werth dem Renthier am nächsten steht, hervor, war dabei etwas unvorsichtig und hieb mit seinem Hammer, da er nur einen gewöhnlichen Knochen zu finden glaubte, etwas unliebsam darauf, so dass das Fundstück entzwei brach. Um das andere Knochenstück, das durch das Herausnehmen des ersten schon etwas bloss gelegt wurde, ganz zu erhalten, war ich Herrn Schenk behilflich. So gut Herr Heim für die Aechtheit der Renthierzeichnung eintreten kann, so gut stehe ich für die Aechtheit dieser beiden Fundstücke, sowie aller übrigen ein. Ich bin überzeugt, dass auch Niemand meine Aussage bezweifeln wird, wer mich kennen gelernt hat.

Fig. 64, Tafel VII ist das vierte Stück in der Reihenfolge der Auffindung. Dasselbe befand sich im mittleren Theile der Höhle in der schwarzen Kulturschicht, zirka 1,2 m. unter der Oberfläche vor und wurde in meiner Anwesenheit von dem berüchtigten Stamm gefunden. Leider ist nur der hintere Theil der Figur auf uns gekommen. Ich erinnere mich noch sehr lebhaft, wie Stamm und ich mehr als eine Stunde in dem Schutt nachsuchten, um das fehlende Stück zu finden. Da unsere Nachsuchung resultatlos blieb und das fehlende Stück sich hätte finden lassen müssen, wenn das Knochenstück wirklich durch Stamm zerschlagen worden wäre, so kam ich zu der Ueberzeugung, dass die Bruchfläche offenbar schon eine uralte sein müsse.

„Der fragliche Moschusochsenkopf Fig. 66, Tafel VII, ist von Herrn Schenk in Eschenz aufgefunden und unmittelbar nach der Auffindung durch ihn selbst gewaschen worden. Er überreichte mir denselben sodann mit einer unbeschreiblichen Freude. Dieses sehr interessante Fundstück stammt ebenfalls aus dem mittleren Theile der Höhle und zwar auch aus der schwarzen Kulturschicht.

„Näheres kann ich Ihnen über die Kohlenstücke Fig. 92, 93 und 50 nichts mittheilen, als dass ich mich noch deutlich erinnere, sie von Herrn Wepf erhalten zu haben, der sie selbst reinigte.

„Der in Fig. 85, Tafel VI, abgezeichnete, aus Kohle verfertigte Schmuckgegenstand, der ebenfalls auf grosse Kunstfertigkeit Anspruch macht, ist in meiner Gegenwart von Herrn Lehrer *Stoll* in Thäyngen in der Nähe des schon erwähnten Pfeilers gefunden worden und zwar auf der Nordseite desselben. Es lag eigentlich mehr unter, als neben dem Pfeiler. Dieses Fundstück lag auf der Grenze der beiden Kulturschichten.

„Was die Veräusserung meines Antheiles an der Ausbeute des Kesslerloches anbelangt, so liegen *sämmtliche Fundstücke*, mit Ausnahme einiger Silexe, einiger Stücke bearbeiteter und unbearbeiteter Knochen, welche ich nach mehrmaligen Bitten dem Herrn Grafen Lievert aus Livland (derselbe besuchte im Sommer 1874 Herrn Dr. Ferd. Keller, welcher ihn auch an mich wies) überschickte, im Rosgarten-Museum in Konstanz [nämlich das grasende Renthier (Tafel VIII, 68) der Renthierkopf (VIII, 69) und die zwei Pferdeköpfe (VI, 92, 93), Pferd und Renthier (VII, 63 a u. b), das Hintertheil eines Schweins (Tafel VII, 64) und der Moschusochsenkopf (VII, 66)]. Es ist also eine von der Wahrheit sehr weit abgehende Behauptung des Herrn Dr. Nüesch in Schaffhausen (Gæa, 11. Heft des vorigen Jahrganges), dass ich Fundstücke nach allen Richtungen verkauft habe. Wenn ich mit meinem Funde ein Geldgeschäft hätte machen wollen, so hätte ich Gelegenheit genug gehabt, einzelne Stücke zu veräussern. Ein solch' niedriger Krämergedanke lag mir fern. Der Antheil der Museumsgesellschaft liegt in Schaffhausen (darunter die Pferdezeichnung, Tafel VII, 65 u. VIII, 67).“

Diess der Bestand der Funde. Wir bedauern, dass uns keine vollständig genauen Berichte vorliegen; allein wir glauben Herrn Merk vor Allem die Erklärung schuldig zu sein, dass, soweit seine Aufschlüsse reichen, dieselben uns unbedingt den Eindruck der Wahrheit machen, und sie reichen auch hin, um jeden Gedanken an Fälschung auszuschliessen. Wir machen dabei besonders auf folgende Umstände aufmerksam, dass die meisten dieser Gegenstände und gerade die werthvollsten und kunstreichsten, wie das Renthier und das Pferd (Tafel VIII, 67), ganz im *Anfang der Ausgrabung* gefunden wurden, zu einer Zeit also, wo noch keiner der bei der Arbeit Betheiligten eine Ahnung von solchen Zeichnungen hatte, dass alle diese unscheinbaren Kunstwerke wohl ganz, auch von den Entdeckern Merk und Wepf, übersehen worden wären, wenn nicht Herr Prof. Heim mit seinem geübten Auge dazu gekommen wäre, dass ferner jedes Moment des Betruges oder Gewinnmachens dabei fehlte und dass endlich die Arbeit so rasch fortschritt, dass während der systematischen Ausgrabungen überhaupt eine Ausführung von Fälschungen kaum möglich war. *Der Beweis ist somit mit fast mathematischer Gewissheit geleistet, dass alle diese bis dahin gefundenen Stücke durchaus ächt sind.*

Bald nach Vollendung der Ausgrabungen sah sich Herr Merk nach einer Gelegenheit zur *Publikation* um. Er trat dafür zuerst mit der naturforschenden Gesellschaft in St. Gallen in Unterhandlungen ein; allein der von der Gesellschaft bestellte Zeichner entsprach seinen Anforderungen nicht, und so wandte er sich an unsern Ehrenpräsidenten, Herrn Dr. Ferd. Keller, der von Anfang an die Ausgrabungen mit Aufmerksamkeit verfolgt hatte. Herr Dr. Keller betrachtete es als

Ehrensache der Gesellschaft, die Publikation zu übernehmen; doch wünschte er, dass Herr Merk die Arbeit einer sachkundigen Hand überlasse. Allein Herr Merk bestand auf seinem alleinigen Recht der Publikation und meinte „er könnte, wenn er die nöthigen Bücher habe, die Sache eben so gut machen wie ein Stubengelehrter“, und so willigte dann Herr Dr. Keller ein, ihm die nöthigen Hülfsmittel zu verschaffen und sich mit Ueberwachung des Druckes zu begnügen. Herr Merk machte sich an die Arbeit, studirte französische und englische Werke, wobei er zum Theil noch mit den Schwierigkeiten einer fremden Sprache zu kämpfen hatte und war bestrebt, die früheren Höhlenfunde für die Beleuchtung seiner Entdeckung zu verwerthen, überall die Verbindung seiner Ausgrabungen mit den bisherigen allgemeinen Ergebnissen der Höhlenforschung herzustellen und seine Resultate auf einem möglichst allgemeinen Boden aufzubauen. So entstand dann das etwas *allgemein gehaltene und an Spezialbeobachtung arme Bild* in seiner Publikation, die allerdings nicht gerade *die Anforderungen einer streng wissenschaftlichen Arbeit erfüllt* und hauptsächlich in den weitgehenden und oft unbegründeten allgemeinen Schlüssen die Hand *des Dilettanten* verräth. Herr Lindenschmit scheint nun besonders auch an der Form der Abhandlung Anstoss zu nehmen und dieselbe liefert ihm willkommene Waffen für seine spöttische Polemik. Wir wollen ihm den Triumph lassen, einen Nichtfachmann, der zum ersten Mal schriftstellerisch auftritt und in der Freude über eine grosse Entdeckung seine Phantasie etwas weit spielen lässt, zurechtzuweisen; allein wir sehen in dieser Art der Behandlung und diesem naiven Enthusiasmus gerade einen Beweis des Ernstes und der Glaubwürdigkeit des Verfassers. Ihm desshalb Alles als berechnete Täuschung zuzuschreiben wäre ebenso verkehrt, wie wenn Philologen oder Archäologen von Fach Herrn Schliemann als grossen Fälscher bezeichnen wollten, weil er allzu gern weitreichende Schlüsse aus seinen Ausgrabungen zieht.

Uebrigens sind die Beschreibungen der einzelnen Stücke richtig. Nur bei einem hat sich bei der Publikation ein *Versehen* eingeschlichen, das denn auch dieses in Verdacht brachte, an dem jedoch Herr Merk unschuldig ist. Unser Zeichner glaubte nämlich bei der auf ein *Schwein* gedeuteten Zeichnung eines *Thierhintertheils* ein *Ringelschwänzchen* zu entdecken und nahm dasselbe in seine Abbildung auf, worauf es auch Eingang in den Text fand (S. 33). Dagegen erhob sich nun aber das Bedenken, dass an den vorhistorischen Schweinen bisher keine geringelten Schwänze beobachtet worden waren. Indessen löste sich diese Schwierigkeit durch die genaue Untersuchung des Originalstückes. Dasselbe befindet sich in Konstanz, und Herr Apotheker *Leiner*, Direktor des dortigen Museums, den wir um sorgfältige Prüfung der Figur angingen, schreibt uns: „Die Zeichnung der Figur 64, so schön und gut im Ganzen die Arbeit ist, war doch nicht ganz genau. Es fehlte da und dort ein Strichelchen und Pünktchen, und da und dort war ein kleines Häkelchen und Strichlein zu viel, was vielleicht den Lithographen irre leitete. Die Lithographie aber ist ganz gefehlt. Es ist eine schlimme Eigenschaft vieler Leute, mehr zu sagen und zu zeichnen, als sie verantworten können. Von einem geringelten Schwanz an dieser Thierzeichnung ist keine Spur zu sehen. — Ich kann bei der Gravur dieses Stückes auch kaum an ein anderes Thier als an ein Schwein denken. Die Form des Hinterschenkels ist zu charakteristisch. Aber ich kann viel eher in zwei kleinen parallelen, abwärts gehenden Kritzchen die Spuren eines hängenden Schwanzes, wie

ihn alle wilden Schweinsarten und Gattungen tragen, erkennen, als aus irgend welchen Linien einen geringelten, wie ihn der Lithograph in die Zeichnung hineinlog.“

So dürfen wir also auch das Schwein getrost zu den ächten Stücken zählen. Es brauchte überhaupt längere Zeit, bis der Gedanke der Fälschung auftauchen konnte und es wirkten dabei besonders mit einerseits das Aufsehen, das die Funde erregten und andererseits die theilweise *Wiederaufnahme der Durchforschungsarbeit* im Sommer 1874. Nachdem nämlich die Herren Merk und Wepf die Ausgrabungen am 11. April geschlossen hatten, so zeigte sich nachträglich, dass die Arbeit nur halb vollendet war. Bei einem Besuche in Thäyngen den 5. Mai 1874, der eigentlich einer andern Höhle galt, wurde der bekannte Antiquar *Messikommer* von Wetzikon auf die *Mangelhaftigkeit der Ausbeutung der Höhlenüberreste* aufmerksam und begann darauf eine neue Untersuchung des ausgegrabenen Schutthaufens anzustellen, wobei er Stamm als Tagelöhner verwendete. Diese Nachlese dauerte bis in den Winter 1874/75. Herr *Messikommer* gibt uns darüber folgenden interessanten Bericht:

„Den 4. Mai 1874 erhielt ich von Herrn Dr. F. Keller die Aufforderung, die schon am 6. Januar provisorisch untersuchte zweite Höhle, die zum Zweck der Ausbeutung in den Besitz des Herrn Dr. v. Mandach in Schaffhausen gekommen war und von diesem Herrn der antiquarischen Gesellschaft in Zürich angeboten wurde, genauer zu untersuchen. Am folgenden Tag war ich zum zweiten Mal in Thäyngen. Es fing heftig zu regnen an, und aus diesem Grunde konnte ich die Höhle nicht auffinden, da der Eigenthümer, soeben durchnässt aus dem Walde heimgekommen, keine Lust verspürte, diess zum zweiten Mal zu werden. Ich ging nun zu der bereits ausgebeuteten Höhle, wo zwei grosse Schutthaufen vor derselben von weitem schon die geschehene Arbeit verkündeten. Als ich die Schutthaufen betrat, da war, o Freude! die Oberfläche derselben mit *Feuersteinwerkzeugen*, *Resten von Renithier*, *Alpenhasen* etc. etc. bedeckt. Ich konnte der Versuchung nicht widerstehen und füllte alle meine Taschen mit diesen Gegenständen, und als diese nichts mehr bergen konnten, selbst noch meine Stiefel. Erst in Winterthur befreite ich meine Füße von dieser drückenden Nachbarschaft. Am 8. und 9. Mai war ich mit einem Arbeiter und meinem Sohne Heinrich wieder in Thäyngen, einestheils um meine ursprüngliche Aufgabe zu erfüllen und andernteils die Bewilligung zur Untersuchung der Schutthaufen zu erhalten. Meine erste Aufgabe wurde, ohne einen Bickelhieb zu thun, gelöst. Seit dem 5. Januar hatten Unbekannte ihr Glück in dieser Höhle versucht, und ich überzeugte mich, dass dort nichts mehr zu finden sei. Mein Vorhaben, den ausgegrabenen Schutt des Kesslerloches nochmals zu untersuchen, war mit besserem Erfolg gekrönt, Dank der Liberalität des Eigenthümers desselben, Herrn Hauptmann Müller in Thäyngen, welcher mir mit der grössten Bereitwilligkeit das bewilligte. Als wir nun mit dieser Arbeit beschäftigt waren, kam M. Stamm auf uns zu und fragte mich barsch, wer hiezu die Erlaubniss gegeben habe; er wollte mir Furcht einflössen und gestand nachher, er hätte mich, wenn ich allein gewesen wäre, tüchtig durchgebläut, da er Willens gewesen sei, den Schutt nochmals zu untersuchen. Endlich machte Stamm gute Miene zum bösen Spiel, und er anerbote sich, gegen Taglohn zu untersuchen, was ich annahm. Diese zweite Untersuchung dauerte ziemlich lange. Ich war desswegen wiederholt in Thäyngen, theils um den Fortschritt der Arbeit zu konstatiren, theils um gefundene Gegenstände mit nach Hause zu nehmen. So geschah diess am 21. Mai, am 14. Juni,

am 24. Juni, am 27. Juli und am 7. August 1874. Ich erhielt über Erwarten reiche Fünde an *Feuersteinwerkzeugen*, *bearbeiteten Knochen*, *Thierresten* etc. Noch im Oktober desselben Jahres brachte mir M. Stamm die Nachsuche selbst in's Haus. Diese Schutthaufen wurden nun im Winter 1875 durch den Eigenthümer des Grundstückes, obgenannten Herrn Hauptmann Müller, auf denselben als Düngemittel verführt und ausgebreitet. Ich erhielt daher im März 1875 noch eine Sendung von Stamm und ich bezahlte ihm wieder wie früher die für das Suchen verwendete Zeit.

In Ergänzung dieser Mittheilungen mögen noch folgende Worte aus dem Schreiben von Prof. Heim dienen:

„Was ich noch als Augenzeuge zu konstatiren habe, ist die ohne alle Sachkenntniss und Sorgfalt ausgeführte Ausbeutung der Höhle. Es sind zahlreiche Renithierkieferstücke und Zähne, Feuersteinspähne, Knochennadeln, Knochenpfriemen, selbst *kleinere Knochenstücke mit Thierzeichnungen* in dem Schutte nachher noch zusammengelesen worden, welche man hatte auf die Wiesen werfen lassen. Ich selbst habe zu Pfingsten 1875 mit meinen Schülern noch manches Bemerkenswerthe gefunden und besitze verschiedene *bearbeitete Knochenstücke*, darunter das Bild eines Pferdekopfes (das Stück liegt jetzt in der Sammlung des Polytechnikums und ist bis zur Stunde noch nicht publizirt) aus diesem Schutte. Es sind sogar aus demselben manche Museen mit guten Stücken durch Herrn Messikommer versehen worden. Wie hierin erst die Gelegenheit und Versuchung zur Fälschung für Stamm entstand, ist einleuchtend“.

Wir sehen also: wenn irgend etwas bei der sog. systematischen Ausgrabung zu beklagen war, so ist es nicht die Sucht, mehr finden zu wollen, als da war, sondern vielmehr *allzu grosse Eilfertigkeit* und *Flüchtigkeit*, ein Zeichen, dass die dabei Betheiligten für das, was sie vor sich sahen, weder Sinn noch Verständniss hatten. Kein Zweifel, dass die Ausbeutung, von sachkundiger Hand geleitet, ein viel reicheres Material zu Tage gefördert und der Wissenschaft viel grössere Dienste geleistet hätte.

Während und nach dieser Nachlese tauchten nun aber noch ein Paar Zeichnungen auf, deren Herkunft Verdacht erregen musste. Das erste Stück war der *geschnitzte Pferdekopf*, Taf. V, 51. Derselbe wurde Herrn Dr. v. Mandach in Schaffhausen bereits nach Vollendung der systematischen Ausgrabung von einem jungen Mann überbracht, welcher ihn bei einem Besuche der Höhle in dem Abraum vor derselben gefunden hatte. Da Herr Dr. v. Mandach den Finder als ehrlich kannte, so glaubte er das Stück als ächt annehmen zu dürfen. Auch Herr Merk hatte keine Bedenken dagegen und reihte es ohne Weiteres in seinem Bericht den übrigen früher gefundenen Stücken an. Als aber nachher wirkliche Fälschungen zu Tage traten, da fing man auch wieder an, dieses Stück genau auf seine Aechtheit hin zu prüfen, ohne jedoch zu einem sichern Resultat zu gelangen. Herr Dr. v. Mandach selbst ist geneigt, eine Mystifikation anzunehmen; er schreibt uns darüber nachträglich Folgendes: „Der Pferdekopf ist mir erst, nachdem wir die Ausgrabungen vollendet hatten, zugekommen; ein junger Kaufmann von 16 Jahren, dem ich mir gegenüber keine unredlichen Absichten zutraue, brachte ihn mir; er habe ihn am vorhergehenden Sonntag bei einem Besuche der Höhle im Abraume vor derselben gefunden. — Ich denke an eine Mystifikation durch eine dritte Person und setze heute nach all den Erfahrungen des letzten Jahres nur noch geringes Vertrauen

auf die Authenticität dieses Stückes. Ein erfahrener Drechslermeister erklärte, der Kopf sei geschabt, nicht geschnitzt — mir kam derselbe immer etwas modern vor.“ Diesen Bedenken gegenüber mag zu Gunsten der Aechtheit sprechen, dass auch hier die Absicht des Betruges fehlte — der Finder begnügte sich mit einem Finderlohn von 50 Rappen — und dass auch sonst noch viele bearbeitete Stücke im Abraum gefunden wurden.

Ziemlich später wurden *Fuchs* und *Bär* in Umlauf gesetzt. Als Herr Dr. Keller die Tafeln für die bisher gefundenen Stücke bereits vollendet hatte, erhielt er, den 12. Mai 1875, von Herrn Prof. Rüttimeyer in Basel die Mittheilung, dass ihm aus der Nachlese von Thäyngen noch zwei Thierzeichnungen zugekommen seien, die jedoch *Zweifel an der Aechtheit* zuließen. Stamm hatte die beiden Stücke direkt an Prof. Rüttimeyer geschickt, den er bei früheren Besuchen gesehen hatte. Prof. Rüttimeyer sagt im Briefe an Dr. Keller: „Da ich die Stücke nur für kurze Zeit anvertraut erhalten, so beeile ich mich, sie Ihnen mit der einzigen Frage vorzulegen, ob Sie einen Grund haben, an deren Aechtheit zu zweifeln. Je mehr ich sie ansehe, desto mehr habe ich die Ueberzeugung, dass sie nicht nachgemacht, noch weniger erfunden sein können. Der Unterschied gegen die Renthierzeichnung ist allerdings sehr gross, aber auch das Material ist sehr verschieden. Die Knochen sind ohne allen Zweifel alt, das Stück mit dem Fuchs ohne allen Zweifel eine Rippe vom Bison, das Stück mit dem Bär von einem Nashornknochen; beides höchst ungünstiges Material für Zeichnungen. Es thut mir leid, um möglichst baldige Rücksendung bitten zu müssen. Ihre Ansicht war mir aber zu wichtig, um nicht trotz der Eile die Sachen vorzulegen.“ Herr Dr. Keller antwortete darauf, dass ihm die Zeichnungen allerdings verdächtig vorkommen, besonders deshalb, weil die Thiere *in sitzender Stellung* und der Fuchs *en face* gezeichnet und die Ausführung auch sonst von den übrigen etwas verschieden sei; er kam daher zu dem Schluss, „dass es *jedenfalls ein anderer Künstler* war, der es gewagt hat, den Fuchskopf *en face* und den Bär sitzend, in aufrechter Stellung, abzubilden, als der das Renthier und das Pferd verfertigte“, fügte jedoch bei, dass er keinen Grund habe, eine Fälschung anzunehmen und es nicht wage, sie als unächt zu bezeichnen. Das Resultat der bisherigen Ausgrabungen war ja auch in der That ein so überraschendes, dass man nicht ohne Weiteres Zweifeln Raum geben durfte. In ähnlichem Sinne schrieb denn Herr Dr. Keller auch an Herrn Merk über diese neuen Funde, wie aus den in Merk's Entgegnung an Lindenschmit abgedruckten brieflichen Aeusserungen zu ersehen ist. Herr Merk jedoch, wir wissen nicht, aus was für einem Grunde von einer richtigen Ahnung geleitet, wollte von ihrer Aufnahme in seine Arbeit nichts wissen und entgegnete (in einem Brief vom 16. Mai 1875): „Auf Ihre Anfrage hin habe ich Ihnen mitzutheilen, dass ich nicht gesonnen bin, diese beiden Zeichnungen meiner Arbeit beizufügen, indem ich absolut nicht überzeugt bin von der Aechtheit dieser Abbildungen. Sollten sie wirklich ächt sein, so sind dieselben jedenfalls auf nicht ganz ehrlichem Wege in die Hände des Besitzers gelangt. Ich werde nicht ermangeln, der Sache auf den Grund zu kommen“. Andere Gründe, als Herr Dr. Keller gegen die Aechtheit geltend gemacht hatte, konnte Herr Merk für seine Zweifel nicht beibringen. Um nun seinerseits etwas mehr Gewissheit zu erlangen, liess Herr Dr. Keller in Schaffhausen Erkundigungen über die Persönlichkeit Stamms einziehen, worauf er die günstigste Antwort erhielt; damit nicht zufrieden, suchte er Stamm noch selbst auf die Probe zu stellen, allein

ohne Erfolg. So glaubte er denn, diese beiden Zeichnungen nicht ganz von der Publikation ausschliessen zu dürfen; er liess sie daher auf eigene Verantwortung hin nachträglich auf Tafel II einschieben und räumte ihnen auch einen Platz am Schlusse über sämmtliche Funde S. 17 und im Inhaltsverzeichniss ein, ohne jedoch, da der Abschluss der Publikation drängte, seine Zweifel darüber beizufügen. Er hatte dabei zugleich den Gedanken, dass sie allfällig als Wegweiser zur Entdeckung einer Fälschung dienen könnten. Jedermann aber musste bei der Durchsicht der Publikation auffallen, dass diese Figuren eine Ausnahmstellung neben den übrigen Zeichnungen einnahmen, und wenn Herr Lindenschmit dieselbe mit einiger Aufmerksamkeit gelesen hätte, so hätte er sich wohl in seinen Angriffen von vornherein etwas gemässigt. Oder sollen wir annehmen, dass der Neid gegen die nachbarlichen Forscher ihn nur das Unächte erkennen, das Aechte aber übersehen liess?

Herr Dr. Keller widmete auch nach Erscheinen der Publikation diesen beiden Stücken seine besondere Aufmerksamkeit und suchte das Urtheil der Sachkundigen darüber zu erfahren; es wurden ihm denn auch bald von sehr kompetenter Seite ganz entschiedene Zweifel an der Aechtheit der beiden Stücke geäussert, nämlich von dem englischen Alterthumsforscher *Lee* und einem der Direktoren des britischen Museums, *Augustus Franks*, welche im Sommer 1875 die Schweiz bereisten. Dieselben sahen die Abbildungen derselben zuerst bei Herrn Dr. Keller, wobei sie auch seinem Urtheil beistimmten; nachher liessen sie sich die Stücke selbst bei Herrn Dr. v. Mandach, der zu Gunsten des angeblichen Finders den Verkauf derselben im Vertrauen auf ihre Aechtheit übernommen hatte, in Schaffhausen zeigen und Herr Franks, in seinem Verdachte bestärkt, erwarb sie als Proben der Fälschung. Nach einer Mittheilung des Herrn Dr. v. Mandach an Herrn Dr. Keller äusserte Herr Franks wie Herr Lee, der ihn begleitete, sogleich seine Zweifel an deren Aechtheit. Von Zug und Bern aus schrieb er Ersterem noch darüber und erwarb die beiden Stücke um 80 Frs. — Am 4. August schrieb er von Zug aus unter Anderem: „Je n'oserais pas acheter ces objets douteux avec de l'argent du musée, et je me proposerai de les payer moi-même et d'en faire cadeau à la collection Christy en exprimant toutes mes doutes“.

Auch Herr *Lee* hat in der englischen Bearbeitung von Merks Publikation (*Excavations at the Kesslerloch near Thäyngen, Switzerland. A cave of the reindeer period by Conrad Merk*) seine Bedenken gegen die Aechtheit derselben S. 62 ausgesprochen:

„I do not venture to express a decided opinion, but I cannot help mentioning, on the one hand, that the style of the drawings is totally different from that of the other etchings; and on the other (and this appears rather a strong argument), the lines or furrows in the drawing of the bear have *within them* the ridge-like longitudinal projections, exactly like those on the plane surface, which have hitherto been attributed to weathering. It has been said that if a modern etching on bone is made when it is wet, this appearance would result; but having tried this plan on a piece of prehistoric bone from Bacon Hole, after it had been well soaked, and a copy of one of the doubtful specimens etched, with a Kesslerloch flint, the lines engraved remained when dry perfectly sharp and clear, and there was no appearance *within* the furrows of the longitudinal fibrous appearance above referred to“.

Herr Dr. v. Mandach war nun auch bemüht, der Fälschung auf die Spur zu kommen, und da ihm seine Zeit und Beschäftigung nicht erlaubten, die Sache persönlich zu betreiben, so liess er Stamm durch andere Personen beobachten und ausforschen. Indessen wollten alle Bemühungen zu keinem sichern Erfolg führen, und so war es denn erst die Entdeckung Lindenschmit's, welche bestimmte Indizien an die Hand gab, um den Fälscher zu fassen. Auf Betreiben des Herrn Dr. v. Mandach wurde nun Stamm *gerichtlich* belangt, die *Polizeidirektion des Kantons Schaffhausen* nahm sich selbst der Sache an und die Untersuchung führte zu einem vollständigen *Geständniss*. Aus demselben geht hervor, dass Stamm schon während der ersten Ausgrabung anfang einzelne kleine Gegenstände, wie eine Nadel, ein Messer etc., aus den gefundenen Gegenständen nachzumachen und desshalb von Merk zurecht gewiesen wurde. Doch betrieb er diess damals mehr nur als Spielerei; erst im Verlauf der Nachlese, wo er meist allein mit dem Durchforschen beschäftigt war, und als die natürlichen Quellen allmählig zu versiegen begannen, die Tagelöhne dem Ende entgegen gingen, da kam er auf den Gedanken der Fälschung, doch bedurfte er dazu erst noch fremder Hülfe. Er sagt darüber in seinem Geständniss Folgendes aus: „Eines Sonntags während der Ausgrabung habe ich einmal einige Realschüler beobachtet, die Zeichnungsversuche machten. Diese Versuche führten mich zu der Idee, Nachahmungen anzufertigen und ich begab mich desshalb zu einem Knaben eines meiner Anverwandten in Schaffhausen, Namens *Konrad Bollinger*, damals Realschüler, nunmehr Lehrling bei Herrn Karl Hurter zur Glocke, überbrachte demselben die beiden Beinstücke, mit dem Gesuch, auf das eine einen Bären und auf das andere einen Fuchs zeichnen zu wollen. Ungefähr drei Wochen später überbrachte mir Bollinger diese beiden „Beinstücke“ fix und fertig gezeichnet, wie ich dieselben verkauft habe. Zur Zeit, als Bollinger die beiden „Beine“ brachte, waren dieselben noch nicht total gereinigt, wesshalb ich solche, mit übrigen anderen „Beinstücken“ nochmals reinigte, wodurch die Gravuren der beiden Zeichnungen eine antiquarische Farbe erhielten.“

Der jugendliche Künstler, *Konrad Bollinger*, der die Bestimmung der Zeichnungen nicht kannte und auch keine Entschädigung für seine Mühe erhielt, macht folgende damit übereinstimmende Angaben: „Es war im Frühjahr vorigen Jahres, als ich Nachmittags nach Hause kam und meine Mutter mich berichtete, der Vetter Stamm von Thäyngen wäre da und verlange zwei Zeichnungen, nämlich die Zeichnung eines Bären und eines Fuchses auf zwei mitgebrachten „Beinen“. Stamm, der noch anwesend war, theilte mir sein Begehren mit und ich versprach, ihm diese Zeichnungen anzufertigen. Zufälliger Weise las mein Bruder Heinrich in einem naturgeschichtlichen Buche und nachdem Stamm ausdrücklich einen Bären und einen Fuchs verlangte, suchte ich in demselben nach und fand beide Bilder vorhanden. Ich zeichnete sowohl den Bären als den Fuchs nach dem mir vorgelegenen Formular mit Benutzung des Zirkels und nach vollendeter Zeichnung begann ich die Gravuren mittelst Federmesser und Stricknadeln. Nach einigen Wochen, nachdem ich die Arbeit zu Ende gebracht, fuhr ich nach Thäyngen und übergab dem Stamm diese beiden genannten, mit Zeichnungen versehenen „Beiner“.

„Eine Entschädigung für gelieferte Arbeit erhielt ich nicht und forderte auch eine solche nicht. Stamm erbot sich zwar, mir das Reisegeld zu bezahlen, welche Offerte ich jedoch nicht annahm.“

Auf die Frage, ob ihm Stamm einen Zweck oder eine Absicht bei Ertheilung des Auftrages mitgetheilt oder wohl gar einen Gewinnantheil im Falle der Verwerthung in Aussicht gestellt, antwortete der Knabe: „Nein, er hat mir weder das eine noch das andere mitgetheilt noch irgend einen Vortheil in Aussicht gestellt.“

Wir machen noch besonders darauf aufmerksam, dass diese Fälschung um Ostern 1875 stattfand, also nachdem alle übrigen Stücke schon ein Jahr lang in den Händen des Publikums sich befanden.

Wir sind hiemit am Ende unserer Darstellung angelangt und wir können nun zum Schluss das Resultat derselben in folgenden Sätzen zusammenfassen:

1. Bei den publizirten Zeichnungen sind zunächst die von den Herren Prof. Heim und Merk vor und während der Ausgrabung entdeckten und die nachträglich auf zweifelhafte Weise in Umlauf gesetzten Stücke auseinander zu halten: von den letztern sind Fuchs und Bär erwiesenermassen falsch, der geschnitzte Pferdekopf dagegen trotz etwelchen verdächtigen Ursprungs doch vielleicht für ächt zu halten; die Aecktheit der ersteren ist dagegen über allen Zweifel erhaben. Sehr wahrscheinlich war jedoch die Zahl der in den Höhlenüberresten befindlichen Zeichnungen eine grössere, als diese Publikationen vermuthen lassen, da aus den zuerst weggeworfenen Knochen noch manche Stücke von ähnlicher Bearbeitung aufgelesen wurden.

2. Die Entdeckung des Herrn Lindenschmit in Bezug auf Fuchs und Bär hat sich auf's Schlagendste bestätigt, und wir müssen ihm das Verdienst zuerkennen, die Beweismittel gegen den Fälscher an die Hand gegeben zu haben; doch war der Verdacht der Fälschung schon vorher bestimmt ausgesprochen und nur desshalb in der Publikation selbst noch nicht zum Ausdruck gebracht worden, weil zur Zeit des Aufdeckens der Fälschungen die Arbeit schon vollständig im Drucke vorlag.

Dadurch aber, dass Herr Lindenschmit ohne Weiteres auch Alles Uebrige damit zusammenwirft und alle Zeichnungen als das Werk absichtlicher Täuschung darstellt, zeigt er, dass er entweder unsere Publikationen nur theilweise gelesen, oder in der Freude über seine eigene Entdeckung den Sinn für die Anerkennung fremden Verdienstes vollständig verloren hat. Vor Allem aber müssen wir uns gegen die Art und Weise seines Angriffes und seiner Polemik verwahren. Wir gestehen, dass wir mit der bedingungslosen Aufnahme von Fuchs und Bär einen Irrthum begangen haben; allein dies gab Herrn Lindenschmit kein Recht, gegen Diejenigen, die an der Publikation betheiligt waren, sofort den Vorwurf absichtlicher Fälschung zu erheben. Uebrigens weiss Herr Lindenschmit, dass auch er nicht zu den Unfehlbaren gehört, und wäre es vielleicht nur schuldige Rücksicht gewesen, wenn er uns auf andere Weise über unsern Irrthum aufgeklärt hätte; indem er aber ohne Weiteres den Ton des Uebermuths anschlägt, hat er sich selbst am wenigsten geehrt.

Hiemit glauben wir von unserer Seite unsere Pflicht gethan zu haben. Wenn Herr Lindenschmit sich zugleich zum Oberrichter über die gesammte antiquarische Forschung aufwirft und gegen französische, englische und nordische Alterthumsforscher die Zuchtrute schwingt, so zweifeln wir nicht, dass ihm von dieser Seite die gebührende Antwort zu Theil werden wird.

Wir erlauben uns zum Schlusse noch die Bemerkung, dass wir von denjenigen Zeitschriften und Zeitungen, welche die Alles negirende Kritik des Herrn Linden-

schmit nachschrieben, erwarten dürfen, dass sie von unserer Erklärung Notiz nehmen. Allen aber, welche sich um diese Studien interessiren, möchten wir empfehlen, sich nicht bloss mit Darstellungen aus dritter und vierter Hand zu begnügen, sondern die Originalberichte selbst einzusehen.

Zürich, im Mai 1877.

Im Namen der antiquarischen Gesellschaft,

Der Aktuar:

Prof. **J. J. Müller.**

302.

Sépultures burgondes à Bassecourt.

En août dernier nous avons déjà signalé quelques antiquités trouvées à Bassecourt dans les travaux du chemin de fer. Depuis lors on a encore déterré en ce lieu divers objets qui confirment notre opinion sur l'âge de ces antiquités, regardées comme burgondes ou alémaniques. Les dernières découvertes accompagnaient, comme les premières des débris humains enterrés dans du gravier. On remarque deux épées en fer, à rainure longitudinale, manche en bois et sans garde, fig. 1 et 2; quelques lames de couteau; une hache d'arme, moins recourbée que la première, mais conservant un air de parenté irrécusable, fig. 3; un trident avec reste de son manche en bois. Ce devait être une arme et non pas un instrument de pêche, beaucoup trop grand pour cet usage; il a 29 cm. de long sur 12 de large. Tous ces objets sont en fer, comme le suivant; celui, fig. 5, ressemble à un casque, mais il est trop petit pour cet usage. Nous croyons que c'est un umbo de bouclier, car il porte trois clous dont un est trop long pour avoir servi à fixer cette pièce sur un casque de fer, mais bien sur un bouclier de bois.

Il y a en suite plusieurs vases d'une conservation très remarquable pour avoir été enterrés simplement dans du gravier, avec les corps humains. Leurs formes et ornements rappellent, d'une manière frappante les vases que Brongniart attribue aux Germains et aux Gaulois (de l'art céramique pl. XXV, fig. 1 à 7, XXVI, fig. 8, XXVII, fig. 12 et autres). Ils ont été façonnés sur le tour à potier; ils sont ornés de stries et de points rangés circulairement et produits au moyen de roulettes ou d'estampilles. Ils n'ont point de rebords comme ceux des germains. (Brongniart 479). Ils rappellent les formes des vases de l'âge de la pierre, mais leur terre est très différente. L'un, le plus petit fig. 6, est en terre grise ou marne bleue. Les autres en terre grise plus jaunâtre, sans glaçure, et d'une pâte tendre, sans trace de grains de quartz. Le plus grand, fig. 7, renfermait les fragments d'un vase en verre de teinte verdâtre, avec des stries; il avait 6 à 7 décimètres de diamètre, mais sa forme n'est plus reconnaissable. D'autres fragments de vases avaient les formes et dessins de fig. 7 et 8. Ces vases en terre accompagnant des sépultures, sont trop grands pour qu'on puisse les attribuer à des chrétiens qui en plaçaient de beaucoup plus petits près de leurs morts, avec de l'eau bénite et de l'encens. Ceux de Bassecourt ont plutôt servi à renfermer des vivres, comme quelques anciens peuples en mettaient dans leurs sépultures. Dans les ruines d'une villa

romaine, au village voisin de Courfaivre, où il y avait beaucoup de sépultures burgondes, l'une d'elles renfermait une assiette de bronze avec les os d'un jeune coq.

Les restes humains de Bassecourt indiquaient des hommes de grande taille, dans la vigueur de l'âge, à en juger par leurs mâchoires armées de dents saines, bien rangées et très blanches. Nous avons remarqué le même fait à Courfaivre dans un amas de corps humains de l'époque bourgonde, mais où il y avait des individus d'âge et de sexe différents. Il est assez curieux d'observer qu'à Bassecourt on n'a pas recueilli une seule plaque de ceinturon en fer, si communes dans les sépultures burgondes.

A. QUIQUEREZ.

303.

Sépultures burgondes au Jura-Ernois.

Les journaux ont signalé récemment la découverte de quelques squelettes et armes de fer qu'on a faite entre Bassecourt et Glovelier, en creusant du gravier pour le chemin de fer. On a émis l'opinion que ce pourrait être les restes de soldat suédois qui ont occupé la contrée au 17^{me} siècle. Nous avons visité la localité, le terrain et les débris, mais au premier coup d'œil, il a fallu reconnaître qu'il s'agissait de sépultures de l'époque burgonde du 5^{me} au 6^{me} siècle. Des hommes de grande taille avaient été couchés irrégulièrement, sous 50 à 60 centimètres de galets qui forment le sol de cette plaine. Ils se trouvaient à peu de distance, mais tout à fait en dehors de l'ancien cimetière qui environnait la chapelle de St-Humbert, dans laquelle il y a encore un menhir ou pierre-levée, à laquelle on attache diverses superstitions. Il est probable que le village primitif de Bassecourt était près de cette chapelle, et que c'est pour ce motif que les allemands l'appellent Altdorf, nom sans rapport avec celui du village actuel. Nous avons recueilli des antiquités diverses dans son voisinage, telle qu'une hache en néphrite. La chapelle pouvait être le centre de quelques maisons en bois, comme l'étaient jadis toutes celles de nos villages, et elles n'ont pu laisser de traces.

Quant aux objets qui accompagnaient les squelettes poudreux, ils consistaient en une épée de fer de 40 cm. de long et tranchante d'un seul côté; en un couteau de 12 cm.; en une lance à petite douille et sans nervure, de 37 cm., approchant beaucoup de la forme de celle du premier âge du fer, et une hache de guerre de forme très recourbée. Tous ces objets en fer sont fort oxydés. Il y avait ensuite une boucle carrée en bronze, un grain de collier en terre rouge recouverte d'émail bleu et blanc formant des espèces d'ondes; un peson de fuseau en terre noire et quelques tessons de poterie blanche ou noire faite au tour, avec une pâte assez fine, comme celle de beaucoup de vases de cette époque.

Le village voisin de Courfaivre a déjà offert de nombreuses sépultures burgondes, partie dans les ruines des deux villas romaines, partie en groupe et aussi isolées, aux alentours d'un camp qu'il y avait sur la hauteur où était jadis l'ancienne église. La carte archéologique du canton de Berne, avec texte, que vient de publier M. de Bonstetten, avec le concours de M. le Dr. Uhlmann, pour les habitations la-

custres, et de A. Quiquerez pour le Jura, indique du reste les antiquités de Courfaivre et de Bassecourt qui sont aussi plus amplement détaillées dans plusieurs de mes autres publications.

A. QUIQUEREZ.

304.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

XVII. Canton Waadt.

(Fortsetzung.)

S. Prex. (Berichtigung zu Anzeiger 1874, S. 549.) Die aus einer westlichen Thurmhalle, dem einschiffigen, gegenwärtig mit einem flachen hölzernen Tonnengewölbe bedeckten Langhause und einem viereckigen Chore bestehende Kirche, deren innere Gesamtlänge M. 23,⁸⁹ beträgt, ist vielfach verbaut und dürfte die Bestandtheile wenigstens zweier Bauepochen vereinigen. Als ältester Theil giebt sich der Chor zu erkennen, ein Rechteck von M. 6,²⁵ Länge und 3,⁹⁵ innerer Breite. Er ist mit einer ca. M. 5,²⁰ hohen rundbogigen Tonne von Stein bedeckt, die sich ohne Vermittelung eines Kämpfergesimses unmittelbar aus der N. und S. Langwand einwölbt. Letztere ist mit zwei hohen spitzbogigen Arcaden gegliedert, hinter denen sich jedesmals eine sehr unregelmässig geformte Nische mit einem kleinen modernen Fenster öffnet. Die Ostwand ist von einem hohen Sockel begleitet, auf dem sich, von einer kreisrunden und einer polygonen Säule mit korinthisirenden Capitälern getragen, drei rundbogige, die ganze Frontbreite einnehmende Arcaden öffnen. In der mittleren ein grosses viereckiges Fenster. Nach Westen öffnet sich das Tonnengewölbe des Chores ohne Weiteres gegen das M. 6,¹³ breite, 12,⁴⁰ lange und gegenwärtig ganz modernisirte Schiff, das, wie die Ansätze von Gurten und eines Entlastungsbogens (?) über dem Chore anzudeuten scheinen, schon ursprünglich höher als der Letztere auf die Bedachung mit einem spitzbogigen Tonnengewölbe (?) angelegt war. Den westlichen Abschluss bildet die viereckige (exclusive der östlichen Vorlagen) M. 3,⁵⁷ tiefe und von Wand zu Wand M. 5,¹⁶ breite Thurmhalle. Nach Osten ist sie nach dem Langhause mit einer ungegliederten Quergurte auf rechtwinkeligen Vorlagen geöffnet. Ein schmuckloses Gesimse, aus einer Hohlkehle und einer Platte gebildet, bekrönt die Vorlagen, die ihrerseits auf einfach geschmiegten Sockeln ruhen, und bildet M. 4,²⁰ hoch das Auflager des spitzbogigen Tonnengewölbes, das mit einer Scheitelhöhe von M. 7, ⁰ die Thurmhalle bedeckt. Unter dem Gesimse nimmt eine ungegliederte Spitzbogenblende jeweilig fast die ganze Höhe und Breite der Nord- und Südwand ein. Die Westwand ist kahl. Ueber dem rundbogigen Portale, das sich in derselben öffnet, liest man am Aeussern das Datum 1663. Dieser ganze Unterbau, einschliesslich des Tonnengewölbes, ist aus regelmässigen Quadern errichtet, der kahle Hochbau besteht aus Bruch- und Kugelnsteinen. Zu oberst, unter dem Dache, enthält jede Seite 2 gekuppelte Rundbogenfenster auf modernen viereckigen Theilstützen. Das Aeussere des Schiffes und des Chores schmucklos und verputzt. An der Nordwand des Ersteren und an der Ostfronte des Letzteren kräftige Strebepfeiler. **R.**

S. Sulpice bei Morges. (Anzeiger 1874, S. 550.) Von dem ehemaligen Langhause besteht noch ein einziges, das östliche Joch des nördlichen Seitenschiffes. Dasselbe ist mit einem gothischen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen Rippen in einem mit dem *ih̄s* bezeichneten Schlussstein zusammenreffen und in den Ecken von einfach gegliederten Consolen getragen werden. Seine Länge beträgt M. 4,⁶⁰, die Breite 3,¹⁶. Wahrscheinlich ist dies ein Rest des um 1383 errichteten Neubaus, für welchen der Gegenpapst Clemens VII. (1378—89) eine Indulgenz erliess (Archiv für Schweizergeschichte, Bd. XIII, S. 262).

Villeneuve, S. Paul. (Anzeiger 1874, S. 550.) Das dreischiffige Langhaus, im Mittelschiffe etwas zu 7 M., in den Nebenschiffen 2,⁹⁰ breit, stammt augenscheinlich aus der romanischen Epoche her. Drei Pfeilerpaare, das östliche vom Chore M. 5 entfernt und gegen das Mittelschiff und nach Osten zu mit viereckigen Vorlagen versehen, die andern in Abständen von M. 3,³⁶, einfach quadratisch und sämmtliche mit schmucklosen Gesimsen bedeckt, die aus einer Hohlkehle und einer Platte bestehen, theilen die Schiffe, die jetzt mit spätgothischen Kreuzgewölben bedeckt sind, ursprünglich aber ohne Zweifel flache Dielen trugen. Oestlich verlängern sich die beiden Nebenschiffe mit einem weitem Joche (M. 3,²⁰ im Quadrat) bis zur halben Tiefe des Chores. Vor der Westfronte der (später

angebaute?) Thurm mit einem spitzbogigen Tonnengewölbe den Zugang zum Hauptschiff bildend. **R.**

Villette. Zwischen Lutry und Cully am Genfer See. Aus der romanischen Epoche datirt der in seiner westlichen Hälfte von dem gothischen Thurm überbaute Chor, ein rechteckiger Bau mit geradlinigem Abschluss, M. 8,55 lang, 3,85 breit, sehr niedrig und mit einer rundbogigen Tonne bedeckt, die ohne Vermittelung eines Gesimses sich unmittelbar aus den beiden Langseiten einwölbt. In der östlichen Hälfte derselben Reste mittelalterlicher Malereien: eine grosse Mandorla (mit dem Bilde Christi?) zwischen vier kleineren Rundmedaillons (mit den Emblemen oder Halbfiguren der Evangelisten?). Das Fenster an der Ostwand später erweitert, das beträchtlich höhere, flachgedeckte M. 14,50 lange und 7,65 breite Schiff, an der Nordwand mit drei unregelmässigen Blenden, charakterlos modernisirt. Das Westportal zeigt spätgothische Profile. Das Aeussere schmucklos bis auf den Thurm, der, wie die mächtigen Strebemassen zeigen, erst nachträglich errichtet worden ist. Zu oberst auf jeder Seite ein Spitzbogenfenster mit je zwei von einer mittleren Säule getragenen Theilbögen, das Bogenfeld von einem leeren Kreise durchbrochen. Landesübliche Bekrönung mit einer achteckigen Steinpyramide, deren Basis von zierlichen Giebellucken durchbrochen ist. **R.**

XVIII. Canton Wallis.

S. Maurice. Thurm der Stiftskirche. (Ansichten desselben vide Anzeiger 1874, S. 569.) Wuchtiger Bau von 5 Etagen. Das Erdgeschoss, von der Rhone- (Ost-) Seite durch eine Freitreppe zugänglich und in welchem abermals 15 Stufen zu dem dahinter gelegenen Hofe emporführen, ist mit einem rundbogigen, vorwärts und rückwärts von sehr breiten ungegliederten Gurten getragenen Tonnengewölbe bedeckt. Dieser Raum, von welchem kein directer Zugang zu den oberen Etagen führt, scheint als Vorhalle zu der ehemals dahinter (aber jedenfalls viel tiefer als der gegenwärtige Hof) gelegenen Kirche gedient zu haben. Das zweite Stockwerk, von dem anstossenden Conventgebäude (dem alten Trésor, vide Anzeiger 1874, a. a. O.) durch eine an der Südseite, hart an der westlichen Ecke gelegene Pforte zugänglich, ist mit einem rundbogigen, rippenlosen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen Gräten und ungegliederte Schildbögen auf dreifach rechtwinkeligen Eckpfeilern ruhen. Letztere entbehren sowohl der Basamente als der Gesimse. Mitten in der Ostseite in der Mauerstärke ausgespart eine halbrunde Apsis mit Resten spätgothischer Malereien. An der Nordseite steigt eine schmale Freitreppe empor, die in halber Höhe mit einem Podeste absetzt und dann geschlossen innerhalb der Mauerstärke sich westwärts wendend zu dem dritten Stocke führt, wo beim Austritte das a. a. O. beschriebene römische Relief — einen Hirten mit seinem Hunde darstellend — vermauert ist. Die Westwand ist von einer tiefen Mauerblende durchbrochen, in welcher zwei (jetzt grösstentheils vermauerte) gekuppelte Rundbogenfenster. Die folgenden Stockwerke sind alle mit flachen Holzdielen bedeckt. In dem nächsten — dem dritten — wiederholt sich an der Ostseite die Anlage einer kleinen in der Mauerstärke ausgesparten Apsis und nördlich die einer schmalen Freitreppe, die in Einem Laufe zu der vierten Etage führt. Hier wie in der folgenden sind die meisten Fenster vermauert, die Säulen (mit Entasis, An- und Ablauf) so wie einige der Capitäle scheinen römische Spolien zu sein. Den Abschluss bildet die hohe auf flachbogigen Zwickeln vorgekragte achteckige Steinpyramide. **R.** 1876.

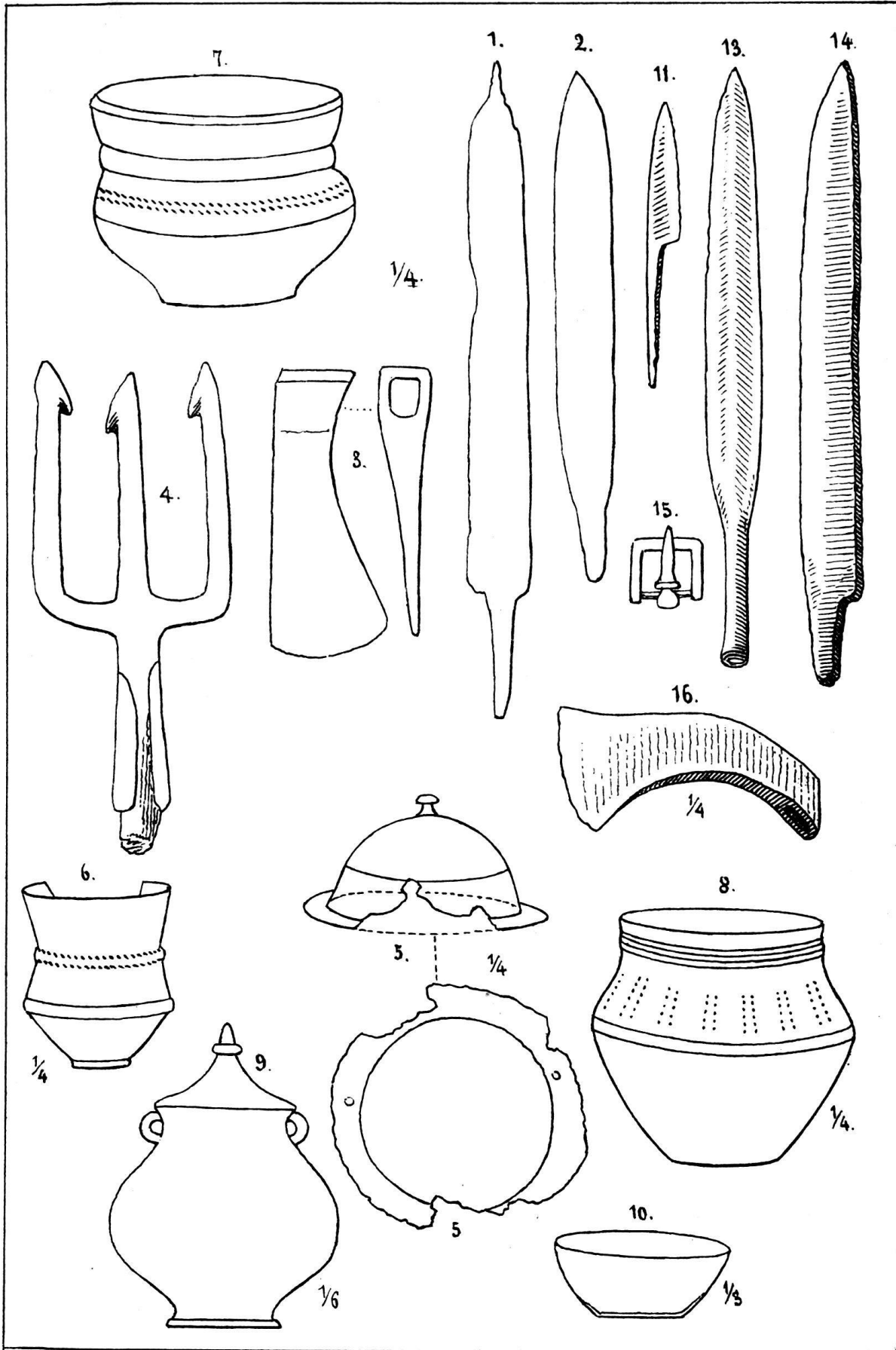
Sitten. Allerheiligenkapelle. Zu Anzeiger 1874, S. 570, ist die folgende (mir durch eine gütige Mittheilung des Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern bekannt gewordene) Notiz nachzutragen: Actum Seduni 3^o Idus Junii Ao. 1325: Thomas von Blandrate, Cantor zu Sitten, hat die Allerheiligenkapelle bei Valeria erbaut: ad opus capellæ quam ipse extruxit seu ædificavit aut ædificare intendit, in plano campo ante Castrum Valeriae, in honore omnium sanctorum. (Documents pour servir à l'histoire des comtes de Biandrate, par le Baron Fr. de Gingins-La-Sarraz. Turin 1847, p. 52.)

XIX. Canton Zürich.

S. Martin auf dem Zürichberg. (Anzeiger a. a. O. S. 611.) Eine alte Ansicht zweier Flügel des Kreuzganges von J. B. Bullinger in der Sammlung der Künstlergesellschaft in Zürich. Q. I. fol. 13.

Uster. Ueber die alte 1823 wegen Baufälligkeit abgetragene Kirche vide S. Vögelin, Die alte Kirche zu Uster und die Geschichte der Kirchgemeinde bis zur Reformationszeit. Eine Neujahrgabe. Uster 1866. Mit einer äussern Ansicht und Grundriss nach Zeichnungen Franz Hegis in der Sammlung der Künstlergesellschaft in Zürich. Q. 24, fol. 49 und Q. 25, fol. 89. Eine An-

sicht des Innern vom Chore aus, ebendas. Malerbuch XIV, 45 und Q. 25, fol. 65. Nach dem im XV. Jahrhundert nach viel älteren Aufzeichnungen copirten Jahrzeitbuch von Uster hätte eine Weihe der Kirche durch den constanzischen Bischof Gebhard III. am 30. November 1099 stattgefunden. Ein zweiter, jedoch erst im XV. Jahrhundert demselben Jahrzeitbuche eingefügter Vermerk verzeichnet zu 1. Jenner die Jahrzeit des 1246 † Grafen Heinrich von Rapperswil-Wandelberg, „der der Stifter und Anhaber gewesen ist diss Erwidigen Gotzhus zu Uster“. Vögelin bezweifelt mit Recht, dass diese Nachricht auf einen Stiftungsbau zu beziehen sei, räumt aber ein, dass die Grafen von R., die im XIII. Jahrhundert Patrone der Kirche von Uster waren, einen Neubau unterstützten und sich dadurch den Titel „Stifter und Anhaber“ erworben haben möchten. In der That stimmte mit diesem angegebenen Zeitraume der Stil des Gebäudes überein. Er zeigte dieselbe Zurückgebliebenheit, das Vorwiegen romanischer Formen, wie wir sie in anderen annähernd gleichzeitigen Bauten, den Chören von Rüti und Winterthur, der Kirche von Oberwinterthur und der Kirche des von demselben Heinrich von Rapperswil gestifteten Klosters Wettingen gewahren. Die Kirche, über deren bescheidene Dimensionen leider keine Maassangaben vorliegen, war eine dreischiffige Pfeilerbasilika. Haupt- und Seitenschiffe flachgedeckt, von einem gemeinsamen Dache überragt, so dass das Erstere einer selbständigen Beleuchtung entbehrte, waren durch vier Stützenpaare getrennt, von denen das östliche aus kreuzförmigen, die übrigen aus einfach quadratischen Pfeilern bestanden. Sämmtliche Stützen entbehrten der Basamente. Ihre Bekrönung bestand aus schmucklosen Gesimsen, aus einer steilen Schmiege und darauf ruhender Platte gebildet. Die sämmtlichen Arcaden waren ungegliederte Rundbögen, über denen die Oberwände kahl emporstiegen. Jenseits der östlichen Kreuzpfeiler folgte, der Breite des Hauptschiffes entsprechend, ein höher gelegener Vorchor, südlich begleitet von dem Thurm und nördlich von einer auf gleicher Höhe gelegenen und wieder flachgedeckten Verlängerung des Seitenschiffes, die östlich mit einer halbrunden, aber nach aussen geradlinig hintermauerten Chornische abschloss. Der Vorchor sowohl, als der ihn nördlich begleitende Nebenraum waren gegen das westlich vorliegende Haupt- und Seitenschiff mit einer spitzbogigen Quergurte geöffnet, die gleich den Archivolten des Hauptschiffes auf schmiegenförmigen Gesimsen ruhte. Der Vorchor selbst war westlich mit einem Kreuz-, in der östlichen Hälfte mit einem Tonnengewölbe bedeckt. Ersteres entbehrte sowohl der Rippen als der Schildbögen, es scheint aber in spätgothischer Zeit der Versuch gemacht worden zu sein, dasselbe mit Rippen zu unterziehen, von denen ein Ansatz, von einer Console getragen, in der SW.-Ecke zu sehen war. Den Abschluss nach Osten bildete, annähernd der Breite des Vorchores entsprechend, ein aus fünf Seiten des Achtecks gebildetes Halbpolygon ohne Streben, das ohne Zweifel erst im XIV. oder XV. Jahrhundert an Stelle eines älteren Chores hinzugefügt worden war, wie denn auch die Richtung desselben von der Längsachse des übrigen Gebäudes beträchtlich nach Süden abwich. Unter dem Chore, oder etwas seitlich neben demselben befand sich die Landenberg'sche Gruftkapelle, deren Schlussstein mit der Salvatorhand geschmückt war. Das Aeussere der Kirche, soweit die SW.-Ansicht von derselben einen Rückschluss gestattet, war schmucklos, die Westfronte durch zwei gothische Strebepfeiler verstärkt, welche die einfach profilirte Thüre und ein ungetheiltes grosses ebenfalls spitzbogiges Fenster über derselben flankirten. Die Ecken der Front wie die übrigen Theile des Gebäudes, einschliesslich des Chores, entbehrten jedweder Verstärkung durch Streben. Die Fenster des südlichen Seitenschiffes scheinen spitzbogig gewesen zu sein, eines derselben war mit spätgothischen Maasswerken gefüllt. Der Thurm, durch Gesimse in drei Etagen gegliedert, enthielt im zweitobersten Stocke auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster.



Anzeiger, 1877. Hft. 2; Fig. 9-10 folgen in Heft 3; Fig. 11-16 gehören zu Artikel 303.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 3

ZÜRICH.

JULI 1877.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt : 305. Tombeaux du temps des habitations lacustres, par le Prof. Rode. S. 759. — 306. Vorhistorische Denkmäler in Bünden, von F. Rödiger. S. 762. — 307. Nouveaux moules en molasse de Möringen, par le Dr. Gross. S. 763. — 308. Les récentes trouvailles faites à Baugy, près Montreux, Canton de Vaud, par le Prof. Rode. S. 765. — 309. Débris romains près Delémont, par A. Quiquerez. S. 768. — 310. Une forge romaine, par A. Quiquerez. S. 768. — 311. Antiquités burgondes à Bassecourt, p. A. Quiquerez. S. 769. — 312. Alamannische Gräber, von Pfr. J. A. Fischer. S. 770. — 313. Tombes mérovingiennes à Moutier-Grandval, par A. Quiquerez. S. 771. — 314. Das „Bruderloch“ bei Hagenwyl, Kanton Thurgau, von B. Räber. S. 771. — 315. Studien über die Manessische Liedersammlung, von Prof. Rahn. S. 774. — 316. Quelques mots sur les Ménéades, par Jules Vuy. S. 781.

305.

Tombeaux du temps des habitations lacustres.

Par M. le Professeur Rode.

Dans le courant de l'année passée et au commencement de celle-ci a été faite à Montreux la découverte de tombeaux qui remontent à l'époque des habitations lacustres. Il en fut rendu compte dans la feuille locale (Feuille d'avis de Montreux, 1876, N^{os} 67, 68, 70), mais ces articles, moins heureux que le petit entrefilet concernant Baugy qui a été reproduit partout, n'attirèrent pas l'attention du public. C'est pourquoi nous prenons la liberté d'en donner ici un court résumé, encouragé que nous avons été à le faire par MM. Forel de Morges et Morel-Fatio, conservateur du musée cantonal à Lausanne, qui ont déclaré n'avoir pas vu de vase aussi élégant que celui dont nous donnerons le dessin, ni aussi grand que celui qui a été trouvé en dernier lieu.

Derrière l'hôtel du Port, près du débarcadère, se trouvent des vignes que leurs propriétaires font convertir en emplacements de constructions nouvelles. L'on y a trouvé, à différentes reprises, des squelettes, des débris de vases, et autres objets qu'il aurait été utile de recueillir. Mardi passé (17 août) Mr. A., le surveillant de ces ouvrages, trouva, à environ 5 pieds sous terre, dans une couche de gravier, une dalle de pierre calcaire; et, frappé de la présence d'un objet pareil, il procéda au creusage avec de grandes précautions et enleva à la main ce qui se trouvait dessous. Or c'était un squelette dont le crâne est assez bien conservé, comparative-ment au reste du corps qui était tellement brisé qu'il ne fut pas possible d'en retirer un os intact sauf les deux tibias et des portions du fémur. L'âge de l'indi-

vidu enterré pourrait se reconnaître par le fait que la „dent œillère“ n'était pas entièrement sortie de son alvéole¹⁾. Le corps était couché sur la face, les membres étendus, de manière que la dalle (elle est de forme quadrangulaire, très irrégulière, deux côtés presque rectilignes et formant un angle droit, dont l'un des côtés a un mètre, l'autre 80 centimètres de longueur), ne couvrait qu'imparfaitement les parties inférieures. Il n'y avait ni pierres latérales, posées de champ, — ni horizontales sous le squelette ce qui dénote un degré de civilisation moins avancé que celui des tombes d'Auvernier. — Du côté gauche et presque sous l'aisselle du squelette, M. A. trouva un petit vase de terre de cuisson grossière, dont le diamètre supérieur était d'environ 5 centimètres, tandis que le fond n'en avait que deux, et la hauteur quatre; l'épaisseur des parois varie de 3 à 5 millimètre, plus mince par en haut, plus épais par en bas où il était plus exposé au feu. L'on y remarque des stries fines tracées très régulièrement. Remarquons que ni ce vase ni celui dont il sera parlé plus tard ne contenaient quoique ce fût; qu'il n'y avait ni cendre ni autre chose à proximité. Enfin un bracelet en bronze et (Pl. XV, fig. 2) une belle aiguille en bronze, toute couverte d'une patine verte, longue de 25 centimètres, ayant vers l'extrémité opposée à la pointe d'abord un renflement, puis un étranglement (ne serait-ce pas pour y adapter une ficelle?) et tout au bout elle est aplatie comme un cachet (v. Pl. XV, fig. 1). A deux pieds de ce squelette l'on a trouvé plusieurs parties d'un crâne beaucoup plus gros et dont l'ossature est bien plus épaisse (de 3 ou 4 millimètres) et les débris d'un vase beaucoup plus grand et plus massif. La pâte en est faite de la même manière et tout aussi peu cuite, seulement séchée au soleil; le diamètre de ce vase était de 60 à 70 cm. Il s'y trouvait au moment où on le découvrit, un gros caillou qui le remplissait presque en entier. Outre les restes de ce crâne et de ce vase il y avait une espèce de boucle de fer.

Précédemment déjà l'on a fréquemment trouvé des squelettes, soit à la Rouvenaz soit „ès Tombes“, soit à Vernex-dessous (là p. ex. un fémur qui dépassait de deux pouces en longueur celui de l'homme le plus grand de la localité); où se trouve maintenant la pharmacie Schmidt, on a rencontré en creusant une couche de scories tellement épaisse qu'il a fallu une peine inouïe pour les enlever.

Quelques jours plus tard on a découvert derrière l'Hôtel du Port, une nouvelle tombe qui renfermait un vase d'environ 20 cm. de hauteur, et de 10 cm. dans son plus grand diamètre; il est très élégamment orné de raies horizontales parallèles entre lesquelles se voient des dessins géométriques; bien qu'il n'offrit plus rien d'intact que le fond, il a été, grâce à la patience et à la dextérité de Mr. B., reconstruit presque en entier, sauf une petite brèche; nous en donnons ici le dessin (fig. 3). De plus une épingle (à cheveux?) en bronze (fig. 4) dont l'un des bouts forme une boule de la grosseur d'une noix, tandis que l'autre est très-pointu; servait-elle, comme l'a pensé un artiste du métier, à enfiler la chevelure qu'on ne saurait que s'imaginer très touffue, à la façon des Papous?

Il est à regretter que les *dents de porc* qui ont été vues parmi les débris, n'aient pas été ramassées; M. le prof. Rüttimeyer y aurait sans doute reconnu la

¹⁾ M. le Dr. Steiger qui, le premier, a vu ce squelette, m'a dit: qu'en juger de la forme du bassin, c'était un individu du sexe féminin, de 15 à 20 ans, et que les dents surtout étaient remarquables par leur symétrie, leur blancheur et l'état de conservation parfaite de leur émail.

race des petits porcs, appelée „porc des tourbières“ qui a été l'un des animaux domestiques des habitants des palafittes. La *dent de cheval* qui fut trouvée, est d'une dimension considérablement moindre que celle d'un cheval ordinaire, ce qui confirmerait l'opinion que le cheval de ces temps-là était beaucoup plus petit que la race chevaline actuelle. Enfin il ne s'y est trouvé aucune arme ni engin belliqueux.

De tout ceci, l'on peut, sans trop de présomption, conclure

- 1) que la place de la Rouvenaz était autrefois un bas-fond touchant immédiatement aux côtes d'où les pluies d'abord et plus tard les hommes ont rapporté les matériaux qui forment à présent le fond sur lequel s'élèvent des hôtels;
- 2) qu'il y a eu, à cette place-là, et dans un temps, si non antérieur aux Helvètes, du moins à celui des Romains, une station lacustre;
- 3) que les habitants de cette station ont enterré leurs morts sur la colline, ne voulant pas les laisser devenir la nourriture des poissons dont ils se nourrissaient eux-mêmes.

Nous lisons dans le Nr. 10 du 3 février 1877 de la même Feuille d'avis : Une nouvelle rangée de squelettes vient d'être mise au jour, mais celle-ci sans qu'il y eût de dalle ni petite ni grande pour obvier à la prompte destruction par l'infiltration des eaux pluviales, à moins que ces corps n'eussent été protégés par un petit mur de galets entassés, mais non reliés entr'eux par un ciment quelconque. L'emplacement est fort rapproché de celui où, en 1876, furent trouvés les squelettes dont nous avons parlé ci-dessus, mais un peu plus en arrière, circonstance qui fait présumer que ces tombes-ci sont plus anciennes. Il y avait *six* squelettes sur un espace très-étroit de 6 — 7 mètres et les corps étaient couchés dans une ligne parallèle au lac, tandis que, l'an passé, on en avait trouvé qui avaient les pieds contre le lac (sud) et la tête contre la montagne (nord). Un de ces squelettes ayant été découvert par M. le prof. Pasche, il en fit la description suivante : Il était couché sur le côté droit, replié sur lui-même, le bras gauche aussi plié de manière que la main revenait vers la tête, le dos tourné au lac et la face au soleil levant; la mâchoire en est si bien conservée que ses dents feraient envie à bien des personnes. Tout près de là et probablement appartenant au défunt, étaient : un fort beau bracelet en bronze (fig. 5), plus long, mais plus étroit que celui trouvé en 1876, et deux vases dont l'un, chose singulière ! était renfermé dans l'autre; le vase intérieur contenait beaucoup de cendres, au moins à la moitié de sa hauteur; le vase extérieur est remarquable par sa diamètre, d'au moins cinquante centimètres; bien qu'enlevé le plus délicatement possible, il se brisa de suite à l'air et ne put plus être reconstruit. Les deux vases sont ornés de quelques figures géométriques, et il en était de même d'un troisième vase, le plus joli de tous, qui a été enlevé par un curieux, pendant que Mr. P. travaillait encore.

Les autres squelettes n'ont donné que des fragments de tibias bien puissants; une épingle tellement rouillée qu'il fut impossible d'en déterminer la forme primitive; des silex façonnés en coin ou en tranchant, mais sans emmanchures de corne de cerf; un objet énigmatique dont le dessin suit; et un petit objet en pierre en demi-lune (pierre à aiguiser? ou objet de culte? ou coussin pour y poser la tête afin de ne pas déranger la chevelure?).

Fig. 6. Bracelet trouvé à Sierre (Valais) lors des travaux pour le chemin de fer.

Vorhistorische Denkmäler in Bünden.

Trotz Ihrer gegentheiligen Ansicht, betreffend „*die Tombels da Chiavals*“, bin ich fest überzeugt, dass fragliche Hügel zum grossen Theile von demselben Volke oder einem nah verwandten benützt und ausgebaut wurden, welches dieselben Spuren im Leberberg, in Petenisca, bei Arch, Rüti und Enge bei Bern, aus vorrömischer Zeit zurückgelassen hat. Dass man bis dato noch keine Gräber in dort oder in der Nähe gefunden hat, liegt lediglich daran, dass die Bündner oder andere Forscher die Sache nicht genügend untersucht haben und vielleicht gerade nicht die Stellen berührten, wo solche zu finden sind. Im Uebrigen hat Herr Oberlieutenant Wille in *Ems*, vor einigen Jahren, in einem solchen Hügel doch *sechs* Gräber gefunden!

Die Granitdenkmäler sind in jenen Gegenden freilich frühzeitig verschwunden, weil sie als Baumaterial herhalten mussten: immerhin habe ich auf einem jener Hügel bei Bonaduz, ein roh zugeschlagenes Stück Granit gefunden, das an die Spitze eines jener Spitzsteine erinnert, die wir hier herum auf den Vorplätzen keltischer Bauten beobachten.

Dass die Sache, d. h. die Hügel (die ja dem von Zunzgen in Baselland und bei Rucheptingen ganz ähnlich sind) noch Niemand und auch unser verehrter Altmeister selbst nicht, aus diesem Gesichtspunkte betrachtet hat, ist immerhin noch kein stichhaltiger Grund, — denn ich habe hier um Solothurn herum, und erst unlängst fast vor den Thoren der Stadt (im Geissloch), eine grossartige keltische Baute entdeckt, noch mit vollständigen Gräben, an der Andere und ich selbst Jahrelang vorübergingen, ohne sie zu bemerken. Das Auge muss durch vieles Vergleichen allmählig für diese Spezies der Forschung ausgebildet werden; denn wie man eine römische und eine mittelalterliche Burg sofort schon von Weitem an ihren Aeusserlichkeiten kennt, so fallen einem sofort die Erdburgen der Kelten in's Auge, wenn man viele solche gesehen hat. Hier werden nun diese Erscheinungen deutlicher durch die aufgefundenen Pfahlbautenreste, Schalensteine, Scherben etc. In Graubünden hat sich sicherlich noch Niemand die Mühe gegeben, nach solchen Dingen eigentlich zu forschen, denn auch hierin muss ich bestimmt im Interesse der Sache, Ihrem Ausspruche: „Kein Kanton sei so arm an keltischen Alterthümern, als Graubünden“, entgegenreten, selbst auf die Gefahr hin, von Ihnen einstweilen für das Ei gehalten zu werden, das klüger sein wollte als die Henne.

Ich habe eine und dieselbe Gegend, z. B. das Oberland und einen Theil des Lugnetz, zweimal bereist und habe keltische oder meinetwegen meine rhätischen Erdburgen *sehr häufig* gefunden und zwar immer in gleicher Form und unter gleichen Verhältnissen und Umständen angelegt, bei wichtigen, leicht zu befestigenden Pässen, an Thaleingängen im grossartigen Styl, bei Tobelübergängen im Kleinen. So fand ich solche am Tobel Pitasch-Duwin (Lugnetz), Pitasch-Riein (Cresta vistritschna), Riein-Seewis (Castelles genannt, spätere Mauerburg), bei Kästris (*nicht* das dortige Castrum), bei Valendas (Tobel) und bei Versam (Räzen) und zwischen Versam und Bonaduz wenigstens ein Grab mit Erdring, zwischen Versam und Carera Aehnliches.

Seewis, gegenüber Ilanz, war unstreitig eine *grossartige* rhätische Veste, ein Terrassenbau im riesigsten Styl mit Felsdurchbrüchen von 20 bis zu 100 Fuss Tiefe.

Hier finden wir auch am Fusse gegen den Glenner (ob der Mühle) ein beträchtliches *Gräberterrain*; ich fand dort eine Art Steinmeisel, wie man sie auch in der Sammlung Schwab in Biel sieht, wahrscheinlich zum Erdgraben verwendet. Ich versteckte ihn unter einen Busch. Zwischen Seewis und Kästris fand ich auch eine jener *Kugeln*, wie sie in der Sammlung Schwab zu Hunderten liegen, von Granit, die sonst in jener Gegend äusserst selten sind. Ich liess sie vom Wirth zur Oberalp in Ilanz einstweilen aufbewahren. Auch wurde mir von Herrn Dr. Walther oder Gutsbesitzer Denz mitgetheilt, die ich im vorigen Herbste aufmerksam gemacht hatte, dass s. Z. auf einem Acker bei Seewis ein festgemachter *Ring* gefunden worden sei, ob von Eisen oder Bronze, wusste man nicht. Ich werde nachforschen. Einige Steinsplitter erinnerten mich an die Funde auf dem Gräberterrain in Petenisca, doch lege ich ihnen keine weitere Bedeutung bei.

Dieses Seewis war äusserst gut strategisch angelegt, westlich und nördlich vom Glenner und steilen Felsenwänden geschützt, östlich von Sümpfen und südlich durch tiefe Einschnitte. (Taf. XV, Fig. 11.)

Der Einschnitt (w), durch den ein Weg führt, beträgt gut 100 Fuss. Oben steht die Kapelle zum heiligen Grab. (i) ist eine grosse breite Terrasse, unter welcher erst gegen Norden noch weitere Terrassen nach dem Glenner abfallen. Die Wälle, die ich für Gräber halte, ziehen sich streng von Ost nach West. Durch dieselbe zieht sich der Fahrweg nach Seewis.

Sie sehen daraus, dass das Alles nicht von ungefähr so kam. Auch fand ich etwas *ganz Aehnliches*, wie dieses Gräberterrain auf einer Höhe bei *Balsthal* in unserm Kanton, wenn auch weniger grossartig angelegt.

Ueber dieses Alles gedenke ich Ihnen im Herbste Ausführlicheres mitzutheilen, da ich's nochmals zu untersuchen gedenke.

Ganz deutliche Spuren keltischer Bauten fand ich auch im *Domleschg*, als *Ortenstein* etc. sowie von Katzis aufwärts gegen Masein, besonders in Dalaus (Heinzenberg) und bei Purtein, an der alten Römerstrasse durch den Heinzenberg. Zwischen Masein und Thusis wurden vor einigen Jahren, bei Fundamentirung einer Villa, *Gräber* gefunden; doch konnte ich vorläufig nichts Näheres darüber erfahren; Ebenso sehr auffallende Punkte an der Schynstrasse (*Höll* vor Tiefenkasten) unter Ernz, ob Surawa, Alveneu und endlich bei Filisur, zwischen dem Albula und dem Landwasser. Gerade in Graubünden, in den abgelegeneren Thälern, hat die Kultur diese Bauten weit weniger bedroht, als in der tiefern Schweiz.

Weierhof bei Solothurn.

F. RÖDIGER.

Nouveaux moules en molasse de Møringen.

Dans une précédente notice (voir le Nr. 3 de l'Indicateur, 1873) j'avais déjà fait connaître divers moules en argile et en molasse, trouvés à Møringen, alors que cet emplacement était encore recouvert d'eau, et j'avais fait la remarque que ces divers objets avaient été trouvés sur un espace relativement restreint, là où avait dû exister l'atelier de l'ouvrier fondeur.

Depuis cette époque l'établissement a été mis entièrement à sec, des fouilles systématiques y ont été pratiquées, et cependant l'emplacement, où s'étaient trouvés les moules en question, mesurant environ 4 mètres carré, était resté inexploré.

C'est dernièrement seulement, que de jeunes garçons s'amusant à glâner ce qui pouvait encore avoir échappé aux fouilles antérieures, arrivèrent précisément sur l'endroit en question et mirent ainsi au jour les moules dont voici l'énumération :

1) Un moule de faucille (Pl. XVI, fig. 1) parfaitement bien conservé. Il est assez analogue à celui déjà décrit et n'en diffère que par l'absence des deux sillons latéraux (trous d'air), et par un travail plus grossier de la plaque de molasse sur laquelle se trouve le moule.

2) La contrepartie du moule de faucille trouvé précédemment. C'est une plaque de molasse bien unie, dont les contours correspondent exactement à ceux du moule. Elle a dû être utilisée souvent, car l'on remarque à sa surface un enduit noirâtre, qui figure le dessin d'une famille.

3) Un moule d'épée (fig. 2), malheureusement incomplet. Un fragment de 25 cm. de long, appartenant à l'extrémité du moule de la lame, est seulement conservé. En examinant avec attention la partie excavée, destinée à recevoir le métal, on remarque deux petits sillons, dont la direction est parallèle à celle du tranchant. Ces sillons devaient former les petits filets en relief qui ornent la majeure partie des épées en bronze. — On ne remarque pas de trous de repère; en revanche il se trouve sur l'un des côtés du moule, une profonde rainure qui apparemment correspondait à une partie saillante sur la valve opposée. Il se pourrait aussi que cette rainure fut destinée à recevoir le surplus du métal en fusion, afin d'obtenir un tranchant plus net.

Ce moule, quand bien même il n'est représenté que par un fragment, n'en a pas une moins grande importance; car il nous démontre que les habitants de nos cités lacustres fabriquaient eux-mêmes non-seulement leurs instruments d'utilité journalière, tels que les faucilles, les couteaux, les lances, etc., mais aussi leurs objets et leurs armes de luxe, qui exigeaient déjà un certain talent de la part de l'ouvrier.

Du reste, si, comme quelques auteurs l'ont prétendu, les lacustres avaient retirés leurs épées de l'étranger, d'Italie par exemple, n'aurait-on pas dû retrouver dans ces pays là des armes du même type et en plus grande quantité?

4) Fig. 5. . . Un moule de marteau (les 2 valves) tout à fait analogue à celui en argile décrit précédemment. Les deux valves sont en roche molassique et le noyau en argile durcie au feu. Sur la face la plus large de chacune des valves, se trouve un petit dessin en creux de la forme d'un chevron.

5) Un moule de pointe de lance, dont les deux moitiés sont très bien conservées.

6) La plaque de molasse représentée, fig. 3 und 4, est intéressante, parce-qu'elle a servi de moule sur ses deux faces.

D'un côté elle porte le dessin d'un couteau à soie (fig. 3) et de l'autre (fig. 4) elle présente une excavation de 2 à 3 millimètres de profondeur, de la forme d'un carré long, destinée à donner naissance à une mince plaque de bronze de 21 centimètres de longueur sur 4 centimètres de largeur. Le reste du moule est uni et ne présente pas de trous de repère.

La plaque de métal obtenue dans ce moule pouvait servir à façonner divers objets. Repliée sur elle-même et munie de rivets, elle était utilisée comme garniture de ceinturon; travaillée par le martelage et gravée au burin, elle donnait naissance aux élégants bracelets, ornés de disques pointillés, qui caractérisent la première époque du fer; découpée en fragments de diverses formes, l'ouvrier en façonnait de ces petits instruments destinés à couper le cuir, les tissus, etc., et désignés jusqu'ici sous le nom de rasoirs.

7) Enfin (fig. 6^a, 6^b et 6^c) un moule ayant servi à couler une hache du type *transversal*, dont les ailerons sont placés dans le même plan que celui du tranchant. (Une hache de ce genre est figurée dans le VII^{me} rapport sur les habitations lacustres, pl. IX, fig. 30.)

La figure 6^a représente le moule proprement dit; mais comme il est très difficile de se faire une idée nette des diverses excavations pratiquées dans l'intérieur du moule, j'ai représenté par la fig. 6^b, une coupe longitudinale, dirigée verticalement par le milieu des 2 valves, en supposant ces dernières appliquées l'une sur l'autre. De cette manière l'on obtient le dessin exact de la hache coulée dans ce moule.

Avant d'y couler le métal, l'ouvrier devait préalablement intercaler dans chacune des valves une pièce en argile (c et c') destinée à former la cavité laissée libre entre les ailerons. Au moyen de ces pièces intercalaires, faisant en quelque sorte l'office de noyaux, l'extraction de la hache hors des valves était facilitée et la fragilité du moule était de beaucoup diminuée.

Neuveville, en Décembre 1876.

Dr. V. GROSS.

308.

Les récentes trouvailles faites à Baugy, près Montreux, canton de Vaud.

Par M. le Professeur Rode. (Voir Pl. XV.)

Baugy a déjà fourni tant d'antiquités romaines: pavés à la mosaïque, statue de Vénus au musée cantonal de Lausanne, les deux colonnes qu'on voit au bord du chemin qui conduit à Chailly, etc., qu'il n'est pas étonnant que cette localité en ait livré de rechef. Espérons que ces récentes trouvailles ne seront point les dernières et souhaitons que tous ceux qui trouveront quelques vestiges, imitent l'exemple de M. Depallens, tant pour le soin, qu'il a mis à les extraire le plus délicatement possible, que pour la générosité qu'il a eue de les donner à notre musée. Peut-être sera-t-il, un jour, possible au moyen d'une inscription, de connaître le nom de l'homme qui a fondé cet établissement ou de la famille qui l'a habité.

Faisons d'abord l'énumération des objets qui ont été trouvés par M. Depallens et qui, à part quelques-uns destinés au musée de Lausanne, sont déjà casés dans notre musée, tandis que tout ce qui, avant cette création, se trouvait de curieux, a été distrait et, en grande partie, vendu à des étrangers. Nous avons reçu:

a) Objets trouvés à une profondeur plus de cinq ou six pieds:

3 fragments d'un vase qui devait être de grande dimension, car l'épaisseur

de ces morceaux est d'un centimètre; 2 fragments d'un bord replié de cruche, encore plus épais; 2 parties d'anse d'amphore, le diamètre de cette anse est au moins de trois centimètres, ce qui fait présumer de la grosseur de l'amphore; une mâchoire avec ses dents (de quel animal?); quelques dents isolées; une très jolie urne, contenant encore des cendres et une pièce de monnaie. Cette urne a été si bien conservée, parcequ'elle était recouverte par une pierre plate, de la grosseur d'une très-forte main d'homme; la pierre avait-elle été placée dessus à cette intention? c'est du moins vraisemblable. L'urne a 11 cm. de hauteur, son plus grand diamètre est de 9 cm. et le plus petit de 4 1/2 cm. (fig. 7). La grosseur et surtout l'épaisseur de la pièce de monnaie, de même que la figure sur le „verso“ nous font supposer qu'elle appartient au premier siècle de l'ère chrétienne.

b) Objets trouvés à quatre pieds environ sous le sol actuel:

une grosse brique, à rainures; quatre morceaux polis de marbre jurassique; un pilon ou un peson de tisserand avec plusieurs marques (fig. 9 et 10); fragments d'un ou de deux couvercles; plaque perforée de plomb; fond d'un vase avec des cendres et une monnaie indéchiffrable; beaucoup de fragments de vase en pierre ollaire, soit lavèze; un morceau de vase rouge d'un grain admirablement fin; un morceau de verre; plusieurs objets en métal, une agrafe; du fil très-mince, etc.; un objet en bois poli; cinq morceaux de bois de cerf taillés; quantité d'os de diverses grandeurs; plusieurs mâchoires de porcs et de sangliers avec leurs dents; grand nombre de dents hors de leur mâchoire.

Pour déterminer à quels animaux se rapportent les trouvailles de ces quatre dernières espèces, il serait fort à désirer qu'un naturaliste comme M. le prof. Rütimyer voulût prendre la peine d'inspecter et de classer ces os, ces mâchoires, etc.

Enfin trois monnaies et celle que M. Ad. Puenzieux nous avait déjà remise, la plus lisible de toutes, — de l'empereur Probus, soit de la dernière moitié du troisième siècle de notre ère.

Tous ces objets témoignent d'une grande aisance que ne démentent pas non plus les vestiges de la vie intellectuelle: le stylus en ivoire, soit poinçon pour écrire sur les tablettes enduites de cire (que M. Morel-Fatio a choisi pour le musée cantonal) et la pieuse coutume de mettre dans les urnes renfermant les cendres, chaque fois une pièce de monnaie, comme obole destinée à Charon, nocher des enfers.

Pour nous faire une idée de cet établissement, nous profiterons de tous les renseignements recueillis sur les lieux mêmes, des traces de murailles, de conduites d'eau laissées en partie encore à leur place, ainsi que de ce que nous avons appris sur les trouvailles faites précédemment.

Nous croyons que là où se trouvaient les pavés à la mosaïque et les conduits d'eau, s'élevait le bâtiment principal, ayant dans ses souterrains des étuves, soit chambres à bain (hypocaustes), chose indispensable pour la vie d'un Romain. Ce bâtiment faisait face au soleil levant et au lac; derrière se trouvait, sur la place ouverte par le creusage que M. D. a fait faire, ce que nous appellerions les „dépendances“, la maison d'économie rurale et un peu plus bas les écuries et étables qui étaient pavées et dont l'emplacement a été reconnu par une coulisse à purin. De ce côté de la station, c'est-à-dire à l'ouest, était encore le „columbarium“, soit

tombeau de famille dans lequel on déposait les urnes cinéraires; de celles-ci nous en possédons une intacte avec sa monnaie, le fond d'une autre également avec sa pite; — mais les nombreux fragments de forme semblable et les petites pièces de monnaie trouvées ça et là, nous autorisent à croire que le nombre de ces urnes a été fort considérable: d'où l'on peut inférer que cette station a été occupée par plusieurs générations successives. La grande quantité d'os, surtout de mâchoires et de dents, provenant tous des bestiaux, car les Romains ayant la coutume de brûler leurs morts, il ne saurait y avoir des ossements humains, — suggère l'idée que les habitants entretenaient un nombreux bétail et qu'ils allaient fréquemment à la chasse, — comme, d'autre part, les restes d'amphores à vastes dimensions et aux puissantes anses, prêtent à la supposition qu'alors déjà on cultivait la vigne en ces lieux. Les fragments de vase en pierre ollaire (lavèze), pierre que l'on tirait presque uniquement de la Valtelline (voy. Conservateur, vol. I, p. 137-143 et vol. X, p. 73) de même que les morceaux de marbre poli contribuent pour leur part à nous donner une haute idée du bien-être matériel, de l'aisance domestique, de l'abondance des ustensiles en tout genre dans cette colonie.

Quand, cette colonie, a-t-elle été établie? combien de temps a-t-elle duré? par qui a-t-elle été détruite? voilà des questions auxquelles il est impossible de donner une réponse quelque peu précise; mais du fait qu'il y a évidemment deux couches différentes (que nous avons désignées par *a* et *b* dans le premier article) et par l'analogie avec ce qui s'observe souvent dans les stations romaines de la Suisse allemande nous sommes disposé à croire qu'il y a eu successivement deux établissements à cette même place. Voici ce qu'on remarque en maint endroit: La première construction, d'ordinaire la mieux soignée, la plus riche et remontant, à l'époque du premier siècle de l'ère chrétienne, — a été renversée et détruite par un incendie, facile à constater par les cendres, les poutres à demi consumées, les briques noircies, — incendie dont on pourrait, sans crainte d'accuser des innocents, attribuer la cause aux Allemanni. Cette destruction aurait eu lieu vers le milieu du troisième siècle, quand l'empire livré à l'anarchie militaire fut incapable de résister aux rudes attaques des nations germaniques. Puis vint derechef une série d'empereurs énergiques: Aurélien, Probus, Dioclétien, Constantin le Grand, Julien l'apostat qui refoulèrent pour un temps les hordes envahissantes et firent renaître l'espérance que ces pays pourraient être maintenus sous le sceptre impérial et conservé à la civilisation romaine. Durant cet espace de temps les colons romano-helvètes reprirent possession de leur sol et rebâtirent leurs maisons, pour éviter la peine et les embarras d'un défrichement, sur l'emplacement de la précédente station.

Nous ne pouvons *assurer* que telle ait été l'histoire de cet établissement de Baugy, mais nous avons la preuve par une monnaie du premier siècle qu'il a été fondé peut-être du temps de Vespasien, et d'autre part les monnaies, bien qu'à peu près indéchiffrables, trahissent par le diadème qui ceint la tête de l'effigie, à défaut d'autres preuves, qu'elles datent de l'époque de Dioclétien et des Constantins. Donc cette colonie aura encore subsisté après l'an 300 de notre ère et l'on ne se trompera pas en lui attribuant une existence totale de deux siècles et demi; il se demande encore: cette durée fut-elle interrompue? ou fut-elle troublée par une invasion qui aurait eu pour résultat la destruction d'un premier bâtiment?

Addition aux articles sur les „récentes trouvailles faites à Baugy“.

Depuis l'insertion de ces deux articles nous avons encore reçu pour notre musée :

1) Un *peson* complet et presque intact (v. fig. 8); il pèse 685 grammes et il est non-seulement plus petit, mais apparemment d'une terre plus légère ou mieux cuite que ce peson dont nous avons fait mention dans l'article imprimé (Feuille d'avis de Montreux, Nr. 45); ce dernier pèse, tel que nous le possédons 1004 grammes; à juger de ce qui manque, on pourrait sans exagération, y ajouter encore 120 à 150 grammes; 2) le bord supérieur d'une très grosse amphore à deux anses; 3) une fort grosse brique, à rebord, mais qui n'est pas entière; 4) plusieurs débris de vases à grandeur et grosseur diverse.

309.

Débris romains près Delémont.

L'Indicateur d'antiquités suisses, dans son Nr. 2 de l'année 1875 a signalé la découverte de quelques débris romains dans la plaine de Delémont, près des chemins croisés. Depuis lors on a encore déterré une urne cinéraire en terre rouge commune renfermant des cendres et des os brûlés, et un petit vase en terre noirâtre grossière, comme celle de l'âge du bronze contenant 50 monnaies romaines en moyen bronze du premier siècle de notre ère. Les vases ont été brisés, cependant, au moyen des fragments, j'ai pu rétablir leur forme primitive. Les monnaies ont été dispersées et je n'ai pu en avoir qu'un petit nombre pour les déterminer.

Dans ce même terrain offrant des traces d'une ancienne culture plus profonde que celle du voisinage, on a pareillement trouvé quelques outils de pierre, avec des fragments de poterie de l'âge de la pierre polie. Ce mélange d'objets de diverses époques est assez fréquent dans la contrée.

Il indique l'établissement des Romains près des habitations gauloises, ou rauvaques en sorte que la plupart des villages actuels n'ont fait que succéder à ceux des temps préhistoriques. Plusieurs villages du Jura-Bernois ont disparu depuis le douzième siècle et il ne s'en est formé aucun nouveau.

A. QUIQUEREZ.

310.

Une forge romaine.

Il y a quelque temps qu'en creusant des fondations près de la gare de Soyhières Bellerive, on a trouvé les débris d'une de ces forges primitives, avec des tuiles romaines. J'avais déjà signalé cet emplacement dans mes publications, mais je n'en connaissais pas l'âge. Il y avait tout à côté deux petits étangs pour assembler l'eau d'une source et faire mouvoir un rouage. J'ai remarqué le même fait à Bécourt et à 5 ou 6 autres emplacements avec débris romains. Tandis que sur quelques centaines d'autres établissements sidérurgiques que j'ai découvertes, il n'y avait pas d'eau.

Le fourneau de Bellerive était construit avec des argiles réfractaires, sans briques, ou pierres taillées ou appareillées, ce que j'ai également observé près des autres forges romaines. Cette circonstance indique la persistance des pratiques sidérurgiques indigènes pendant la période romaine et elle s'est perpétuée plus tard encore.

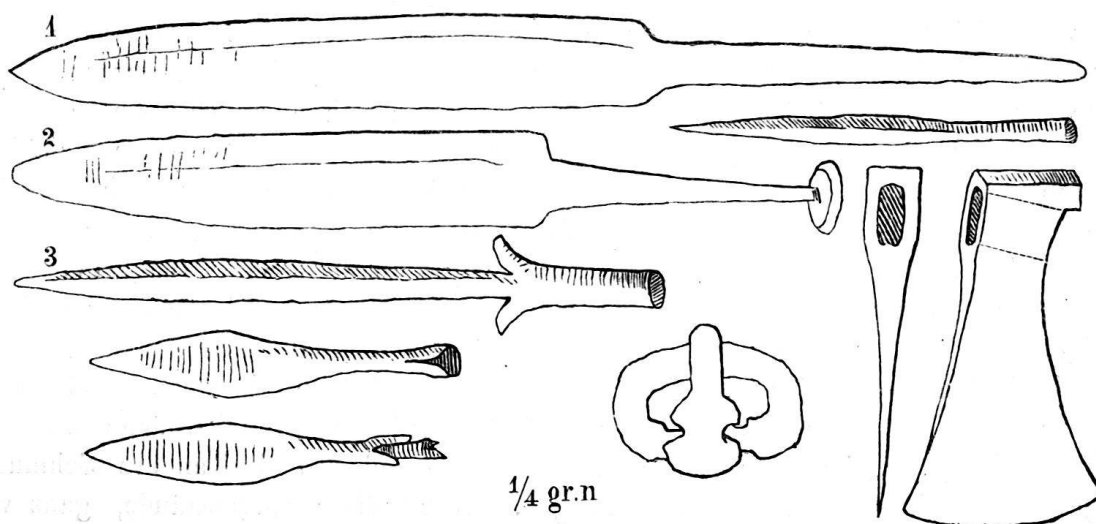
A. QUIQUEREZ.

311.

Antiquités burgondes à Bassecourt.

L'Indicateur a déjà publié cette année une de mes notices sur des découvertes successives de sépultures burgondes ou franques faites à Bassecourt en 1876. Cette année on a opéré de nouvelles recherches et l'on a encore trouvé plusieurs sépultures avec des armes en fer et des ornements en bronze. Deux épées offrent une singulière ressemblance avec celles du cimetière de Belair, décrit par M. Troyon, l'une, à raison du gros bouton en fer qui termine la poignée et l'autre par la grande longueur de cette poignée pouvant servir à deux mains (fig. 1 et 2).

Un fer de lance à deux crochets (fig. 3), comme certains épieux employés à la chasse du sanglier, afin que l'arme s'arrêtât dans la plaie et qu'on put contenir l'animal blessé. Un autre fer de lance ressemble au javelot romain. Enfin une hache est de forme analogue à celles déjà publiées. Des plaques de ceinturon en fer très oxydé et des boucles en bronze sont absolument pareilles à celles de Belair, mais deux têtes de flèches à pointe aplatie, différent, sous le rapport des flèches romaines et du moyen âge. Chaque individu enterré dans les galets qui constituent le sol, en ce lieu, avait une épée, ou une hache, ou une lance, et tous un petit couteau en fer. On a recueilli quelques grains ou perles en terre cuite colorée et des boutons ou têtes de clous en bronze qui ont dû servir à l'ornement des boucliers ou des courroies de ceinturons. La diversité qu'on remarque dans les armes indique une fabrication grossière et isolée : chaque ouvrier forgeait une épée, une hache, ou une autre arme, selon sa fantaisie et la grosseur du morceau de fer dont il disposait. Mais cependant ces armes ont un caractère de parenté qu'on ne peut méconnaître.



Nous avons indiqué dans nos publications antérieures la découverte de nombreuses sépultures burgondes au village voisin de Courfaivre, les unes dans les ruines d'une villa romaine et les autres en un grand amas sur une colline non bâtie. Ces débris révèlent que cette partie du Jura, et en particulier la vallée de Delémont, a été occupée par des bandes burgondes dès les premiers temps de l'arrivée de ce peuple dans nos contrées.

A. QUIQUEREZ.

312.

Alamannische Gräber.

Aus „Kaisten“, das mit seinen beiden Warten auch im „Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde“ (Jahrgang 1871, Nr. 2, Seite 245) verzeichnet ist, erlaubt sich der Unterzeichnete auf einen Fund aufmerksam zu machen, der im Laufe der letzten Woche hier gemacht wurde und der, wie ich glaube, der Untersuchung werth ist. Ich nahm die Freiheit, mich in dieser Angelegenheit aus dem Grunde an Sie zu richten, weil mir Ihr Name besonders bekannt geworden ist durch meinen Freund, den Herrn Pfarrer Pabst in Leuggern, dessen Kaplan ich mehrere Jahre war. Zur Sache übergehend, theile Ihnen mit, dass letzte Woche bei Aushebung des Grundes für den Keller eines neuen Hauses etwa ein Dutzend menschlicher Skelette gefunden wurden. Der Ort der Ausgrabung befindet sich am Westende des Dorfes, etwa 20 Minuten vom Rheine entfernt, und am Fusse des Berges, auf dem eine der Warten sich befindet. Die Umgebung des Fundortes trägt den Namen „Eichmatt“, vor siebenzig, achtzig Jahren noch Weidplatz mit Eichen bewachsen, jetzt aber gut angebautes Land. Der Boden ist etwa einen Meter tief lehmiger Sandboden mit ganz lehmigem Untergrund. Kaum einen Meter tief lagen diese Gerippe und zwar in zwei Reihen nebeneinander, alle nach Osten schauend. Die Knochen, ganz zerbröckelt, scheinen schon sehr lange hier gelegen zu sein. Ein Unterkiefer mit seinen sechzehn weissglänzenden Zähnen ist allein ganz gut erhalten, sowie der Oberkiefer desselben Schädels zum Theil. Ausgebeutet ist dieses Leichenfeld noch nicht, indem an der westlichen Seitenwand des nunmehr gegrabenen Kellers, sich Knochenstücke zeigen. Bei mehreren dieser Gerippe, etwa bei sieben, fanden sich Waffen in verschiedener Form und Grösse; darunter eigentliche Schwerter, circa ein Meter lang, und ganz von Rost bedeckt; sämmtliche zur Linken der Leichname. Bei andern fanden sich nur noch kleinere Ueberreste solcher Waffen vor (Scramasaxe). Zu den Seiten obgenannten Schädels, gerade in der Lage der Ohren, fand man zwei Ringe, der Form nach ungefähr wie 3 und 6, Taf. XIII, Nr. 2, 1870, als Darstellung der ausgegrabenen Gegenstände des „Un cimetière de la première époque du fer à Sion“ (pag. 147 *ibid.*). Diese Ringe, von Grünspan überzogen, wurden gereinigt und zeigten einen schönen hellgelben Glanz. In der Lage des Halses, bei eben demselben Schädel, lagen eine Anzahl kleine aneinander gebackene, schwefelgelbe irdene Korallen. Bei einem andern Skelett wurden etwa 4 oder 5 Knöpfe mit glatter Oberfläche und mit Stiften, nicht Ringchen zur Befestigung gefunden, ebenso drei andere Schmuckgegenstände, vielleicht Schwertverzierungen. Auch diese Gegenstände, ganz von

Grünspan bedeckt, zeigen gereinigt einen gelbröthlichen Glanz und haben also bedeutenden Kupfergehalt.

Sämmtliche aufgefundene Sachen befinden sich vorläufig auf dem Gemeindehause in Kaisten. — Beifügen muss ich noch, dass in den dreissiger Jahren, bei Anlage der Strasse, die neben diesem Grundstück vorbeiführt, etwa achtzehn verschiedene Waffen aufgefunden wurden, die aber, wie es scheint, weil unbrauchbar, verloren gegangen sind. Die Strasse, welche dem Rhein zuführt, ist östlich vom Fundort.

Wenn auch mit der Alterthumskunde wenig vertraut, so schien mir doch dieser Fund werth, durch Fachmänner untersucht zu werden. Trägt diese Ausgrabung zur Förderung der Alterthumskunde bei und hat sie also für dieselbe wirklich Werth, so freut es mich; hat dieselbe keinen Werth, so ist doch die Sache Männern der Wissenschaft zur allfälligen Begutachtung übermittelt worden.

J. A. FISCHER, Pfarrer
zu Kaisten bei Laufenburg (Aargau).

313.

Tombes mérovingiennes à Moutier-Grandval.

En 1874 l'Indicateur a publié ma notice sur des sarcophages mérovingiens trouvés dans les fondations de l'église primitive de l'abbaye de Grandval, bâtie vers l'année 630 et qui a été remplacée au huitième siècle. Depuis cette première découverte on en a encore déterrés quelques autres dans les mêmes conditions de dépôt et de formes que les premiers, seulement l'un d'eux a des dimensions inusitées. Il mesure 2,20 m. de long 80 centim. à la tête et 40 centim. aux pieds et aussi une profondeur de 40 centim. pour le coffre. Le couvercle arrondi n'en a que 25 et 35. — Ce vaste sarcophage ne contenait que les os poudreux d'un seul homme.

Le nombre des tombes mises à jour est déjà de 16 et d'après la place qu'elles occupaient, il pouvait y en avoir encore 3 ou 4 dans la partie non fouillée, soit 19 à 20 pour toute l'église, non-compris la tour qui n'a pas été explorée. Deux de ces coffres de pierre sont disponibles et l'on pourrait les acheter à bas prix.

A. QUIQUEREZ.

314.

Das „Bruderloch“ bei Hagenwyl, Kanton Thurgau.

Während meines längern Aufenthaltes in Weinfelden brachte ich das Dasein einer Höhle in der Nähe Hagenwyl's, das „Bruderloch“ genannt, in Erfahrung. Da ich nirgends etwas darüber berichtet finde, so will ich nicht ermangeln, eine kurze Beschreibung dieser interessanten Höhle zu geben.

Das „Bruderloch“ ist eine Felsenhöhle im Tobel des Mettlerbaches, die alle Jahre am ersten Sonntage im Monat Mai den Bewohnern der umliegenden Dörfer zu einem Volksfeste eigenthümlicher Art Veranlassung gibt. Seit undenklichen Zeiten nämlich versammelt sich Jung und Alt am ersten Maisontage auf einem

von Wald umgebenen, in der Nähe der Höhle liegenden Rasenplatze. Von da zieht man unter Jubel und Gesang, mit Fackeln versehen, vor dieselbe, wo zuerst einige Knaben hineingehen und ein Feuer anzünden, theils um die hier schaarenweise sich aufhaltenden Fledermäuse zu verscheuchen, theils um das Innere derart zu erleuchten, dass die andern Begleiter ebenfalls eintreten können. Dieser Besuch ist nichts anderes, als eine *Ceremonie aus Verehrung* des „Bruderloches“, denn für Leute, die aus alter Gewohnheit alle Jahre wiederkehren, ist hier nichts Neues zu sehen. Nachher geht man in geordnetem Zuge wieder auf den schon genannten Rasenplatz zurück und belustigt sich nun mit Tanz und Spiel bis am Abend, da sich natürlich auch das schöne Geschlecht einfindet. Das wäre in kurzen Zügen der Kultus des „Bruderloches“, er hat allerdings, wie ich erfahren, mit der Zeit viel abgenommen und auch jener traditionelle Rasenplatz soll nun bepflanzt werden.

Ueber den ehemaligen Zweck und die Bewohner dieser Höhle hört man verschiedene Sagen. Eine davon behauptet, dass Erdmännchen vor alten Zeiten hier wohnten, die den Leuten der Umgebung viele Wohlthaten erwiesen, denselben über Nacht schwere Arbeiten verrichteten, dann aber, besonders wenn man das Feld bebaute, köstliche Gerichte in silbernen und goldenen Schüsseln an gewisse Stellen trugen, um die Arbeiter zu stärken. Dieses thaten sie freiwillig, damit man sie nicht belästige, auch brauchte man nur die Gefässe wieder an die Stelle zu tragen, wo man die Speisen gefunden hatte. Einmal nun behielt ein habsüchtiger Bauer die kostbare Platte für sich und seit jener Zeit verschwanden die guten Erdmännchen für immer, so dass jetzt die Leute zur Strafe weder so gute Speisen, noch so billige Arbeiter mehr bekommen. — Eine andere Sage erzählt, dass zur Zeit der ersten Christen, diese von den andern heidnischen Bewohnern verfolgt sich hierher flüchteten und die Höhle theils als Wohnstätte, theils als Kirche benutzten. Eine Nische nennt man jetzt noch „Altar“ und eine tiefere Stelle „Bett“.

Ich besuchte nach allen diesen Erfahrungen die Höhle am 1. September 1876, begleitet von zwei andern, sich für die Sache interessirenden Herren. Zur Vermessung und Durchforschung hatten wir uns mit vielen Lichtern, sowie mit Hacke und Schaufel versehen. Von Hagenwyl aus verfolgt man die Strasse nach Schöholzersweilen bis zur Tobelbrücke und geht dann rechts von dieser durch Wiesen am Waldrande hin bis da, wo sich das grosse Tobel stark erweitert, hier steigt man am besten, von einem der Gegend kundigen Knaben begleitet, die terrassenförmigen Abhänge hinunter. Die ganze Gegend gleicht, soweit man sieht, einer hochromantischen Wildniss. Durch Fichtenwald besetzte Vorsprünge wechseln mit kahlen Felsen ab; an einer Stelle findet sich ein grosser freier Rasenplatz und von da mag es noch ungefähr 200 Fuss bis zum Grunde des Tobels sein, das sich aber in einer Breite von etwa 5 Minuten bis fast nach Mettlen hinunterzieht. Zum „Bruderloch“ führt kein eigentlicher Weg, doch bemerkt man allenthalben im Walde Spuren von begangenen Stellen. Der Eingang findet sich ziemlich von Gebüsch und Tannen versteckt etwa 15 Fuss hoch in einer Felsenwand. Durch die in diesem Jahre stattgefundenen Ueberschwemmungen rutschte ein grosser Theil Erde herunter, so dass das Erklettern des Einganges, besonders bei feuchter Witterung, ziemlich erschwert wird. Auf einem kleinen Absatze des Nagelfluhfelsens, in den die ganze Höhle eingehauen, erblickt man ein 5 Fuss weites, 3½ Fuss hohes, unregelmässiges Loch, das als Eingang dient. Zuerst verläuft der überall 3—4 Fuss breite

Gang 7 Fuss südlich und wendet sich nun 45 Fuss lang direkt östlich, zuerst blos $3-3\frac{1}{2}$ Fuss hoch, so dass man fast kriechend hineingehen muss, erst gegen die wordersten Kammern hin beginnt er 5—6 Fuss hoch zu werden, was einen aufrechten Gang gestattet. Die hier zur Verdeutlichung der Beschreibung beigegebene Zeichnung des Grundrisses habe ich so genau, als es die Umstände erlaubten, aufgenommen. Im Winkel bei *a* findet sich eine 1 Fuss in den Felsen gehende Nische, von wo aus man 22 Fuss im Innern des Felsens zwei nebeneinander liegende Einschnitte erreicht. Derjenige rechts führt in eine 6 Fuss im Geviert haltende erste Kammer. Die Nische bei *b*, in der südlichen Wand, wird für den Altar gehalten, sie ist wirklich gerade in der Höhe, dass man davor knieend aus einem Buche lesen könnte, oder dass sie sich auch für die Aufstellung eines Bildes eignen würde. Die Höhe dieser Kammer beträgt $5\frac{1}{2}$ Fuss. Offenbar sollte der Einschnitt links in eine noch projektirte Nebenkammer führen. 12 Fuss weiter östlich öffnet sich links der Eingang in ein zweites 6 Fuss breites, 8 Fuss langes und $5\frac{1}{2}$ —6 Fuss hohes Gemach. Hier entspringt in der Erde, bei *c*, eine Quelle mit spärlichem aber krystallhellem und sehr kaltem Wasser, das durch den Gang seinen Abfluss nach Aussen nimmt; fast gegenüber, 2 Fuss weiter östlich, tritt man rechts in die geräumigste und höchste Kammer. Sie ist 6 Fuss breit, 9 Fuss 8 Zoll lang und 6 Fuss 3 Zoll bis 6 Fuss 6 Zoll hoch. Von hier aus setzt sich der Gang noch 5 Fuss weiter östlich fort und endigt bei *d* mit einer etwas erhöhten Nische.

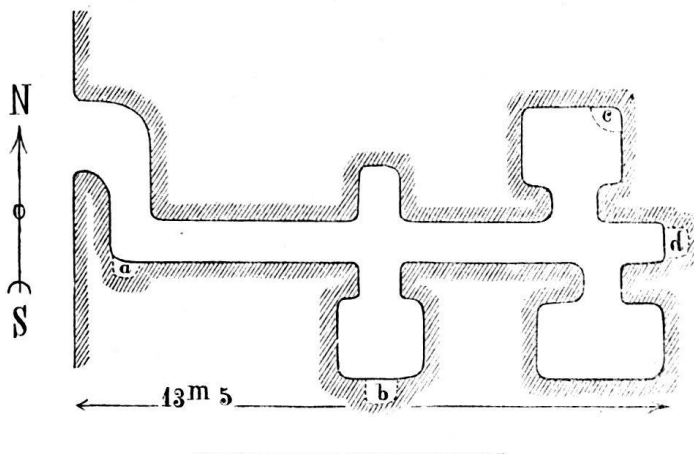
Ueberall besteht der Felsen aus Nagelfluh, zusammengesetzt aus erbsen- bis hühnereiergrossen Steinen. Es unterliegt keinem Zweifel, dass die ganze Höhle ein Kunstwerk sei; am allermeisten sprechen die regelmässige Form und Abtheilung in Kammern dafür. Nur der sehr unbequeme Eingang mag eine natürliche Vertiefung in den Felsen sein. Die Stellen an der Decke und an den Wänden, die kein Kalksinter bedeckt, zeigen viele 2—3 Zoll lange, von einem schweren metallenen Werkzeuge (Bickel) herrührende Hiebe, ein Beweis, dass die Höhle durch mühsame Arbeit hergestellt wurde. Es ist auch möglich, dass der Ausfluss der Quelle diese schwere Arbeit etwas erleichtert habe. Weitere Mühe, die Wände zu poliren oder auch nur schön eben zu meisseln, gab man sich nicht, doch zeigen sich die Flächen und Kanten leidlich regelmässig und gerade. Der Ursprung dieses Werkes scheint ganz in Vergessenheit gerathen zu sein und gehört dem Sagenkreise an.

Die Sage von den verfolgten Christen mag in der doppelten Kreuzform der Grotte ihren Grund gefunden haben, es ist aber ganz gut möglich, dass derselben eine Wahrheit zu Grunde liegt. Diese hier im tiefen Waldesdunkel, weit entfernt von jeder menschlichen Wohnstätte liegende, nur auf Umwegen erreichbare, von Aussen nicht auffallende Höhle, wo selbst jeder menschliche Laut durch das Brausen des in der Tiefe des Tobels über Gerölle und Felsen sich stürzenden Bergbaches übertönt wird, mag wohl wenig Menschen bekannt gewesen sein. Auch ist die Biegung nach Süd sofort am Anfange der Höhle sehr geeignet, das Innere, wenn es je zu einer Wohnung benutzt wurde, vor kaltem Wind und Regen zu schützen und der äussern Beobachtung zu entziehen, indem kein Licht daraus hervorzudringen vermochte. Gewiss aber sind die bis auf unsere Tage vererbten festlichen Gebräuche, die in der Höhle und um dieselbe spielen, noch älter und stammen geradezu aus der heidnischen Zeit. So ein herrliches Frühlingsfest im Walde übt auf die Gemüther einen tiefen Eindruck, desshalb wurde es wahrscheinlich von

den später zum Christenthume übergetretenen Einwohnern der Gegend beibehalten und wiederholt sich jetzt noch alle Jahre, wenn auch der eigentliche Zweck, die den Göttern darzubringende Huldigung mit dem Heidenthume dahinfiel.

Um dem jetzigen Namen (Bruderloch) gerecht zu werden, nehme ich an, dass es eine Zeit gab, wo ein Einsiedler, den man gewöhnlich Waldbruder nennt und deren es vor der Reformation auch in hiesiger Gegend gegeben haben mag, diese Höhle bewohnte, obwohl ich hierüber keine Angaben erhalten konnte.

Als Anhaltspunkt für das Alter dient vielleicht der hier sich sehr langsam bildende Sinter, der eine Dicke von 4—6 Linien erreicht. Er besteht aus ganz feinen Schichten, Jahresringen ähnlich wie am Holze, die immer am Anfange geschwärzt erscheinen, ein Beweis, dass man in dieser Höhle zu allen Zeiten feuerte. — Da der Grund, mit Ausnahme der Nähe der Quelle, aus Felsen besteht, so zeigten sich unsere Erdwerkzeuge ziemlich unnütz. Dort aber findet man eine etwa 1 Fuss dicke aus Sinter, Erde und Schutt gebildete Schicht, die in dieser Tiefe eine durch Kohlen u. s. w. geschwärzte Krumme zeigt, in der ich eine wegen ihrer Kleinheit zu keinem Schlusse berechtigende rothe Topfscherbe fand. B. RAEER.



315.

Studien über die „Manessische Liedersammlung.“

In der „Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz“, Seite 632 u. ff. hat der Unterzeichnete die Bilder der sogenannten „Manessischen Liedersammlung“ bloss nach den ihm damals zugänglichen Copien beschrieben. Da nun die meisten derselben — ein Paar Farbendrucke bei Mathieu, sowie in den antiquarischen und historischen Vereinspublicationen von Zürich und St. Gallen ausgenommen — nur farblose Umrisszeichnungen und zudem nicht alle mit genügender Treue wiedergegeben sind, war eine Präcisirung der stilistischen und technischen Unterschiede, die zwischen den vielen Miniaturen der Handschrift bestehen, ausgeschlossen. Inzwischen ist es möglich geworden, ein eingehendes Studium des Originalen nachzuholen, dessen Ergebnisse in Kürze resümiert werden sollen.

Die Handschrift, ehemals Nr. 7266, jetzt Code allemand Nr. 32 der Pariser Nationalbibliothek, ist ein Pergament-Foliant von 429 Blättern, deren Höhe m 0,355 und deren Breite 0,25 beträgt. Der wahrscheinlich aus dem vorigen Jahrhundert stammende rothlederne Einband ist auf der Schauseite des vorderen Deckels mit

dem in Gold gepressten Kgl. Wappen geschmückt. Ein von moderner Hand auf der ersten (Papier-) Seite geschriebener Titel lautet: *Recueil d'anciens poètes allemands*. Die Zahl der jeweilig eine ganze Seite einnehmenden Bilder beläuft sich auf 141, ihre Grösse, ausschliesslich der Umrahmung, beträgt annähernd m. 0,225 : 0,15.

Die meisten dieser Bilder, 114 an der Zahl, sind in einem durchaus einheitlichen Stile durchgeführt; sie geben sich als die *Miniaturen ältester Klasse* zu erkennen, welche den Hauptstock, den ursprünglichen Kern der Sammlung bilden. Ihre Compositionen unterscheiden sich von denen der übrigen durch die geringere Zahl der Figuren und einen dafür um so grösseren Maasstab derselben. Die Ausführung ist einfach. Der Grund, von dem sich die Gestalten und die Gegenstände abheben, ist das farblos linirte Pergament. Darauf wurde die Zeichnung, wie sich aus den häufig vorkommenden Petimenti erkennen lässt, mit einem grauen Stifte in sicheren, fertigen Zügen entworfen¹⁾ und, nachdem sie illuminirt, recht derb mit breiten, oft stark genährten Pinselzügen von einer tief sepiabraunen Farbe nachgeholt. Nur der Mund und der Nasenrücken sind regelmässig durch zinoberrothe, und die Nasenflügel, sowie die Detaillirung der Haare durch schwarze Striche angedeutet. Die Zeichnung der Hände ist dieselbe, wie man sie mit schablonenhafter Fertigkeit in den gleichzeitigen Glasmalereien behandelt sieht, derart, dass die Finger ganz dünn mit starkem stumpfem Ende und gefühllosen Bewegungen weiss aus den derben Contouren ausgespart sind. Bei Männern sind die Haare durch ein Conglomerat von kleinen runden Locken oder Rollen ohne weitere Modellirung mit sparsam eingezeichneten Wellen oder Curven angedeutet, bei Frauen aus denselben in einfacher Reihe kettenförmig zusammengesetzten Motiven. Die ganze Methode weist überhaupt auf eine derbe, decorative Kunst, die mit handwerksmässiger Routine nach immer wiederkehrenden Regeln geübt wurde, daher denn auch eine gewisse Monotonie beim Durchblättern dieser Pergamente sehr bald sich fühlbar macht. In den Köpfen, die fast immer en-face oder im Dreiviertelsprofile und nur ganz ausnahmsweise in der scharfen Seitenansicht dargestellt sind, fehlt jede Spur einer individuellen Nüancirung. Sie haben mit den hochgeschwungenen leichten Brauen, den lang geschlitzten, oft schief gestellten Augen und einer unter der Wurzel ziemlich eingezogenen stumpfen Nase alle denselben jugendlichen Charakter. Einige der weiblichen Köpfchen sind recht anmuthig und schön, aber mehr als Süssigkeit und Sentimentalität vermag der Künstler in seinen Typen nicht auszudrücken. Selbst in Kampf und Schlacht, wo alle Gesichter von Wunden klaffen und Blut in Strömen fliesst, fehlt jede Spur von Affect; so wieder in anderen Situationen: der minnekranke Adelberg kniet theilnahmlos vor der angebeteten Dame, obwohl ein Pfeil seine entblösste Brust getroffen hat. Nur einmal, in dem Bilde, wo Hesso von Rinach als der Wohlthäter der Armen erscheint, leuchtet etwas wie höhere

¹⁾ Solche Petimenti, d. i. fehlerhafte oder sonst neben stattgehabter Veränderung stehen gebliebene Vorzeichnungen, finden sich hauptsächlich in folgenden Miniaturen ältester Klasse: auf dem Bilde des Markgrafen von Hohenburg, Folio 29, wo der Page mit einem grauen Stifte viel grösser vorgezeichnet wurde, als er nachträglich ausgefallen ist; auf den Bildern des Kürenberg, Folio 63, des v. Morungen, Folio 76, des Burggrafen v. Lüenz, Folio 115, wo die Linke des Steinstossers ursprünglich mit ausgestreckten Fingern entworfen war; auf dem Bilde des Trostberg, Folio 255, woselbst noch die nachträglich abgeänderten Entwürfe für die Baliste und den mit einem Hammer darauf schlagenden Knappen stehen geblieben sind. Endlich findet sich auf Folio 196 die bemerkenswerthe, unbemalte Graustiftzeichnung eines namenlosen Turnieres.

Empfindung aus den Gesichtern hervor. Das flehentliche Aufblicken zum Ritter ist durch die emporgezogenen Brauen hinlänglich ausgedrückt, ein Blinder deutlich charakterisirt und bei anderen durch die hässlich entstellten Züge das Gemeine ihres Standes auszudrücken versucht. Unter den Thierfiguren sind Pferde die gelungensten. Ihr Bau ist, abgesehen von gewissen conventionell wiederkehrenden Fehlern, wozu besonders die viel zu dünn gezeichneten Extremitäten gehören, richtig dargestellt und die Bewegung oft eine überraschend lebendige; dagegen fällt es auf, dass die Thiere durchwegs im Verhältnisse zu den Reitern viel zu klein gezeichnet sind. Architekturen sind immer bunt und blos aphoristisch angedeutet, ebenso die Bäume, die als förmliche Ornamente von spiralförmigen grünen Ranken mit bunten Blumen erscheinen, und wie die Bauten in keinem Verhältnisse zu den Figuren stehen. Mitunter kommt es auch vor, dass der weisse Plan, um die Flur zu versinnlichen, mit Gräsern und Blumen bestreut ist. (Bild des Heinrich v. Veldig, Fol. 30.)

Die Bemalung mit schönen leuchtenden Deckfarben ist eine sehr pastose. Ein klares Rosa bildet den Localton der nackten Theile, darauf die Wangen durch ein mit Carmin vermisches und zart vertriebenes Zinoberroth bezeichnet sind. Kleinere Partien von derselben Farbe kehren am oberen Theil der Stirne und auf dem Handrücken wieder. Dazu kommt dann noch ein leichtes in's Gelbliche, oft auch in's Grüne stechendes Hellbraun für die seitliche Begrenzung des Nasenrückens, an der Rundung des Kinnes und für die Falten am Halse. Die Haare, nur ausnahmsweise bei ältern Leuten grau-blau, haben immer eine in's Gelbe gebrochene hellbraune Farbe. In den Gewändern sind die Schatten breit und kräftig aufgetragen und weich vertrieben. Auf Blau und Roth sind sie in einer tiefern Nuance der Localfarbe, auf Gelb zinoberroth gehalten. Gewisse Details von Wappen, die Kronen, Trompeten, Sättel und andere Bestandtheile des Pferdezeuges, mitunter auch die Säume der Gewänder, sind durch Blattgold ausgezeichnet. Die Anwendung des Silbers ist, wenn wir uns recht entsinnen, in diesen Miniaturen ältester Klasse nicht oder jedenfalls nur in einem sehr geringen Umfange zu constatiren. Panzerhemde haben eine grau-blaue Farbe, die Textur ist stets durch einfache Quadrirung mit schwarzen Linien angedeutet. Wie in anderen Miniaturen des XIII. und XIV. Jahrhunderts fällt auch hier die willkürliche Bemalung der Thiere auf: es gibt hellblaue, rosenrothe und gelbe Pferde, und auf dem Bilde des von Buwenburg auf Fol. 359, wo drei Reiter und ein Speerknappe zu Fuss geraubtes Vieh vor sich hertreiben, sieht man zinober- und carminrothe, orangefarbene und dunkelgrau-blaue Ochsen.

Alle Bilder sind von einer Bordüre umrahmt, über welcher mit rothen Minuskeln der Name und wohl auch der Stand des Dargestellten verzeichnet steht. Der Schmuck der Umrahmung mit nur zwei immer wiederkehrenden Motiven ist einfach; er besteht entweder aus einem blau und roth getheilten Bande mit grossen übereck gestellten Quadraten von Gold, oder die letzteren fehlen, und es ist statt dessen zwischen Roth und Blau ein dritter Streifen von Gold gelegt.

Zahlreiche Bilder, besonders die auf schweizerische Sängler bezüglichen, sind bereits an einem anderen Orte aufgezählt und theilweise beschrieben worden. Es ist in der That erstaunlich, welche Fülle der mannigfaltigsten Darstellungen aus allen Gebieten des Lebens dieser Codex enthält. Als besonders merkwürdige nennen wir, weil dieselben unseres Wissens noch durch keine Copien bekannt geworden sind, das Bild des von Sachsendorf auf Fol. 158. Auf einem Lager sitzt die Dame,

die den auf ihrem Schoosse ruhenden Jüngling umfassen hält. Dieser hat ein Bein gebrochen, das ausgestreckt und geschindelt auf den Knien des nebenan sitzenden Arztes ruht. Hinter dem Patienten, mit der Rechten dessen Schulter und in der Linken eine goldene Büchse haltend, steht ein Knappe oder des Doctors Assistent. Andere Bilder stellen Jagden und Hetze auf Hirsche (Fol. 202), Bären (313), Haasen und Füchse (320) vor. Dann wieder sieht man Kraftspiele: ein Steinstossen (der Burggraf von Lüenz, Fol. 115) und ein (allerdings späteres) Bild, das Jünglinge zeigt, wie sie sich vor dem Schenktische an Discuswerfen ergötzen. Bisweilen auch hat sich der Künstler mit einer symbolischen Darstellung begnügt; bei Liebesscenen, wie dem Bilde des Herrn Endilhart von Adelburg (Fol. 181), der, die entblösste Brust von einem Pfeile durchbohrt, zu Füßen seiner Dame kniet, und dem des Herrn Wachsmut von Mülnhusen (Fol. 183): er steht hinter der Dame, die hoch zu Pferd einen goldenen Speer nach dem Jünglinge zurückwirft. Zweimal kommen auch Erinnerungen an die Antike vor: Dämonen oder Kobolde, halb Thier, halb Mensch, die auf dem Bilde einer Schifffahrt (Fol. 116), und dem des Herrn Ulrich von Liechtenstein (Fol. 237), der zu Pferd ein Wasser durchfurcht, kämpfend mit Schwert und Keule oder Bogen, die Fluthen beleben.

Die meisten dieser Scenen sind mit einer geringen Zahl von Figuren abgehandelt, ohne sonderliche Bewegung in einfachen, auch manchmal gebundenen Situationen. Im Ganzen aber gelang es dem Künstler, was er schildern wollte, mit genügender Deutlichkeit auszudrücken, so dass man den Sinn der Handlung auf den ersten Blick versteht.

Von allen Miniaturen der Handschrift sind es die der oben beschriebenen Gattung allein, welche sich, theilweise wenigstens, als Nachbildungen von gleichzeitigen oder älteren Originalen zu erkennen geben²⁾, während die übrigen alle — 27 an der Zahl — als eigens für den Codex beschaffte Originalcompositionen zu gelten haben.

Und in der That, die grossen Unterschiede, die zwischen diesen letzteren und jenen Bildern der ältesten Classe bestehen, wird auch ein ungeübtes Auge nicht übersehen können. Sie äussern sich einmal in einer bereicherten Form der Composition, einer schmuckvolleren und häufiger wechselnden Umrahmung mit bunten Ranken, Blumen u. dgl., und ganz besonders in dem Stile der Zeichnung und einer von den älteren Bildern gänzlich abweichenden Scala und Technik der Farben.

Die Folge dieser späteren Miniaturen ist eine sehr unregelmässige, woraus zu schliessen, dass die Sammlung entweder lange aus losen Blättern bestanden habe, oder nachträglich umgebunden worden sei. Sie beginnt schon mit der Miniature Nr. 4 auf Folio 10 und setzt sich, theilweise mit älteren Bildern vermischt, in 8 Nummern bis Folio 48 fort. Es folgt dann eine längere Unterbrechung durch lauter Bilder ältester Klasse bis Folio 190, von wo ab, bis Folio 292, 11 und mit Folio 339 bis 399 wieder 8 jüngere Miniaturen mit zahlreichen älteren versetzt sind.

Nun sind allerdings erhebliche Unterschiede auch zwischen diesen nachträglichen Bildern zu beobachten, die man ihrerseits in *drei Classen* theilen kann. Deutlich sondern sich zunächst die drei Miniaturen Nr. 19 auf Folio 43, Grave Wernher von Homberg, Nr. 65 Folio 194, Her Otto vom Turne, und Nr. 67 Folio

²⁾ Vgl. Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz, S. 636. Das mit der Miniature des Pariser Codex genau übereinstimmende Bild in dem Nagler'schen Fragmente der Berliner Bibliothek hat *Bächtold* seiner Strettlinger Chronik (Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz und ihres Grenzgebietes. Bd. I. Frauenfeld 1877) in einem guten Farbendrucke beigegeben.

197, Her Boesh von Ehenheim. Die in künstlerischer Hinsicht und auch ihres Inhaltes wegen bemerkenswertheste ist die Miniature Nr. 19. Sie zeigt den Grafen Wernher von Homberg, der 1320 vor Genua fiel, im Kampf gegen Reiter und Fussvolk. Stilistisch am nächsten steht ihr das Bild des Herrn Otto vom Turne (1275 bis 1330), während das dritte, des Herrn Boesh von Ehenheim, einen Schwertkampf zwischen Rittern in Gegenwart von Damen darstellend, schon mehr an die Miniaturen der folgenden Klasse erinnert. Was diesen Bildern, vornehmlich den beiden ersten, im Gegensatze zu dem farbigen, frischen und leuchtenden Aussehen der älteren, eignet, ist ein eigenthümlicher, etwas kalter Schmelz der Farben, unter denen als besonders charakteristische ein in's Violett gebrochenes Dunkelroth erscheint, und die weiche consequente Modellirung der Gewänder, die stellenweise mit deckweissen Lichtern belebt sind. Auch sonst wird Deckweiss, das in den Bildern der ältesten Gattung fehlt, sehr ausgiebig verwendet, für Ranken, Duffen und Striche, welche die Draperien decoriren. Neu ist ferner der Gebrauch des Silbers, das sehr glatt und glänzend aufgetragen ist, auf Helmen, Schilden und Panzerhemden. Die Umrisse, die in den ältesten Miniaturen je nach den Theilen, die sie begrenzen, verschiedene Farben zeigen, sind hier consequent mit einer kalten, graubraunen, in dem Bilde des Homberg mit einer tief schwarzen Tinte gezeichnet. Die Gesichter, dort mit einem leuchtenden Rosa bemalt, haben alle die Naturfarbe des Pergamentes; nur in dem Bilde des Ehenheim kommt eine leicht rothe Andeutung der Wangen vor. Ganz nur diesen drei Bildern eigen ist auch die fleissige und ausführliche, wenn freilich mitunter etwas ängstliche und kleinliche Methode der Zeichnung. Einzelne Köpfchen und Bewegungen sind überraschend gut, so in dem Bilde des Grafen von Homberg, wo der Ausdruck der Klage und des Entsetzens in den Gesichtern, wie in den Gesten der von oben zuschauenden Damen recht gelungen ist. Von anderen mehr nebensächlichen Merkmalen, durch die sich diese Miniaturen, wie die der nachfolgenden dritten Classe, von denen der ältesten unterscheiden, ist noch zu nennen die Behandlung der Haare; sie sind nicht mehr gerollt, sondern in langen, wellenförmigen Strängen geordnet, zierlich detaillirt und ohne Ausnahme decidirt hell (schwefel-) gelb bemalt. Anders ist auch die Zeichnung der Kettenpanzer; sie sind silbern und in horizontalen Lagen durch kleine aufrechte Curven in abwechselnd entgegengesetztem Sinne belebt.

Ganz für sich, eine *dritte Classe* bildend, stehen 20 weitere Miniaturen.³⁾ Die Zeit ihrer Entstehung ist kaum zu bestimmen. Sie können von einem geringeren Meister gleichzeitig mit den drei oben beschriebenen gemalt, sie können aber auch — was wahrscheinlicher ist, erst später geschaffen sein. Was sie mit jenen gemeinsam haben, ist die bereicherte Form und eine oftmals grosse Lebendigkeit der Composition; sie unterscheiden sich dagegen durch den geringeren Fleiss der Ausführung, schwächere Zeichnung und eine ganz abweichende Palette. In der Gesamt-

³⁾ Es sind dies Folio 10, König Wenzel von Behein. 11, Herzog Heinrich von Pressela. 13, Margrave Otte von Brandenburg mit dem Pfile. 14, Margrave Heinrich von Misen. 42, Graf Albrecht von Heigerlau. 46, Her Jacob von Warte. 48, Bruder Eberhart von Sax. 190, Johans von Ringgenberg (1283—1335). 192, Albrecht Marchschal von Raprechswile. 226, Kristan von Luppın ein Düring. 228, Her Heinrich Hetzbolt von Wissensse. 229, Der Düring. 231, Winli. 281, Meister Heinrich Teschler. 285, Rost Kilchherre ze Sarne. 292, Der Schulmeister von Esselingen. 339, Der jung Misner. 355, Suezkint der Jude. 381, Regenbog. 394, Chunze von Rosenhein. (Die Namen von Schweizern sind durch *Cursivschrift* ausgezeichnet.)

erscheinung der Figuren fällt es auf, wie die Bewegungen, die in den Bildern der ältesten Klasse einen ruhigen Rhythmus zeigen, bald gespreizt, bald steif und eckig ausgefallen sind. Die Zeichnung vermittelt des Pinsels, braun für die nackten Theile, für Haare und Schleier, und schwarz in den Kleidern, lässt zahlreiche Correcturen erkennen und ist oft mit einer schülerhaften Nachlässigkeit und Unsicherheit gehandhabt, so dass sich die Züge nicht selten ausnehmen, als ob eine unberufene Hand sie nachträglich überfahren habe. Die Anmuth der Köpfe auf den vorigen Bildern, die sich in der weichen Wangenlinie und den verhältnissmässig gut gezeichneten Augen ausspricht, ist gänzlich verschwunden, selbst den Typen ältester Klasse stehen sie nach. Sie haben einen platten Schädel, breites eckiges Kinn, mit welchem eine gefühllos gezeichnete Wangenlinie zusammentrifft, langgeschlitzte unförmliche Augen mit öfters schielendem Sterne, so dass die Gesichter manchmal von einer ausgesuchten Hässlichkeit sind (Täschler, Rost von Sarnen, Schulmeister von Esselingen, Regenbog). Dabei lässt sich allerdings nicht bestreiten, dass mitunter, namentlich in aufgeregten Situationen, ihr Ausdruck ein leidlich gelungener ist. In den Miniaturen ältester Klasse, wie in den oben beschriebenen drei Bildern, ist die Modellirung in den Gewändern ohne Inanspruchnahme der Zeichnung mit breiten, weichen Tönen ausgeführt; hier ist alles Gefälte mit steifen schwarzen Linien gezeichnet, die sich grell von den fahlen und trüben Farben detaschiren, daher denn auch die Kraft und Plasticität der Modellirung fehlt. Kettenpanzer, wiederum silbern, sind durch schwarze Doppelstriche in horizontale Lagen getheilt und diese durch kleine aufrechte Curven in abwechselnd entgegengesetzter Richtung detaillirt. Einen etwelchen Fortschritt zeigt die Behandlung der Bäume, die zwar, wie in den Bildern ältester Klasse, noch öfters eine aus conventionellen, meistens spiralförmigen Ranken gebildete Krone haben, indessen sind die Aeste körperlicher und die Blätter realistischer gebildet, so dass sich nach denselben bereits verschiedene Gattungen erkennen lassen (vgl. das Bild des Jacob v. Wart und Rost's von Sarnen). Mitunter kömmt es auch vor, dass das Laubwerk, wie in den folgenden, jüngsten (?) Bildern, zu grossen, compacten Büscheln vereinigt ist. In der farbigen Ausstattung fällt durchwegs die fahle, oft trübe und schmutzige Wirkung der Töne auf. In den Gesichtern bildet ein kaltes, helles Rosa die Localfarbe, mit welcher die hell- (schwefel-) gelben Haare, die grell weissen Augen und die braunen, bald in's Grüne, bald in's Ockergelbe gebrochenen Schatten hässlich contrastiren. In den Gewändern werden die schwarzen Faltenstriche bisweilen von leichten Schatten gefolgt, die in dünnen Lagen mit dem Pinsel lavirt und schmutzig mit dem sonst glatten Localtone verflossen sind. Auf Grün haben diese Schatten eine schwarzgraue, in Gelb eine rothbraune Farbe, in Violett sind sie gelblich braun, auf Roth mit einem in's Graue gebrochenen Deckweiss gemalt.

Als die letzte, die vierte, und wohl die jüngste Klasse von Miniaturen sondern sich endlich die Bilder Nr. 128—131: Rubin von Rüdeger, Folio 395, der Kol von Nüssen, Folio 396, Der Durner, Folio 397, und Meister Heinrich Vrowenlob, Folio 399. An Rohheit und Gefühllosigkeit der Zeichnung übertreffen sie noch diejenigen der vorigen Klasse, was sie dagegen zu ihrem Vortheile unterscheidet, das ist eine frischere und leuchtende Wirkung der Töne. In den Gewändern kömmt wieder eine kräftigere Modellirung auf, gewöhnlich in einer dunkleren Nüance der Localfarbe. Charakteristisch für diese Miniaturen ist auch ein schönes blankes Blattgold und die

Bemalung der Köpfe, wo grelle bräunlich rothe Dupfen die Stelle der Wangen, und Schatten von gleicher Farbe die Augenhöhlen unter den Brauen bezeichnen.

Der „Manessische Codex“ ist seines reichen Inhaltes wegen ein Denkmal ersten Ranges. Die Forscher der altdutschen Sprache und Dichtung haben mit vollen Händen aus dieser Anthologie geschöpft, dem Culturhistoriker bietet sie durch die Mannichfaltigkeit der Darstellungen aus dem Leben und Treiben aller Stände eine Fülle von Belehrungen dar; aus gleichen Gründen hat auch die Kunstgeschichte diese Bilderhandschrift zu den bedeutendsten Werken der gothischen Malerei gezählt. Anders muss sich das Urtheil gestalten, wenn man diese Miniaturen als technische Leistungen beurtheilt. Als solche dürften sie kaum über den Werth einer mittleren Güte zu taxiren und durch mehr als eine Bilderhandschrift des XIV. Jahrhunderts übertroffen sein. Die Ausführung der ältesten Bilder ist wohl eine reiche, aber sie ist derb und monoton, die der Miniaturen dritter und vierter Klasse grenzt stellenweise an's Stümperhafte. Fleissig und sorgfältig ist nur das Eine Bild der zweiten Gattung, dasjenige des Grafen Wernher von Homberg, gemalt.

Einer der gewichtigsten Zweifel, die sich früher gegen den heimischen, d. h. allamannisch-schweizerischen Ursprung dieser Sammlung erhoben, war auf den hohen Kunstwerth derselben gestützt; man wagte es nicht, die Annahme auszusprechen, dass, sei es in Zürich, sei es in den umgebenden Landen, ein Werk von so kostbarer Pracht hätte gefertigt werden können. Dieses Zweifels, hat uns der Augenschein belehrt, darf man sich füglich entschlagen, und wenn ein anderer noch auf den Reichthum der Illustrationen sich stützen sollte, so ist dem entgegen zu halten, dass wenigstens eine nicht viel spätere Epoche, das beginnende XV. Jahrhundert, ein Denkmal *schweizerischer* Malerei hinterlassen hat, das sich füglich dem Pariser Codex an die Seite stellen lässt; es ist dies die 1411 von einem Caplane in Lichtensteig für den letzten Grafen von Toggenburg geschriebene und mit zahlreichen, zum Theil sehr ausführlichen Miniaturen ausgestattete Weltchronik, die sich vor etlichen Jahren noch in dem Besitze des Wiener Kunsthändlers Pisonyi befand und von welcher mehrere Bilder in farblosen Contourzeichnungen veröffentlicht worden sind.

Ueber das Alter der Pariser Handschrift werden die Ansichten verschiedene bleiben. Dass Hadloub's Bild (Folio 371) schon unter den Miniaturen ältester Klasse rangirt, möchte ihre Entstehung im XIV. Jahrhundert wahrscheinlicher als im vorhergehenden erscheinen lassen, und müsste man sich zu dieser Annahme vollends entscheiden, wenn in dem Bilde des Grafen Kraft von Toggenberg (Folio 22) in der That der gleichnamige 1339 verstorbene Propst am Grossen Münster von Zürich zu erkennen wäre. Es mag Kundigeren zur Anregung dienen, wenn hier noch die Namen der übrigen Schweizer folgen, die unter den Miniaturen derselben Gattung figuriren. Es sind diess: Grave Rudolf von Nüwenburg, Folio 20; Her Walther von Klingen, Folio 52; Her Heinrich von Sax, Folio 59; Wernher von Tüfen, Folio 69; Her Heinrich von Stretlingen, Folio 70 (nach Bächtold, a. a. O. S. XXI, ist es wahrscheinlich Heinrich IV., 1258—94); Hesso von Rinach, Folio 113; Heinrich von Rugge, Folio 122; von Singenberg, Truchseze ze Sant Gallen, (Urkundlich zwischen 1209 und 1230 genannt Lütolf im Geschichtsfreund XXV.) Folio 151; Her Bligge von Steinach, Folio 182; Her Chunrat der Schenke von Landegge (1271—1304), Folio 205; Her Chunrat von Altstetten, Folio 249; von Trosberg (1286—1323 oder 1286—1317 a. a. O.), Folio 255, und Boppo, Folio 418.

Von den unter den Bildern zweiter Klasse Dargestellten ist Graf Werner von Homberg 1320 gestorben, als Her Otto's vom Turne Lebenszeit hat Lütolf die Epoche von 1275—1330 nachgewiesen (Geschichtsfreund, Bd. XXV) und für die des Johann von Ringenberg, dessen Bild unter den Miniaturen der dritten Gattung figurirt, die Jahre 1283—1335.

J. R. RAHN.

Ueber die Herkunft des sog. „*Codex Maness*“ steht unbestreitbar fest, dass derselbe gegen Ende des 16. Jahrhunderts dem Freiherrn Johann Philipp von Hohensax auf Forsteck (ermordet 2. Mai 1596) angehörte.

Aus dieser Thatsache wurde vielfach die Folgerung gezogen, die berühmte Liederhandschrift sei entweder auf Forsteck selbst geschrieben, oder als Geschenk eines Bischofs von Constanx an die Familie gekommen, mit Bestimmtheit aber wird angenommen, der Freiherr habe dieselbe als altes Erbstück besessen.

Wenn auch die Möglichkeit der letztern Supposition zugegeben werden muss, so spricht die Wahrscheinlichkeit doch eher für das Gegentheil.

Aus der Biographie J. Philipps von Hohensax (von Chorherr Wilh. Stucki, Basel 1597), sowie aus der Correspondenz des Freiherrn geht mit Bestimmtheit hervor, dass derselbe ein sehr gelehrter Mann und Freund der Wissenschaft gewesen ist, und eine ganz ansehnliche Büchersammlung besass. — Schon als Gouverneur von Geldern legte er sich mit einem Aufwande von mehr als 2000 Gulden eine bedeutende Bibliothek an, die ihm bei der Uebersiedelung nach der Pfalz 1588 leider gestohlen wurde. Als pfälzischer Amtmann zu Moosbach und später auf seinem Stammsitz Forsteck im Rheinthale gab er sich erst recht dem Studium von Geschichte und Literatur hin, und korrespondirte mit Gelehrten aller Länder, gleich vorzüglich in Handhabung der lateinischen, deutschen und französischen Sprache. (Er soll nach Carl Schneider, Biogr. Notiz über J. Ph. v. H.-Sax, Altstetten sine dato (ca. 1850) auf die Schönheit der altdeutschen Gedichte und auf die Nothwendigkeit hingewiesen haben, die deutsche Sprache ähnlich wie das Lateinische und Griechische zu behandeln. Als Quelle wird citirt: Schottel, Teutsche Haupt-Sprache, Braunschweig 1563.)

Sollte auch diese letzte Angabe sich als ungegründet erweisen, so ist es doch höchst wahrscheinlich, dass Hohensax den Codex selbst erworben hat, sei es in Zürich, wo er eine Menge Freunde hatte, sei es auswärts. Es ist wohl zweifellos, dass Churfürst Friedrich IV. und Marquard Freher s. Z. den Codex in Moosbach oder Heidelberg gesehen haben. — Leicht erklärlicher Weise konnte sich die Wittwe Adriana Francisca 1607 nicht wohl dem Verlangen des Churfürsten um Ueberlassung des Schatzes widersetzen, da sie sich wohl auch ferner der Gewogenheit des Gönners ihres seligen Gatten, des Pathen ihres Sohnes Friedrich Ludwig, versichern wollte.

Nebenbei sei bemerkt, dass das mit eingegrabenen Zeichen bedeckte eiserne, von Forsteck her stammende Instrument, welches die Antiquarische Gesellschaft in Zürich bewahrt, wohl auch aus den Sammlungen Johann Philipps von Hohensax herkommt.

ZELLER-WERDMÜLLER.

316.

Quelques mots sur les Ménâides.

L'*Indicateur d'antiquités suisses* a publié, il y a quelques années, divers articles sur la question des *ménâides*. D'après Mr. le professeur Hisely, qui avait émis précédemment une opinion différente, elles constituaient, dans l'origine, un *droit de charroi*.

Cette interprétation paraît la seule exacte; elle coïncide avec la manière de voir de Ducange (*Menaïda, vectura, quam quis domino praestare debet, a menare, ducere*), et du cardinal Billiex (*droit du seigneur de faire faire des transports par ses vassaux*¹⁾).

1) *Chartes du diocèse de Maurienne*. Chambéry, 1861, p. 423.

Plusieurs textes anciens viennent à l'appui de cette interprétation. En voici un qui remonte au onzième siècle et qui concerne le chapitre de Sion, en Valais:

„In natale domini servitium quod vulgo dicitur menaidas quatuor et sex lignorum tractus cum bubus duobus²⁾.“

Nous trouvons des textes analogues dans des rentes dues au chapitre de Saint-Jean de Maurienne, à la même époque:

„In nativitate domini trainas IIII³⁾ . . . in autumnno carrucam I⁴⁾ tribus diebus, „et post nativitatem domini boves ad adducendam naieriam⁵⁾“. — Ailleurs: „Boves „ad fenum coadunandum . . . debet duos boves in una die.“

Déjà, dans les onzième et douzième siècles, la Maurienne a des *ménâides* converties en une redevance en argent: „XVI den. in nativitate domini . . . II sol. de „menaidis . . . XII numos de menaidis⁶⁾“ . . . “

Toutefois, les *ménâides* n'existaient pas seulement dans les terres dépendant d'établissements religieux, ainsi que je l'ai prouvé par la citation d'un certain nombre d'exemples tirés des redevances dues aux anciens comtes de Genève, dans le quatorzième siècle⁷⁾.

Les *ménâides* furent peu à peu converties, sans l'être à la fois partout, ou en redevances de diverses espèces, en nature (pain, vin, salé, œufs, froment, seigle, etc.) ou en argent.

La plupart des *ménâides* étaient payables à Noël, ou dans les jours suivants surtout le vingt-sept décembre; il y avait aussi, çà et là, d'autres époques de paiement.

Soit sur la date de l'année à laquelle elles étaient livrables ou payables, soit sur le temps où cessèrent les charrois proprement dits ou les redevances en nature, il est impossible d'indiquer une règle précise et générale; on peut constater, à cet égard, des différences, soit de contrée à contrée, soit dans un seul et même pays.

Ce qu'on peut dire, c'est que le paiement en espèces devient de plus en plus fréquent, et presque bientôt le seul, à mesure qu'on se rapproche d'une époque relativement moderne.

Il nous est permis quelquefois de constater le passage de la redevance en nature au paiement en espèces; ainsi, je lis le texte suivant dans une reconnaissance féodale faite, à Evian, en faveur de Michelle de la Rivière, femme de noble Jacques d'Epagny, le quatre janvier 1481 (M^e Gru, notaire): „ . . . et pro ipsa terrae „pecia debere confitetur ipse confitens . . . *quinque denarios cum una pogesa gebenu. „redditus solvendo . . . in exonerationem unius panis menaydarum actenus pro „septem denariis gebenu. remissi.*“ Il s'agit d'une terre qui avait appartenu autrefois à Amédée Dardel⁸⁾ et qui avait passé successivement dans deux autres mains, avant de devenir la propriété de la dame d'Epagny.

JULES VUY.

2) *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande*. Tome XVIII, deuxième partie, p. 354.

3) Traîneaux.

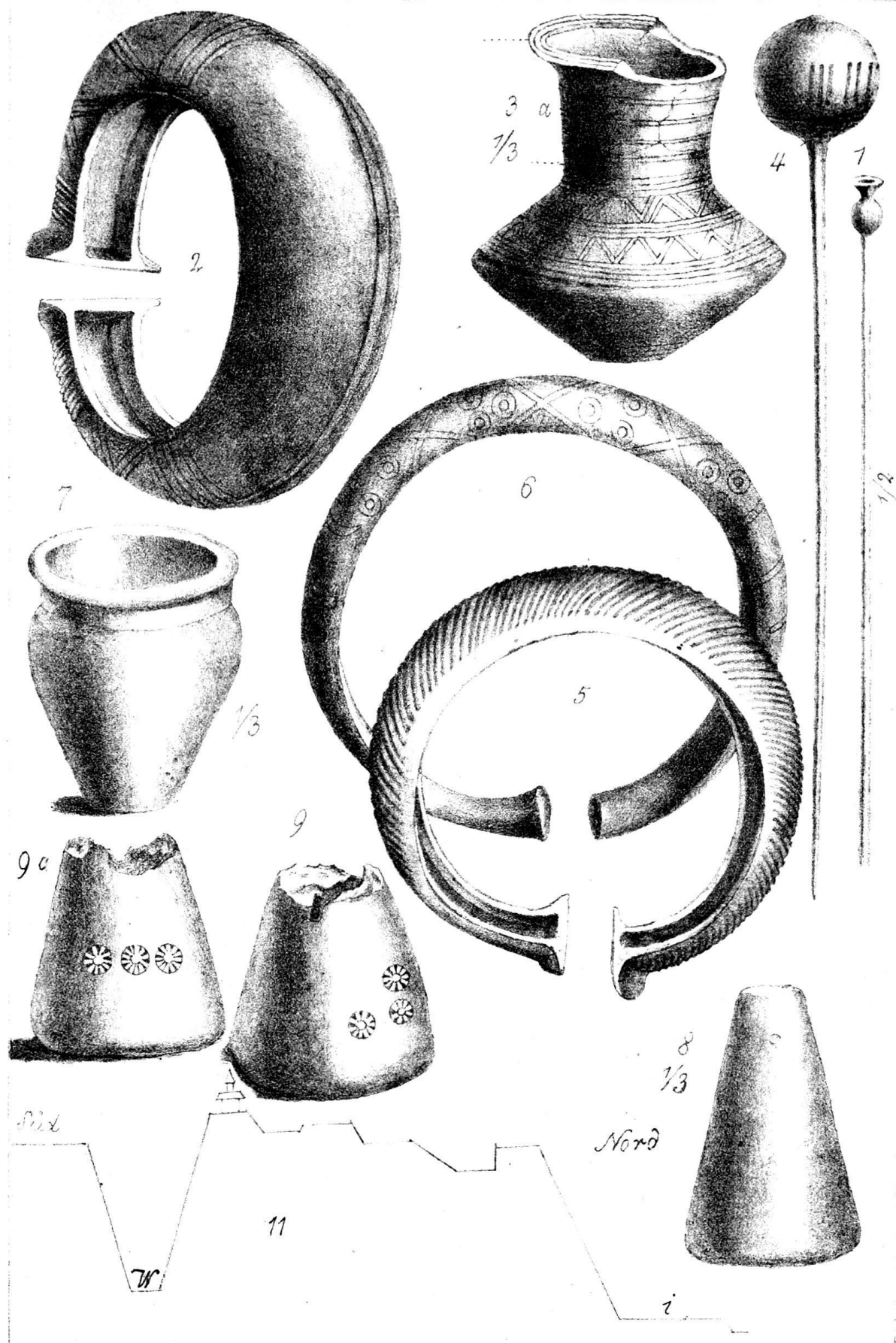
4) Charriot ou charrette.

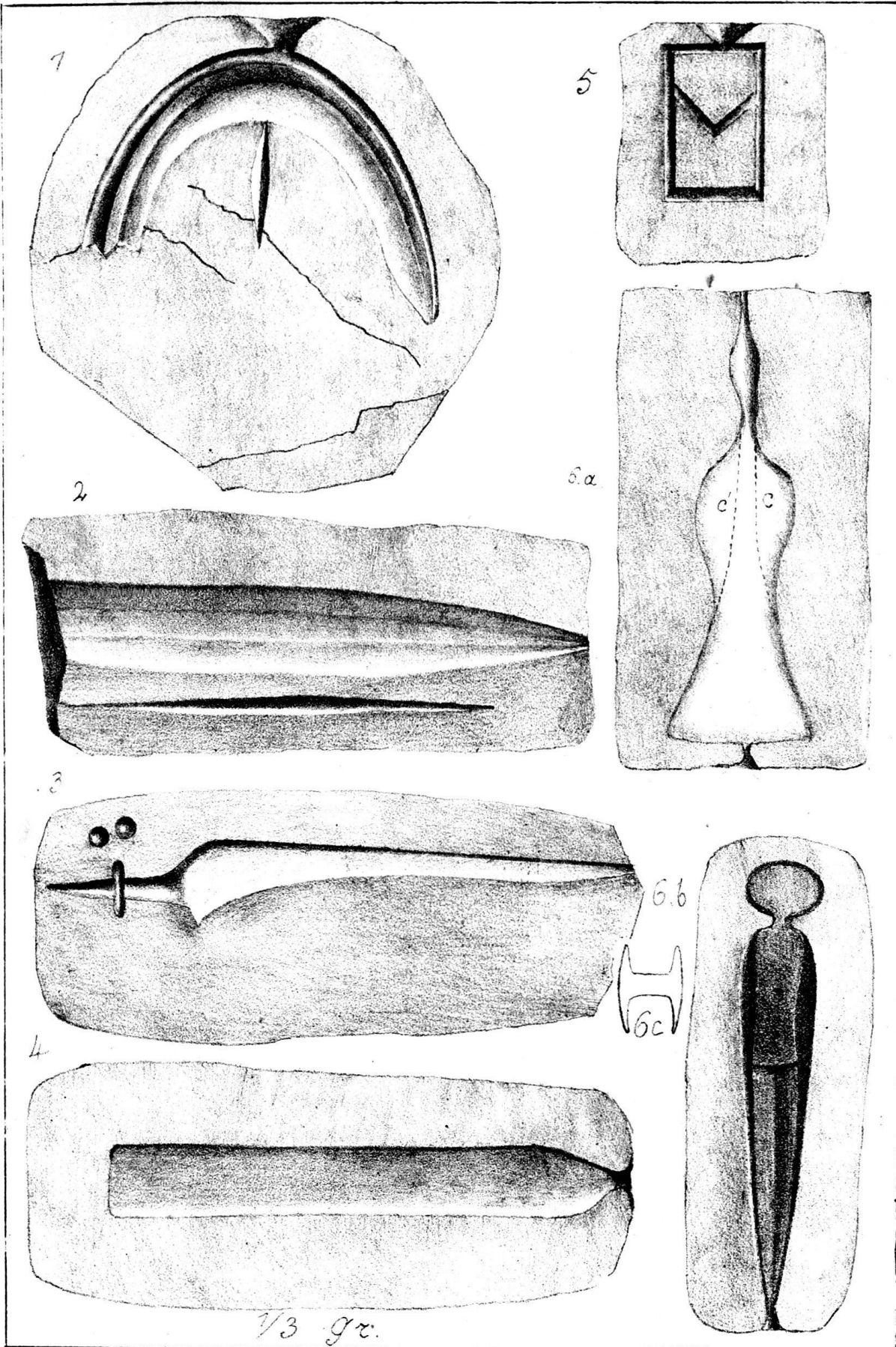
5) Pour trainer des bois de construction.

6) Voir l'ouvrage cité plus haut.

7) *Indicateur d'antiquités suisses*, 1863, p. 8 et suiv.

8) Treizième siècle (voir le *Regeste genevois*, nr. 1178 et 1415).





ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 4

ZÜRICH.

OCTOBER 1877.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt : 317. Brühle und Thiergärten in der Schweiz (II. Thiergärten), von Dr. A. Nüscheler. S. 783. — 318. Die neu entdeckten Wandgemälde in der Kirche zu Oberwinterthur, von Prof. Rahn. S. 787.

317.

Brühle und Thiergärten in der Schweiz.

II. Thiergärten.

Dieselben waren zur Zeit Karls d. Gr. (Anfangs d. IX. Jahrh.) gleichbedeutend mit den Brühlen, d. h. ein Gehege für Schwarzwild (Schweine) und Rothwild (Hirsche und Rehe). Im XIII. Jahrhundert aber sonderte man das letztere von ersterem ab, und errichtete für dasselbe eigene Diergarden oder Tyrgarten. Thier bedeutet in der deutschen Weidmannssprache ein wildes oder Jagd-Thier, zunächst Hirsche, jedoch auch wilde Schweine ¹⁾. Im Englischen aber ist *deer* der Ausdruck für Rothwild allein, vorzüglich Hirsche ²⁾. Solche Thiergärten existirten in Deutschland schon 1210 ³⁾, in der Schweiz aber, soweit bekannt, erst ein halbes Jahrhundert später (1261/3); sie lagen im Gegensatze zu den Brühlen oft an Bergabhängen, und kommen bei Burgen, Städten und Dörfern vor. An den letzteren, sehr zahlreichen Orten dürften indessen dieselben sich kaum auf einen ehemaligen Wildpark beziehen, wie bisher angenommen wurde ⁴⁾, sondern eher den geschlossenen Pferch bedeuten, in welchen man das Weidvieh über Nacht trieb. Hierauf weisen, abgesehen von dem Umstande, dass die mit dem Namen „Thiergarten“ bezeichneten Grundstücke in Dörfern von Burgen sehr entfernt sind, und vorzüglich aus Aeckern und Matten

¹⁾ Müller und Sander, deutsches Wörterbuch.

²⁾ Hilpert, engl. Wörterbuch.

³⁾ Mone, Zeitschrift f. d. Gesch. d. O.-Rheins, XVIII, 384.

⁴⁾ Meyer, Orts-Namen des Kantons Zürich, Nr. 1739.

bestehen, namentlich auch Benennungen der letztern, wie: „der Spettinger und des Vischers Thiergarten“ ⁵⁾ (in Jonen, Kant. Aargau). Uebrigens verschwanden in der Schweiz mit dem Abgange des Burgenadels und der fortschreitenden Ausrodung der Wälder die Thiergärten gänzlich, und die Erinnerung an dieselben (in beiden erwähnten Bedeutungen) hat sich nur in dem Namen mancher kleiner Dörfer, Höfe und Häuser, sowie sehr vieler Grundstücke erhalten.

Als Belege für das Gesagte folgt die Aufzählung einiger Beispiele:

A. Thiergärten bei Burgen.

a) Vom Hirtzgarten, unterhalb der Burg Langenhart, bei Zell, Kant. Zürich, bezogen die Grafen von Kyburg laut Urbar von 1261/3 einen Zins von 1 Schwein und 5 Sch. ⁶⁾.

b) In dem Thiergarten hei Hüslen, in der Vorburg zu *Rothenburg*, Kant. Luzern, lag 1303/11 ein Zinsgut ⁷⁾. Auf denselben Thiergarten hatte 1325 Herzog Leopold von Oesterreich dem Hermann von Meggen $\frac{1}{2}$ M. S. für eine Schuld von 5 M. S. um seinen Dienst versetzt ⁸⁾.

c) In *Luzern* haftete 1457 des Kirchherrn Garten unten an der Müsegg, genannt „der Tiergart“, als Unterpfand für ein Vermächtniss an die dortige Pfarrkirche ⁹⁾. — Nach der Behauptung Cysat's war der Berg Müsegg oberhalb der Stadt zur Zeit, als dieselbe noch unter dem Gehorsam des Abts von Murbach gestanden (bis 1291), ein dichter Eichwald, und der darin eingerichtete Thiergarten mochte zu der nach der Sage auf der Höhe oberhalb der Müsegg gestandenen Burg Arburg gehört haben, deren Namen noch 1317 und 1425 als Bezeichnung des Berges vorkommt ¹⁰⁾. Das Vorhandensein gehegter wilder Thiere daselbst bezeugen die Menge Eber- und Schweinszähne, welche in den schon 1457 bestehenden Weingärten am Westabhange der Müsegg, besonders in demjenigen Cysat's, gefunden wurden. Diesen ehemaligen, in einen Rebberg verwandelten Thiergarten zeigt noch der Martinische Grundriss der Stadt Luzern von 1597 ¹¹⁾.

d) Zwei Jucharten Acker im Thiergarten bei *Wiedikon*, Kant. Zürich, oben an den Burgweg (nach Friesenberg) stossend, erscheinen 1557 als Pfand für 100 Pfund Hauptgut ¹²⁾. Dieser Thiergarten gehörte, da er nur durch den Wilhügel vom Dorfe Wiedikon getrennt war ¹³⁾, höchst wahrscheinlich zu dem dortigen, in Urkunde von 1259 erwähnten Meierhofe des römischen Reichs ¹⁴⁾, und war ohne Zweifel ein Theil des früher vom Fusse des Uetlibergs bis an den Wilhügel reichenden Waldes, von welchem ein kleines Stück, das nicht weit vom Thiergarten entfernte und am gleichen Weg gelegene, sog. Geerenhölzli, bis auf die neuesten Zeiten übrig geblieben ist.

⁵⁾ Gedr. Urb. Wettingen, p. 1238.

⁶⁾ Archiv f. schweizer. Gesch., XII, 170.

⁷⁾ Pfeifer, Habsb. Oestr. Urb., p. 185.

⁸⁾ Kopp, Gesch. Blätter II, 172.

⁹⁾ Geschichtsfreund, VII, 102/3, XVII, 27.

¹⁰⁾ Geschichtsfreund, XX, p. 126 n. 3.

¹¹⁾ Ibid., p. 270.

¹²⁾ Gült. Urb. des Spitals Zürich, VII, 224.

¹³⁾ Zehntenplan von Wiedikon.

e) Im Kanton Zürich ohne Datum:

Adlikon bei Regensdorf, Kanton Zürich, unweit der ehemaligen Burg Alt-Regensberg, Acker. (Loc. Nam. Verz.)

Maur, Haus zwischen der Burg der Meier der Abtissin von Zürich und Steintrüsen. (Vogel, Orts-Lex. p. 253.)

Ossingen, waldiger Abhang S. O. vom Dorfe beim Thalacker gegen der Burg Wyden. (Top. Karte Bl. VII. — L. N. V.)

Weisslingen (Thieracker) Wald nördlich von der ehemaligen Burg im Dorfe Weisslingen. (T. K. VII. — L. N. V.)

Thierlisperg, ehemalige Burg unterhalb Zell im Tössthal. (Stumpf, Chr. II., 103.)

Im Jahrzeitbuch der Pfarrkirche *Altendorf*, Kanton Schwyz, kommt der Ortsname „Thiergarten“ wiederholt vor. Derselbe bezeichnet eine Vertiefung am nördlichen Abhang des Burghügels von St. Johann (Alt-Rapperswyl?) ¹⁵⁾.

f) Im Kanton Bern begegnet man dem Namen *Thierachern* (Pfarrdorf, 1236, das einen Bestandtheil der alten Herrschaft Strätlingen bildete).

Thieracker (Heimwesen bei *Bolligen*, in der Nähe der Veste Geristein).

Thierfeld, (Hof bei *Spiez*, in der Nähe der gleichnamigen Strätlinger- und Bubenberger-Veste).

Thiergarten (Hof bei *Aarberg*, in der Nähe der Veste der dortigen Grafen).

Thiergarten (Haus bei *Wahlern*, in der Nähe der Veste Grasburg).

Thiergarten (Hof bei *Belp*, in der Nähe dieser Montenach-Veste).

Thiergarten (drei Häuser bei *Vermes-Vertmont*, Lehen der Herren v. Grüenberg vom Bischof von Basel).

Thiermatten (Höfe bei *Diemtigen*, in der Nähe der dortigen Burg) ¹⁶⁾.

g) Im Kanton Luzern. Thiergarten beim Schloss *Ludigen* am Baldeggersee, Pfarrei Römerschwil. ¹⁷⁾

B. Thiergärten bei Städten.

a) Zwei Jucharten Acker im Bisech und Tyergraben zu *Willisau* wurden 1350 an die Pfründe des Allerheiligen-Altars zu Sursee vergabt ¹⁸⁾. Diese Lokalität ist in der dortigen Gegend nicht mehr bekannt, wohl aber eine solche im Bärengraben, 1/2 Stunde hinter Willisau am Wege nach Luthern ¹⁹⁾.

b) Wiesstück im Tiergart, 1471 durch zwei Bürger von *Steckborn* dem Kloster Feldbach verkauft ²⁰⁾.

Auch in den Städten selbst gibt es Häuser, genannt zum „Thiergarten“; so in Zürich an der Augustinergasse 1357 (Steuerbücher), und in Schaffhausen 1550 (Harder u. Imthurn, Chr. v. Sch. II. IV, 205).

¹⁴⁾ Spital-Archiv Zürich.

¹⁵⁾ Mittheilungen der ant. Gesellschaft in Zürich, VI, 5, p. 9.

¹⁶⁾ Mittheilung von Hrn. Staats-Archivar Stürler in Bern.

¹⁷⁾ Geschichtsfreund, XX, 270.

¹⁸⁾ Geschichtsfreund, VI, 80.

¹⁹⁾ Mittheilung von Hrn. Prof. Dr. Lütolf in Luzern.

²⁰⁾ K. v. R., Reg. von Feldbach, Nr. 171.

*C. Thiergärten bei Dörfern.**Im Kanton Zürich:*

Bachs, Haus am Fussweg nach Steinmaur. (Vogel, Ortslex. 259, Top. Karte IX.)

Dägerlen, Wiesen. (L. N. V.)

Dietikon, Mättli stösst an die Landstrasse und das Honreingässli. (Gedr. Urb. Wettingen, p. 700/720.)

Fischenthal (Thierhag), Hof in der Schulgemeinde Strahlegg, auf einer unwirthlichen Höhe gegen das Schnebelhorn. (Vogel, Ortslexikon, 259.)

Flach, Streuland vom frühern Thurbett am Nordabhang des Worrenbergs. L. N. V.

Höngg, 8 Jecht. Holz, Feld und Wiesen, stösst an Thiergarten und Steinmuriwies, 1532, auf dem Berge nördlich vom Dorf gegen Affoltern. (Gült. Urb. d. Spit. VII, 148.)

Isikon bei Dübendorf, Wald. (T. K. XVIII.)

Kilchberg, unweit der alten Helferei daselbst an der Strasse vom Nidelbad nach Zürich. (Zehntenplan im Staatsarchiv.)

Martalen, angebautes Land. L. N. V.

Neftenbach, Halde. L. N. V.

Oberglatt, Waldwiese. L. N. V.

Rüschlikon, beim Rank der Strasse vom Nidelbad gegen Vorder-Langimoos. L. N. V.

Seeb. L. N. V.

Seen, Acker. L. N. V.

Stadel, Civ. Gem. Unter-Rath, Haus am Bergabhang nördlich von diesem Dorfe. (V. O. L. 259.)

Taffleten, zwischen Bubikon und Rothenstein. Der Zehnten im Thiergarten gehörte 1433 dem Kloster Rüti. (Rüti, U. 373.)

Waltalingen, Wald östlich vom Dorfe an der Grenze des Kantons Thurgau. (T. K., VII. — L. N. V.)

Winkel, Wiesen, ausserhalb Seeb. L. N. V.

Wipkingen, Wiesen stossen an Alment, Kelnhof und Steinmurgass. (Alm. Amts. Urb., p. 112.)

Wolfhausen bei Bubikon. (V. O. L., p. 259.)

Im Kanton Luzern:

Adligen, Kirchgemeinde Emmen, Wald, $\frac{1}{4}$ Std. östlich von Rothenburg. Mitth. v. Hrn. Prof. Dr. Lütolf in Luzern.

Eich, Pfarrdorf am Sempachersee. (Volkszählg. im Vit. L. v. 1870, p. 95.)

Marbach im Entlebuch, Hof gegen Escholz matt. Lütolf.

Im Kanton Appenzell:

Gais, Haus und Güter. (Leu, schweiz. Lexikon, XVIII, 83.)

Im Kanton St. Gallen:

Bütschwyl, Häuser. (Leu, schw. Lexikon, XVIII, 83.)

Mels. (Henne, Schweizer Blätter 1832, p. 21.)

Sargans. (Wegelin, Reg. v. Pfäfers, Nr. 907.)

Waldkirch (Thierlihuob), Hof. (Leu, schw. Lexikon, XVIII, 83.)

Im Kanton Aargau:

Friedlisberg, Mättlein. (Ged. Urb. Wettingen, p. 700 u. 713.)

Jonen, Matten. Ibid., p. 1238.

Mandach, (Thierhalden) Berg. (Leu, schw. Lexikon, XVIII, 83.)

Mooslerau, Schlucht mit der Sage von einer auf dem dortigen Berggipfel Stierengarten gewesenen Burg. (Rochholz, aarg. Sagen, I, 126.)

Ober-Entfelden, Wiesland. Mitth. v. Hrn. Prof. Rochholz in Aarau.

Rekingen, Landstück. Rochholz.

Wettingen. Mattland. Rochholz.

Zurzach, Flur im Oberfelde. (Rochholz.) Zum dortigen Chorhof St. Sinesi gehörte ein Grundstück, genannt der Einfang oder obere Thiergarten. (Huber, Urkunden des Stifts Zurzach, p. 318.)

Zuzgen, 2 Ausgelände, auf den hier vormals gemeinsam gewesenen Weidgang gedeutet. Rochholz.

An die Thiergärten knüpfen sich hie und da auch Sagen. So verfolgt im Melser Bezirk, Kanton St. Gallen, der Zipper (Name eines Nachtvogels) die Leute an dem Orte, genannt Thiergarten, wo sich Abends angenehme Musik vernehmen lässt, und wo ehemals das Landgericht sich versammelt hatte (Henne, Schweizerbl. 1832 p. 21). Dieser jetzt als Steinbruch benutzte Felshügel in der Mitte des Seezthales, auf welchen die Volkssage heidnische Opferplätze, ein Schloss und sogar einen Feenpalast mit herrlichen Jungfrauen verlegt, wird nicht nur Thiergarten, sondern von alten Leuten auch „Frau Vrenes- oder Venesberg“ genannt; man kennt jetzt noch ein vor 80 und 90 Jahren gesungenes Liedchen darüber, das in den Mittheilungen des historischen Vereins von St. Gallen, IV, 198/9 abgedruckt ist.

Im Thiergarten zu Krauchwies folgt dem Schimmelreiter ein mit Menschen überfüllter feuriger Wagen, und diesem ein Koch nach, der ein ganzes Gebund Kochlöffel am Rücken trägt; es ist das Jagdfolge eines Sigmaringer-Fürsten (Meier, schwäb. Sagen, Nro. 163, bei Rochholz bc. I, 127/8).

Dr. A. NÜSCHELER.

Die neu entdeckten Wandgemälde in der Kirche zu Oberwinterthur.

In der Kirche zu Oberwinterthur, die schon in früheren Jahrgängen des „Anzeigers“ wiederholt besprochen wurde, ist vor etlichen Wochen ein umfassender Cyklus von Wandgemälden zu Tage getreten. Ihr Vorhandensein war längst bekannt und ist auch derselben in mehreren Publicationen gedacht worden. Schon im Jahre 1835, als man die noch bestehende Gipsdecke des Mittelschiffes erstellte, sind diese Bilder einmal von der Tünche befreit worden. Leider war Niemand zur Stelle, der die damals, wie allgemein versichert wird, viel besser und frischer erhaltenen Werke beschrieb oder auch nur einlässlich studirt hätte. Die einzige Kunde, die sich

seither in der Ueberlieferung erhielt, berichtete von dem merkwürdigen Bilde einer Eberjagd, an das sich allerlei Hypothesen knüpften. Rasch, wie man die Tünche entfernt hatte, sind hernach diese Bilder, die Herr *Dr. Ferd. Keller* als eine der merkwürdigsten Suiten bezeichnete, abermals unter einem „reinlichen Anstriche“ verschwunden.

Im Laufe dieses Sommers hatten die Gemeindegossen von Oberwinterthur eine durchgreifende Restauration ihrer Kirche beschlossen. Sie begann damit, dass man das sogenannte „Hegner Chörlein“, die Grabkapelle der Edlen von Hegi, eine zierliche spätgothische Kapelle, die sich mit vier, von einem mittleren Rundpfeiler getragenen Kreuzgewölben hart vor dem Chore gegen das südliche Nebenschiff öffnete, — es ist nicht ersichtlich aus welchem triftigen Grunde — einfach entfernte. Hierauf wandten sich die Arbeiten der Kirche selber zu, wo bald die überall zu Tage tretenden Spuren von Malereien die Aufmerksamkeit der Besucher erregten. Die Kunde davon gelangte nach Winterthur, gerade noch zur guten Stunde, indem es dem Vorstande des dortigen antiquarischen Vereines, den Herren *Dr. Hafner* und *Alfred Ernst* gelang, bei der löblichen Kirchenpflege den Aufschub weiterer Zerstörungen zu erwirken, der sodann benutzt wurde, um auf Kosten jenes Vereines die sämtlichen Malereien des Hauptschiffes bloss zu legen.

Und in der That, der Erfolg war ein höchst überraschender. Ein Paar kleine und meist sehr roh bemalte Interieurs von bündnerischen und tessinischen Kapellen ausgenommen, ist uns in der Schweiz kein Innenbau erhalten geblieben, der wie dieser ein so vollständiges Bild der mittelalterlichen Ausstattung zeigte. Alle Wandflächen des Mittelschiffes, selbst die Untersichten der Pfeilerarcaden, waren und sind theilweise noch mit Malereien bedeckt. Spuren von solchen sind auch zu Ende des südlichen Nebenschiffes (an der östlichen Schlusswand) zu Tage getreten und am Chorbogen, wo nach herkömmlicher Sitte eine Reihe von übereinander geordneten Rundmedaillons — 10 an der Zahl — die Halbfiguren von Heiligen enthielten. Dass auch der viereckige Chor mit Wand- und Gewölbmalereien geschmückt gewesen, dürfte kaum bezweifelt werden, indessen ist dort die Tünche in Folge durchgeschlagener Feuchtigkeit derart versinthert und verhärtet, dass eine Befreiung der Farbenschichte nicht mehr zu erhoffen steht.

Wie alle Wandmalereien, welche das Mittelalter überliefert hat, sind auch diese nicht eigentlich als monumentale Werke zu betrachten. Solche Arbeiten waren keineswegs, wie man sie heute zu erstellen glaubt, auf eine Jahrhunderte lange Dauerhaftigkeit berechnet, diese war schon durch die Art der Technik ausgeschlossen, die nicht wie der Fresco in der Bemalung des frischen, noch feuchten Kalkbewurfes, sondern lediglich in dem Auftrage von Leim- oder Wasserfarben auf trockenem Mörtelgrunde bestund. Mit wenigen herzhaften, aber meist überraschend sicheren Zügen wurden von dem Meister (in der Regel vermittelt eines spitzen Instrumentes) die Umriss der Gestalten und Compositionen vorgezeichnet. Der Rest der Arbeit: das Illuminiren, das Nachholen der Zeichnung mit Umrissen von verschiedenen Farben, die Ausführung der Ornamente, der Inschriften u. s. w., blieb den Gesellen vorbehalten.

Trotz, oder vielleicht gerade dieser einfachen Darstellungsweise wegen, sind solche Werke in hohem Grade ansprechend. Man merkt es ihnen an, wie unmittel-

bar, in Einem Zuge, sie aus der Phantasie des Künstlers hervorgegangen sind und übersieht es darum gerne, wenn bald ein Arm zu kurz, eine Achsel zu hoch, ein Gesicht verzeichnet, oder sonst eine Unregelmässigkeit begangen ist. Die Meister, die dergleichen schufen, waren schlichte Handwerker, Maler im Taglohn, Schilder und Illuminatoren, die ohne Vorarbeiten flink zu Werke gingen, und ohne Prätension, weil sie wussten, wie schonungslos mit anderen Bildern man Dergleichen zu übermalen pflegte, wenn ihre heiligen Figuren und Geschichten einmal verblasst, oder neue Gedankenkreise die herrschenden geworden waren¹⁾. Man darf darum das Einzelne nicht mit allzu kritischem Blicke betrachten, sondern es wollen diese Werke, soll man sie recht verstehen, zuvörderst mit Rücksicht auf ihre Gesamtwirkung geschaut und beurtheilt werden.

So wird man auch hier, wo zum ersten Male unter den heimischen Denkmälern ein durchaus in Einem Zuge und nach Einem festen Systeme decorirter Binnenraum bekannt geworden ist, beim ersten Blicke gewahren, dass das Gesetz der Unterordnung unter die Architektur für die Haltung des Einzelnen, wie für die Gliederung des Ganzen das Ausschlaggebende war. Das Einzelne, von seiner Umgebung losgelöst, wird fehlerhaft und chargirt erscheinen, während umgekehrt, umgeben und begrenzt von wirklichen und gemalten Architekturen, die manchmal so hastig gespreizten Gestalten mit ihren schwächtigen, weichlich geschwungenen Leibern, den dünnen Gliedmassen und dem einfach grossen Wurf der Draperien die unbestreitbare Berechtigung der mittelalterlichen Auffassungsweise bestätigen.

Die Kirche von Oberwinterthur ist eine dreischiffige Pfeilerbasilika, deren jetzige Gestalt vermuthlich von einem Umbau der ursprünglich einschiffigen Anlage im XIII. Jahrhundert datirt²⁾. Die Freistützen, vier Pfeiler auf jeder Seite, sind unter einander und mit den Halbpfeilern am östlichen und westlichen Ende des Schiffes durch Rundbögen verbunden. Es folgt dann eine circa m. 2,07 hohe Brüstung, über welcher sich die hohen und schmalen Rundbogenfenster öffnen, sechs auf jeder Seite, so dass also, da die Zahl der Arcaden nur fünf beträgt, das Verhältniss zwischen Fenstern und Bögen ein unregelmässiges ist. Durch diese Eintheilung war das System für die Anordnung der Malereien an den Langwänden des Hauptschiffes vorgezeichnet.

¹⁾ So scheint diess auch in Oberwinterthur der Fall gewesen zu sein; im Mittelschiffe, am östlichen Ende der Nordwand, glaube ich, wie Herr Dr. Hafner, die Spuren anderer Bilder unter den jetzigen zu erkennen.

²⁾ An der östlichen Hälfte des Mittelschiffes gewahrt man aussen unter dem anstossenden Pult-dache die Reste einer ohne Zweifel uralten Mauerconstruction, die sich in einer Länge von m. 10,70 von der östlichen Schlusswand des Nebenschiffes ab erhalten hat. Der Steinverband besteht aus regelmässigen fast kubischen Sandsteinquädrchen von circa m. 0,16 Breite und 0,12 Höhe mit starken Fugen, dreimal unterbrochen von m. 0,85—88 (ausserkant) weiten Rundbogenfenstern, deren Scheitel circa m. 6,65 über dem Kirchenboden und mithin beträchtlich unterhalb der Brüstung der gegenwärtigen Oberlichter liegen. Die Bögen dieser Fenster sind aus einer doppelten Folge von Steinen gewölbt, aus annähernd kubischen Tufquädrchen von m. 0,18 Seitenlänge und einer schmalen darüber folgenden Lage von circa 0,07 starken, Backsteinen ähnlichen Stücken. Die Schmiegen, welche inwendig die Wandungen und den Bogen begleiten, sind aus einem sehr harten Stucke formirt. Von dem dritten Fenster ab, von welchem bloss noch die östliche Kante besteht, und östlich, am Chore, besteht das Mauerwerk aus unregelmässigen Brocken, demselben Materiale, mit dem auch die alten Fenster vermauert sind.

Beginnen wir indessen mit den Bildern der westlichen Eingangsseite, wo nachträglich in der Mitte der Wand ein grosses Rundbogenfenster, und in halber Höhe, neben der südlichen Ecke, der Eingang zu der Empore eingebrochen worden sind. In Folge dessen, sowie durch das Balkenwerk der Empore wurde der grösste Theil der Malereien zerstört. Nur da, wo über der Empore eine Wandverschalung existirte, ist das mittlere Drittel des Christophorusbildes leidlich erhalten geblieben. Ihrer Breite nach zerfiel die Wand in drei Compartimente.

a. Das erste, an die nördliche Ecke stossend, ist ein fast bis zur Diele reichendes, einschliesslich der Umrahmung m. 2,45 breites Feld, dessen Basis m. 1,49 über der obersten Kante der Pfeilersokel liegt. Eine zierliche Bordüre, schwarz mit weissen gleichschenkeligen Kreuzen, deren Mitte jedesmal eine fünfblättrige rothe Blume mit gelbem Kerne füllt, umrahmt dieses Feld. Es enthält auf Weissm Grunde das Bild des heil. Christophorus. Der Riese, dessen Büste durch einen späteren Kalkbewurf zerstört ist, steht en-face, die Rechte hält er auf einen langen rothen Stamm gestützt, auf dem linken Arme (nicht auf der Schulter, wie spätere Maler den Riesen darstellten) trägt er den Christusknaben, von welchem noch der Saum eines weissen Gewandes und das eine Füsschen mit lang gestreckten Zehen sichtbar sind. Der Heilige trägt ein gelbes Untergewand, das mit rothen Linien in übereck gestellte Quadrate gemustert ist, und nahezu bis auf die Füsse heruntergereicht zu haben scheint. Um die Taille ist dasselbe vermittelst eines rothen mit weissen Rosetten verzierten Gürtels unterbunden. Darüber drapirt sich ein rother und weiss gefütterter Mantel, der, auf der rechten Schulter zusammengehalten, den auf den Stamm sich stützenden Ellbogen freilässt und hinter dem Christusknaben, den anderen Arm verdeckend, vor der linken Brust herunterfällt. Die Beine und Füsse sind zerstört. Letztere haben im Wasser gestanden, von dem man zu unterst Spuren grüner Wellenlinien und die Reste von allerlei Gethieren erkennt: einen kleinen und einen grossen Fischeschwanz, letzterer vielleicht zu einer Sirene gehörig, Bocksfüsse (Spalthufe) und das Ende eines Pferdeschweifes, Reste, scheint es, eines Seekoboldes, oder von Seecentauren, wie solche als kämpfende Unholde, die Wasser bewegend, auch in zwei Bildern der sogenannten Manessischen Liedersammlung wiederkehren.

b. Seitwärts in der Ellbogenhöhe des Riesen setzt an die umrahmende Bordüre eine grosse gelbe Blattconsole an, darauf der Ansatz eines ebenfalls gelben Bogens, der sich über die Mitte der Westwand gewölbt haben muss. Diese Mitte zerfiel der Höhe nach in zwei Abtheilungen. Von dem Inhalte der oberen ist nichts mehr zu erkennen. In der unteren Hälfte, deren Basis die Fortsetzung der über den südlichen Pfeilerarcaden sich hinziehenden, auf Weiss mit grünen Ranken und rothen Blumen geschmückten Bordüre bildet, sieht man eine Mauer (ohne Zinnenkranz), hinter welcher auf rothem Grunde eine Reihe von Halbfiguren zum Vorschein kommen. Vier der dazu gehörigen Köpfe mit Nimben — männliche und weibliche glauben wir unterscheiden zu können — sind neben dem Christophorusbilde leidlich erhalten geblieben und wie die Kreise einer Stammtafel durch weisse Linien verbunden, die bogenförmig ansteigend mit der in flacher Curve auf den äussersten Nimbus zur Rechten gerichteten Scheitellinie zusammentreffen. Sollten diess Strahlen und in dem Bilde die Ausgiessung des heil. Geistes zu erkennen sein?

c. Das letzte südliche Drittel der Westwand war wieder mit mehreren übereinander befindlichen Bildern geschmückt. Zuerst unter der Decke erkennt man auf blauem Grunde die Reste eines grossen, leider arg zerstörten Georgenbildes. Der Ritter, das unbedeckte Haupt mit gelben Haaren en-face gewendet, sitzt zu Pferde, das im Profil nach Rechts hin sprengt. Die Brust bedeckt ein Schild, mit weissem Kreuz auf Roth. Arm und Bein sind durch Kettenpanzer geschützt, über dem der Heilige einen rothen Waffenrock trägt. Die gleichfalls rothe Pferde- decke ist auf dem Hals und am Hintertheile mit einem Schilde geschmückt, darin auf rothem Felde ein weisses mit vier gleichen Schenkeln an die gelbe Bordüre stossendes Kreuz erscheint. Tiefer, wo man vor dem Hals des Pferdes einige Theile des grünen Untergewandes, sowie des rothen und gelb gefütterten Mantels vom Königstüchterlein und darunter Schweif und Flügel des rothen Drachen entdeckt, ist Alles zerstört bis auf das schon erwähnte gemalte Blattgesimse hinab, unter welchem erst — der obere Theil dieser merkwürdigen Darstellung ist zerstört — hart neben der Eingangsthüre ein grosser, mit schwarzen, unleserlich gewordenen Majuskeln beschriebener Zettel erscheint, an den Ecken von kleinen Kobolden, drei von schwarzer, der vierte von rother Farbe, gehalten, die in possirlichen Stellungen schweben. Dazwischen hinter der Mitte des Zettels stand ein grösserer rother Teufel, von welchem bloss noch die mit riesigen Krallen versehenen Füsse senkrecht stehend unter dem Zettel zum Vorschein kommen. Daneben, an die südliche Ecke stossend, sieht man noch den untersten Theil einer lebensgrossen Gewandfigur, die auf einem gelben Gesimse stand. (S. Michael mit der Seelenwaage?)

Die Eintheilung der Langwände, welche die Nord- und Südseite des Hauptschiffes bilden, ist dieselbe: Bordüren mit Blättern und Ranken geschmückt unter der Decke und hart über den Scheiteln der Pfeilerarcaden bezeichnen nebst einer dritten, die am Fusse der Fenster sich hinzieht, die Begrenzung zweier Bilderreihen, einer Folge lebensgrosser Heiligengestalten, welche die zwischen den Oberlichtern befindlichen Wandtheile schmücken³⁾, und eines langen m. 1,375 hohen Streifens, der sich in Einem Zuge auf der zwischen den Fenstern und den Pfeilerarcaden befindlichen Brüstung hinzieht. Dazu kommt noch, als eine dritte, die unterste Reihe, eine Folge von Einzelgestalten, die auf schmalen Feldern zwischen den Arcaden zum Theil von gelben kielbogigen Architekturen umrahmt sind. Die Bordüren, welche die horizontale Gliederung bilden, sind auf der Nord- und Südseite verschieden, dort durchgängig weisse, aus schwarzem Grunde ausgesparte Blatt- ranken, hier an der Südseite, wie schon berichtet, grüne Gewinde mit rothen fünf- blätterigen Blumen auf weissem Grunde; nur die oberste Bordüre unter der Decke ist wieder mit weissen Ranken auf Schwarz geschmückt. Beide Arten sind mit dem kecken, geistreichen und freien Schwunge gemalt, den mittelalterliche Ornamente in so hohem Grade den schablonenmässigen Producten moderner Decorateure voraus- besitzen.

Nun von den Bildern selber zu reden, besteht jeweilig I. die oberste zwischen den Fenstern befindliche Folge aus einzelnen Heiligenfiguren, Männern auf der Nordseite

³⁾ Sie sind, einschliesslich der Nimben, circa m. 1,85 hoch.

und heiligen Frauen und Jungfrauen auf den Zwischenfeldern der Südseite. Stehend, sind sie abwechselnd auf blauem und rothem Grunde von gelben Architekturen (schlanken Pfosten, Fialen und gedrückten Kielbogen) umrahmt⁴⁾ und paarweise innerhalb eines jeden Feldes neben einander gruppirt. Nur das mittlere Feld (über der dritten Archivolte) der Nordseite macht hievon eine Ausnahme, indem hier bloss die einzeln sitzende Figur eines bischöflich gekleideten Heiligen, Sanct Arbogast's, des Kirchenpatrons von Oberwinterthur, erscheint. Die Rechte segnend erhoben, in der Linken das Pedum haltend, sitzt er ganz en face auf einem Throne, dessen weisser Teppichbehang in senkrechten Streifen durch gelbe Medaillons mit eingezeichneten schwarzen Kreuzen oder Rosetten belebt ist. Er trägt eine niedrige Inful, weiss mit rothem Besatze, weisse Handschuhe, ein blaues Untergewand und einen rothen Mantel.

Eine ähnliche Betonung der Mitte ist auch gegenüber, an der Südseite, zu beobachten, wo durch die thronenden Gestalten Christi und seiner Mutter die Glorie der Maria geschildert ist. Jene männlichen Heiligen an der Nordseite stellen die Apostel und Johannes den Täufer dar. Letzterer ist als solcher erkennbar an dem hochgeschürzten Untergewande und einem Medaillon, worin das Lamm mit der Fahne. Ihm gegenüber steht Johannes der Evangelist, der, bartlos, von jugendlichem Ansehen, ebenfalls ein Medaillon hält, worin auf grünem Grunde ein weisser Adler erscheint. Von den übrigen Aposteln sind im dritten Felde, von Westen angefangen, Bartholomäus an dem Messer und Jacobus Major an der Muschel erkennbar, im sechsten Petrus durch einen riesigen Schlüssel und Paulus durch das Schwert charakterisirt, das er aufrecht vor sich hält, im siebenten endlich erkennt man am Winkelmaasse den Evangelisten Matthäus. Sein Gefährte ist zerstört.

II. Das mittlere Feld der Südseite nimmt die Glorie der Madonna ein. Christus mit einem Lilienscepter in der Linken hat die Andere segnend gegen die zu seiner Rechten sitzenden Mutter erhoben, die verehrungsvoll die Hände vor der Brust gefaltet hält. Christus hat ein gelbes, Maria ein blaues Untergewand, darüber beide einen rothen mit Hermelin gefütterten Mantel tragen. Die Persönlichkeiten der in den Feldern rechts und links vertheilten Heiligen hält es schwer zu bestimmen, da entweder die Figuren zum grössten Theile überhaupt, oder doch, mit Ausnahme des Palmzweiges, den die meisten tragen, die jeweiligen Attribute zerstört sind. Die eine der Heiligen im zweiten Felde (von Osten angefangen) trägt ein Salbgefäss, sie wird Maria Magdalena sein. In dem folgenden erkennt man rechts, am Rädlein, das sie hält, die hl. Katharina, während ihre Gefährtin links mit einem noch unbekannten cylindrischen Attribute erscheint, das weiss, oben und unten mit gelbem Rande versehen und mit schwarzen Linien spiralförmig geschmückt, einem Marschallstabe ähnlich sieht.⁵⁾ Es folgen dann weiter im fünften Felde eine Heilige mit Hostie (?), die andere mit einem Korbe oder Becken, dessen gehäufte, aus gelben Kugeln (?)

⁴⁾ Auffallend ist es, dass die Vertheilung der Grundfarben nicht, wie so häufig in mittelalterlichen Cyklen, eine Correspondenz der diagonal einander gegenüber befindlichen Felder zeigt, sondern auf beiden Seiten mit einem rothen Felde beginnt und schliesst.

⁵⁾ Ein Thurm, woraus man auf S. Barbara schliessen könnte, ist es sicher nicht, ebenso wenig ist an eine Kerze zu denken, da hiezu der Cylinder zu kurz erscheint. Am ehesten liesse sich dieser Gegenstand als eine Büchse und ihre Trägerin als S. Johanna deuten.

bestehender Inhalt als Brodte (S. Elisabeth) gedeutet werden dürfte. Von den Nachbarinnen im sechsten hält die eine ein Buch, die andere eine rothe Lilie (Gertrudis von Nivelles?), im letzten endlich tragen die Frauen, diejenige zur Linken, (S. Genoveva?), eine Kerze (?) und ihre Nachbarin (S. Helena?) ein langes gelbes Balkenkreuz.

Wenden wir uns III. von der oberen sofort zu der unteren zwischen den Pfeilerarcaden befindlichen Figurenreihe, so beginnt dieselbe über dem westlichsten Pfeiler der Nordseite mit einem räthselhaften Bilde: Links erhebt sich ein Haus, unter dessen rothem Pultdache sich zwei Fenster öffnen. Eine Jungfrau, als solche an dem Kränzlein erkennbar, das sie auf blonden Haaren trägt, schaut zu dem einen Fenster hinaus, unter dem zweiten erscheint neben einem Knaben mit grünem Kaputzenrocke eine Frau, deren Haupt ein weisser Schleier bedeckt. Darunter aus der offenen Thür tritt eine gekrönte (?) Frau (?); vor ihr, anbetend nach der Mitte gewendet, steht ein Mönch (?). In der Mitte schwebt an einem hohen grünen Kreuze der Heiland, dem reichliches Blut aus Händen, Brust und Füßen entströmt. Jenseits des Kreuzes, und wieder anbetend nach demselben gewendet, kniet etwas höher auf gemauerter Terrasse ein Mann mit weissem Bart und weissen Haaren, ohne Nimbus, gleich den übrigen Figuren. Ueber seinem Haupte scheint ein Engel, von dem noch die Flügel und ein gelber Aermel sichtbar sind, die Hand auf das Haupt des Anbetenden zu legen. Diese Scene, ohne Umrahmung, nimmt die ganze Ausdehnung des von den Bögen begrenzten Zwickels ein, während die beiden folgenden Bilder jedesmal zwei gelbe Säulen flankiren, die durch einen von Fialen begleiteten Kielbogen verbunden sind. Der Grund, von dem sich die Gestalten abheben, ist abwechselnd roth und blau mit umgekehrter Farbenstellung für die Füllung zwischen dem Kielbogen und der darüber befindlichen Bordüre. Den fast gänzlich zerstörten Inhalt des nächsten Feldes bilden zwei stehende männliche Heiligenfiguren, die sich die Hände zu reichen scheinen. Es folgt dann über dem dritten Pfeiler S. Gallus, ein Mönch in schwarzer Kutte; fast im Profil nach links zu dem braunen Bären gewendet, der, aufrecht stehend, dem Heiligen ein Brodt überreicht, hat er die Linke mit redendem Gestus erhoben. Das vierte Bild auf weissem Grunde, ohne Umrahmung, ist wieder fast ganz zerstört, doch erkennt man noch den zwischen den Passionsinstrumenten stehenden Ecce homo; der äusserste an die Vorlage des Chorbogens stossende Halbzwickel ist im XVII. Jahrhundert mit Ornamenten übermalt worden, nur mit Mühe kann man unter demselben einen über der Kante des Bogens herunter schreitenden Widder entdecken.

Von den zwischen den gegenüber befindlichen (südlichen) Arcadenstellungen gemalten Bildern sind noch vier zu erkennen. Ueber der ersten Freistütze im Osten steht, mit grünem Untergewande und einem rothen, gelb gefütterten Mantel angethan, der Heiland. In der Linken hält er eine hochfliegende Bandrolle, darauf in Majuskeln die bekannten Worte „venite benedicti“ etc. zu lesen waren. Die Rechte segnend erhoben, empfängt er die Schutzheiligen Zürichs, die, jeder in einem besonderen Felde, ihre abgeschlagenen Häupter auf den Händen tragend, dem Erlöser entgegenwandeln. S. Felix ist ganz zerstört, S. Regula mit einem gelben und blau gefütterten Mantel etwas besser erhalten, bei Exuperantius erkennt man deutlich den Kopf mit schwarzem Bart und Haaren, den er auf der Linken trägt. Alle diese

Figuren erscheinen auf blauem Grunde, umrahmt von gelber Architektur, über welcher Roth die oberhalb des Kielbogens befindliche Fläche füllt.

Folge nun die Beschreibung der langen Streifen, die sich auf beiden Seiten des Mittelschiffes zwischen den Fenstern und den Archivolten hinziehen, so mag dieselbe IV. mit den Bildern der Nordwand und zwar bei der westlichen Ecke beginnen. Die meisten stellen Szenen aus der Legende des Kirchenpatrons, des hl. Arbogast, vor, der als Bischof von Strassburg starb, und zwar schliesst sich ihr Inhalt ziemlich genau der im X. Jahrhundert von Bischof Utho verfassten Vita dieses Heiligen an.⁶⁾

1) Diejenige Darstellung freilich, welche auf blauem Grunde diese nördliche Suite eröffnet, ist noch unbekannt. Aus der eben angeführten Quelle geht eine Erklärung nicht hervor und bleibt somit die Frage über die Zusammengehörigkeit dieses mit den folgenden Bildern eine noch ungelöste.⁷⁾ Links im freien blauen Grunde (scheinbar ohne Andeutung eines Terrains) steht ein Haus, aus dessen dreifach gebrochenem Rundbogenfenster zwischen einem Tonsurirten und einem mit brauner Kaputze bedeckten Mönche (?) ein Heiliger erscheint. Dann folgt, von der Kante des Hauses ausgehend, eine Gruppe von Tonsurirten, unter ihnen ein Mönch, denen mit segnender Geberde ein heiliger Bischof (?) und andere Geistliche von Rechts her entgegenschreiten.

2) Ein gelber Streifen bezeichnet den Beginn des Jagdbildes, das seiner Zeit so viel von sich reden machte, und in einer Länge von nahezu 4½ Metres auf rothem Grunde sich ausdehnt.⁸⁾ Den Hintergrund bildet eine Landschaft mit kindlich gezeichneten Bäumen. In den Kronen, die aus grossen Blattbüscheln bestehen, treiben sich Vögel herum und auf einem der Bäume sieht man sogar einen Affen sitzen. Zuerst, von Westen angefangen, gewahrt man zwei Reiter, die, in lebendiger Attitüde sich unterhaltend, in der Richtung nach dem Chore hinsprengen. Ein Hund eilt ihnen voraus und diesem ein herrenloses Pferd. Es hat seinen Reiter zu Boden geworfen, der lang auf den Rücken gestreckt mit empor gehobenen Armen der Wucht des eben auf ihn springenden Renners zu begegnen sucht. Weiter rechts, bloss durch einen Baum von dem Haupte des Gefallenen getrennt, rennt, von zwei Hunden verfolgt, ein riesiger Eber dem Pferde und den ihm nachsetzenden Reitern entgegen. Die Erklärung zu diesem Bilde giebt die Legende vom hl. Arbogast. Sie erzählt, wie Siegbert, der Sohn des austrasischen Königs Dagobert, auf der Eberjagd von seinem Gefolge abgeirrt, plötzlich dem wüthenden Keiler begegnet sei, worauf das Pferd erschrocken den Reiter abgeworfen und diesen, der im Zügel hängen geblieben, so übel zugerichtet habe, dass er, nach Hause gebracht, demnächst verschieden sei.

3) Den jammernden Seinen wird nun empfohlen, die Hülfe des Bischofs Arbogast zu erflehen. Dieser, gerufen, weilt bis zum Morgengrauen betend in der Kirche, geht dann zu Hofe, wo er die bei der Leiche Wachenden sich entfernen heisst, fleht hier nochmals die hl. Jungfrau um ihre Fürsprache an und sieht nun plötzlich, wie der Todtgegläubte sich zu regen beginnt. Sofort eilt er auf den Erwachenden

⁶⁾ Abgedruckt in der Acta Sanctorum Boll. Julii V, p. 177 u. ff.

⁷⁾ Dieses Bild wird jetzt vollständig durch die seither eingebaute Empore verdeckt.

⁸⁾ Auch dieses Bild ist jetzt in seiner unteren Hälfte maskirt.

zu, hebt ihn vom Lager empor und ruft den Dienern, dass sie den Wiedererstandenen mit dem königlichen Ornate bekleiden. Ueber dem Jubel, den die Umstehenden nicht mehr hintanzuhalten vermögen, eilen der König und seine Gemahlin herbei. Diess ist die Scene, welche der Künstler in dem dritten Bilde geschildert hat. Auf blauem Grunde steht in der Mitte eine leichte Bahre, von der sich der gekrönte Jüngling erheben will. Die Linke hält er überrascht empor, am rechten Arme wird er vom Bischof gestützt, der mit segnender Geberde links vor der Bahre steht, gefolgt von der betenden Königin, während hinter dem Rücken des Sohnes, ebenfalls in flehender Stellung, der Vater erscheint.

4) Links unter einem Tabernakel mit kleeblattförmig gebrochenem Rundbogen kniet ein König. Seine Kleidung besteht aus einem blauen Mantel mit weissem Hermelinkragen und rothem Untergewande. Nach rechts gewendet, hält er mit beiden Händen das grosse Modell eines Schlosses empor, von welchem ein schmales weisses Band, die Donationsurkunde mit dem Siegel, herunterhängt. Er präsentirt die Gabe der Madonna, die vor ihm, in einem schmälern Felde, auf dem Altare thront. Mit blauem Untergewande und einem weiss gefütterten rothen Mantel bekleidet, hält sie mit beiden Händen das Christusknäblein, das, mit einem gelben, hemdartigen Rocke angethan, auf dem Schooss der Mutter steht und hastig vorwärts zu dem Könige sich neigt, indessen das Köpflein mit anmuthiger Bewegung zurück nach der Madonna schaut. Der Altar, auf dem Maria thront, ist mit weissen Linnen behangen. Neben ihr, auf der mit Rauten und Rosetten gemusterten Decke, stehen zwei Leuchter mit Kerzen. Diese Scene stellt die Uebergabe der Stadt Ruffach (und des Schlosses Isenheim) an die Kathedrale S. Maria von Strassburg vor, durch welche König Dagobert dem Bischof Arbogast, der Gold und Silber zurückgewiesen, die wunderbare Errettung seines Sohnes lohnte.

5) Zum Schlusse berichtet die Legende, wie Sanct Arbogast, als er sterben musste, den Seinen empfahl, sie möchten ihn, wie weiland die Jünger den Heiland, draussen begraben, am Fusse eines Hügels, heisst es in einer späteren Bearbeitung wo man die armen Sünder hinzurichten pflegte; doch entfernte man nachher den Galgen, an dessen Stelle sich eine Kapelle oder Kirche erhob. Diese Beisetzung zeigt das fünfte Bild, das leider in einem sehr schadhaften Zustande erhalten und überdiess in seinen oberen Parthien mit vier Wappenschildern übermalt worden ist. Der erste derselben, zur Linken, könnte allenfalls noch gleichzeitig mit dem Bilde gemalt worden sein, er ist der grösste und enthält das Wappen der Meyer von Mörsperg, welches Geschlecht um 1350 erlosch. Die drei übrigen mit den Wappen der Edlen von Hegi sind sicher nachträglich entstanden, da durch zwei derselben die Büste einer in der Mitte stehenden Togafigur und der eine Flügel des nebenan befindlichen Engels verdeckt sind.⁹⁾ Die Scene spielt im Freien unter Bäumen. Links knien zwei anbetende Zeugen; in der Mitte sieht man das offene Grab, in welchem, von weissen Linnen umhüllt, der Heilige ruht. Eine Figur in blauer und roth gefütterter Toga, an Grösse alle anderen überragend, steht ganz en-face dahinter.

⁹⁾ Aehnlich ist die kielbogige Bekrönung des zweitletzten oberen Feldes, worin die Figuren SS. Peter's und Pauli, mit drei Schilden übermalt, die ebenfalls das Wappen der Edlen von Hegi: auf gelbem Felde einen schwarzen Löwen mit zurückgeworfenem Haupte, weisen.

Man möchte dieselbe für die des Heilandes halten, der mit der noch sichtbaren Linken die Seele des Dahingeschiedenen zu sich aufnimmt. Von den Figuren zur Seite erkennt man rechts einen Engel, der in gebückter Stellung zu einem am Fusse des Grabes stehenden Jüngling (?) sich wendet.

6) Es folgt in einem schmalen Felde die Madonna als Mutter des Erbarmens. Zu beiden Seiten neben ihrem Haupte ist ein aufrechter Schild mit den Wappen Derer von Hegi gemalt. Die Jungfrau steht en-face mit gleichen bis zum halben Körper heruntergleitenden Armen den Mantel entfaltend, unter welchem rechts und links zu ihren Füßen zwei dicht gedrängte, gegen einander gewendete Gruppen von ganz kleinen Figürchen anbetend knien.

7) und 8) Den Beschluss dieser nördlichen Reihe nehmen in zwei Abtheilungen die Bilder des Zuges und der Anbetung der hl. drei Könige ein. Beide auf weissem Grunde sind bis auf schwache Reste zerstört. In dem ersten Felde sieht man zwei Könige zu Pferd in einer mit rothen und grünen Bäumen bewachsenen Landschaft. Sie weisen mit emporgehobenen Armen nach vorn, wo in der zweiten Abtheilung, dem trennenden Striche zunächst, ein bartloser Mann mit hochgeschwungenem Stabe (Treiber eines Lastthieres oder Hirt auf dem Felde?) voraneilt. Weiter im Vordergrund hat sich der dritte König knieend vor der Madonna niedergelassen. Auf ihrem Schoosse steht, mit einem rothen Hemde bekleidet, der Christusknabe; in unsicherer, nach vorne tappender Bewegung greift er hastig nach dem Geschenke, einem ciborienartigen Gefäss mit spitzem Deckel, das ihm der König überreicht. Ueber der Madonna schwebt ein Engel, der mit beiden Händen den Stern hält.¹⁰⁾ Hinter ihr, vor dem Hause, an dessen Schmalseite sich ein dreifach gebrochener Spitzbogen öffnet, sitzt auf der Kante eines langgestreckten mit rothen und darunter mit weissen Tüchern behängten Lagers der Nährvater Joseph, mit bartlosem, jugendlichem Gesichte ohne Nimbus, das Haupt mit dem spitzen Judenhute bedeckt, den er respektvoll mit der Rechten lüftet, während die Linke weit zurückgestreckt die Halfterleine eines aus dem Hause guckenden Ochsens hält.

V. Südwand. Die Reihenfolge der 15 Bilder beginnt hier zunächst dem Chore. Während die des gegenüberliegenden Streifens einer gleichmässigen Umrahmung entbehren, indem eine architektonische Bekrönung bald gänzlich fehlt, so dass das Ganze nur viereckig von den Bordüren und zwei senkrechten Streifen eingefasst erscheint und bei anderen wieder der Tabernakel bald kleeblattförmig, bald in Form eines sehr gedrückten Kielbogens sich öffnet, sind die sämtlichen Bilder der Südwand, mit einziger Ausnahme der Kreuzigung, wenn auch von verschiedener Breite, so doch mit übereinstimmenden Bekrönungen in Form eines platten Kielbogens versehen, und seitwärts von den aus den dünnen Pfosten emporwachsenden Fialen flankirt und mit einer Kreuzblume bekrönt. Ebenso regelmässig ist, im Gegensatz zu der nördlichen Reihe, die Vertheilung der Farben. Sie beginnt in dem Bilde der Verkündigung mit blauem Grunde für die Figuren und einer rothen Füllung für die zwischen dem Kielbogen und der oberen Bordüre befindlichen Zwickel und wechselt dann in umgekehrter Stellung von Bild zu Bild. Auf weissem

¹⁰⁾ Gerade so erscheint der Engel auf den Anbetungsbildern in der Kirche von Müstail und der Krypta des Basler Münsters.

Grund sind nur die Kreuzigung gemalt, die ihrerseits die einzige unter den Compositionen dieser südlichen Reihe einer architektonischen Bekrönung entbehrt, und die Darstellung Christi vor Herodes, sowie die der Dornenkrönung. Hier war es ohne Zweifel die Rücksicht auf eine höhere Symmetrie, welche den Künstler zur Wahl eines farblosen Hintergrundes bestimmte; diese beiden Felder nämlich, zwischen denen die Geisselung auf Roth sich einfügt, befinden sich unter dem grossen Mittelbilde des Obergadens, welches die Glorie der Madonna darstellt.

1) Verkündigung Mariä. Links kniet der Engel, die Rechte hat er segnend erhoben, in der Linken hält er ein aufwärts fliegendes Spruchband, mit einer jetzt unleserlich gewordenen Majuskelschrift: Ave Maria ec... Ihm gegenüber, halb en-face gewendet, steht die Madonna mit stark zurückgebogenem Oberkörper, als ob sie erschrocken zurückführe; diese Empfindung bestätigt die abwehrende oder stutzende Geberde der Rechten.

2) Geburt Christi. Bis zur Unkenntlichkeit zerstört. Rother Grund. Rechts, gegen die auf dem Bette liegende Madonna gewendet, sitzt Joseph, durch einen Nimbus ausgezeichnet. Ueber der Krippe erkennt man noch die Köpfe von Rindern.

3) Darstellung Christi im Tempel. Blauer Grund. In der Mitte des Bildes sitzt auf einem mit rautenförmig gemustertem Zeuge behängter Altar das Christusknäblein. Mit einem weissen Hemde bekleidet, hat es beide Aermchen vor sich ausgestreckt. Dahinter, das Haupt mit einem weissen Schleier bedeckt, steht eine heil. Greisin, wohl S. Anna, sie hält den Knaben, während vorne der Hohepriester den Act der Beschneidung zu vollziehen scheint, gefolgt von Maria, die eine Kerze trägt und über dem gelben Untergewande mit einem blauen und rothgefütterten Matronen-(Schleier)-Mantel bekleidet ist.

4) Einzug Christi in Jerusalem. Rother Grund. Christus in weisser Tunica und einer rothen gelbgefütterten Toga reitet auf einem weissen Eselen nach Westen. Die Rechte hat er segnend erhoben, in der Linken trägt er einen Palmzweig. Hinter ihm eine (männliche oder weibliche?) Figur mit verehrungsvoll emporgehaltenen Händen. Vor dem Heilande eine kleine männliche Figur, die kniend einen gelben kurzärmeligen Rock zu Füssen des Thieres ausbreitet. Zu äusserst rechts ein Baum, auf dessen Aesten ein bärtiges Männlein den Heiland begrüsst, oder im Begriffe steht Zweige abzuschneiden.

5) Christus am Oelberg. Blauer Grund. In der Mitte des Bildes kniet der Heiland, im Profile nach links, das Haupt en-face gewendet. Ueber und zu ihm aus einer Wolke heruntergewendet erscheint das Symbol Gott-Vaters, ein rother Arm mit segnender Hand, die weiss von einem gelben Nimbus umgeben ist. Vor Christus, links, in gut componirter Gruppe, kauern am Fusse eines Felsens die Apostel, dicht gedrängt, ihr Haupt zum Theil auf die Schulter des Andern geneigt.

6) Gefangennehmung Christi. Rother Grund. Links mit einem gelben Untergewand und einem grünen, inwendig rothen Mantel steht Petrus mit hochgeschwungenem Schwerte, die Linke auf das Haupt des Malchus gelegt, der als ein knabenhaftes Figürchen flehend mit gefalteten Händen zu seinen Füssen kniet. Hart daneben steht Judas, von Hinten dem Heilande sich nahend, den er zum Kusse umarmt. Sieben Männer umringen diese Gruppe, alle, mit Ausnahme eines Geharnischten, haben ihr Haupt mit dem spitzen Judenhute bedeckt. Von den beiden

hinter Judas Befindlichen hält der vordere eine Laterne empor, während der Gepanzerte gegenüber den Heiland, der segnend seine Rechte zu Malchus herunterstreckt, an den Locken und am Haare fasst. Von den vier Juden dahinter trägt der Eine eine Helleparte; der Acusserte zur Rechten scheint einen gelben Schild zu halten.

7) Christus vor Herodes. Weisses Grund. Christus mit vorn gebundenen Händen wird von zwei Juden geleitet, die, ganz dicht herangedrängt, ihn vor der Brust und unter dem Arme fassen. Der vordere der Häscher ist durch grünes Gewand und einen rothen Spitzhut mit weissem barettartigem Rande ausgezeichnet. Gegenüber (rechts) thront, das linke Bein über das rechte geschlagen, auf erhöhtem Sitze Herodes. Das Haupt, auf dem er eine Krone trägt, ist en-face etwas seitwärts geneigt. In der Linken, die auf dem Knie ruht, hält er einen rothen Lilien-scepter, die Rechte hebt er befehlend empor. Christus ist bloss mit einem langen weissen Rocke bekleidet. Herodes hat weisse Stulphandschuhe, das Untergewand und die Beinkleider von gelber Farbe; der Mantel, der sich vom Rücken herunter über die Knie drapirt, ist roth und weiss gefüttert.

8) Geisselung. Rother Grund. Christus über und über mit Wunden bedeckt und nackt bis auf den Lendenschurz, steht in bewegter Haltung en-face, mit beiden Händen an eine Säule gebunden. Zu beiden Seiten in kleinerer Figur ein Scherge. Derjenige zur Linken schwingt mit beiden Händen eine grosse grüne Ruthe, der andere gegenüber hat eine ebensolche in der Linken, mit der er den Arm des Heilandes streicht, in der emporgehaltenen Rechten scheint er eine kurzstielige Peitsche zu schwingen.

9) Dornenkrönung. Weisses Grund. Fast ganz erloschen. In der Mitte ist Christus, ganz in der Vorderansicht sitzend abgebildet. Ueber dem weissen Untergewande trägt er einen rothen Mantel, in der Linken hält er einen gelben Stab, während die Rechte segnend (✱) vor der Brust erhoben war. Zu jeder Seite ein Scherge, die beide mit gespreiztem Kraftaufwande vermittelst eines Stabes die grüne Dornenkrone auf das Haupt des Heilandes drücken.

10) Kreuztragung. Rother Grund. Der Heiland in der Mitte schreitet nach Rechts. Er ist mit einem langen weissen Gewande bekleidet. Auf der rechten Schulter trägt er das grüne Kreuz, auf dessen Stamm er das en-face gerichtete Haupt nach rückwärts wendet, wo, hart an ihn herangedrängt, ein Büttel mit hoch erhobenem Arm zum Backenstreiche ausholt und hinter diesem Bedränger betend und mit schmerzvoll geneigtem Haupte die Madonna folgt. Dem Heilande voran, die Häupter mit spitzen Hüten bedeckt, schreiten zwei Juden, deren Einer das Ende des Christus um den Leib gebundenen Seiles hält¹¹⁾.

11) Kreuzigung. Weisses Grund. Oben auf der Bordüre, zu Seiten des Kreuzes erscheinen Sonne und Mond. Christus, mit geneigtem Haupte, hat den Leib mit

¹¹⁾ Es ist hier die in der „Allgemeinen Schweizer Zeitung“, Nr. 174, 25. Juli 1877, enthaltene Angabe zu berichtigen, die irrthümlich meldet, dass der Künstler den Heiland rückwärts sinkend dargestellt habe. Bei dem schlimmen, grösstentheils erloschenen Zustande, in dem sich dieses Bild befindet, glaubt man in der That beim ersten Anblick diese Auffassung zu gewahren; bei näherer Untersuchung stellt sich indessen heraus, dass nur das Haupt in einer allerdings sehr ausdrucks-vollen Bewegung nach rückwärts, der Körper dagegen leicht nach vorne gerichtet ist.

Wunden bedeckt. Links unter ihm, hart am Kreuze, steht Longinus, in der Rechten hält er den Speer, mit dem er den Heiland durchbohrt, die Linke führt er mit Affect zur Stirne. Er trägt einen hohen schwarzen Spitzhut mit weissem barettartigem Stulprande, ein rothes, bis auf die Füße reichendes Untergewand und darüber, von den Schultern herunterfallend, einen grünen Mantel mit weissem Futter und Kragen. Hinter Longinus steht Maria in gleicher Haltung wie auf dem vorhergehenden Bilde. Gegenüber, rechts vom Kreuze, hält Johannes, mit der Linken den Busen des Mantels fassend, die Rechte auf die Brust gelegt. Zu äusserst auf beiden Seiten hängen, mit rückwärts über den Querbalken der gelben Kreuze gebundenen Armen, die beiden Schächer, links (zur Rechten Christi) der gute Schächer. Ein über ihm schwebender Engel nimmt die aus dem Munde des Gekreuzigten entsteigende Seele — nach mittelalterlicher Auffassung in Gestalt eines nackten Kindleins — mit beiden Händen in seinen Mantel auf, während ein kleiner brauner Kobold die Seele des bösen Schächers umkrallt, dessen schmerzvoll verzerrtes Gesicht von wildgesträubtem Bart und Haaren umflattert ist.

12) Kreuzabnahme. Rother Grund. Fast ganz zerstört. Man erkennt noch die gut bewegte Silhouette des Heilandes, der, das Haupt mit der grünen Dornenkrone tief geneigt, bis zur halben Höhe des Kreuzes heruntergelassen ist. Links steht nach vorne gebückt Maria, die die Rechte des Heilandes zum Kusse ergreift.

13) Grablegung. Blauer Grund. Ganz zerstört. Die Tumba, in welche der Heiland gelegt wird, ist ein grüner Sarkophag, oben und unten mit gelben Rändern versehen, zwischen denen die Wandung mit weissen und roth gefüllten Spitzbögen decorirt ist.

14) Auferstehung. Rother Grund. Christus, die Rechte zum Segen erhoben, in der Linken eine schwarze (?) Fahne haltend, steigt aus dem Grabe empor. Er trägt einen rothen und gelb gefütterten Mantel. Links das Knie eines schlafenden Wächters.

15) Erscheinung vor den drei Frauen. Blauer Grund. Christus, in gleicher Kleidung wie auf dem vorigen Bilde steht, eine rothe Fahne haltend, vor einer Frau, die mit fragender oder rückwärts weisender Handbewegung vor ihm kniet. Zu ihren Füßen ein grosses Salbgefäss. Hinter ihr stehen, Büchsen (?) haltend, die beiden andern Frauen.

Zu diesen Bildern, ausser denen am südlichen Stirnpfeiler des Chorbogens, etwas tiefer als die zwischen den Oberlichtern befindlichen Gestalten fussend, noch die Reste einer grossen Heiligenfigur zu erkennen sind, gesellen sich eine Reihe decorativer Malereien: rothe fünfblätterige Rosen mit weissem Kern und grünen Zwischenblättchen, welche, je 7 an der Zahl, auf weissem Grunde die schrägen Leibungen der Oberfenster schmücken, während die Kanten derselben von rothen Linien und Halbdupfen begleitet sind. Dieselben Motive, gefolgt von einem breiten gelben Bande mit schwarzer Aussenlinie, begleiten den Extrados der Archivolten, deren Leibungen theils mit Figuren, theils mit architektonischen Motiven bemalt waren. Man kann diess noch an zwei Orten beobachten: an dem mittleren Bogen der Südseite, der in sechs rechtwinkeligen Abtheilungen mit paarweise gruppirten Heiligenfigürchen geschmückt war (eine niedliche hl. Katharina ist gut erhalten) und an der vordersten, dem Chore zunächst befindlichen Arcade gegenüber, wo der

Leibung zwei mit ihren Kreuzblumen im Scheitel zusammentreffende Maasswerkfenster, das Eine mit braunrother, das Andere mit blauer Füllung aufgemalt sind.¹²⁾

Es ist schon gesagt worden, dass diese Bilder, wie die Mehrzahl der Schildereien, die ehemals in hunderten und aber hunderten von Kirchen, Kapellen und selbst in profanen Bauten zu schauen waren, nur als flüchtige Producte der mittelalterlichen Malweise zu betrachten sind, rasch gezeichnet und mit einer geringen Auswahl von Tönen bemalt, bloss in der Absicht, die Gläubigen zu erbauen und das Auge durch einen heiteren Wechsel von Formen und Farben zu ergötzen. Ihre technische Ausführung entspricht im Wesentlichen derjenigen gleichzeitiger Glasmalereien; sie sind nichts anderes als illuminirte Zeichnungen, fast ohne Modellirung und Schatten. Mit kecken Pinselzügen verschiedener Farbe wurden die Umrisse entworfen, meist rothbraun oder schwarz¹³⁾, ohne Regel, wie es der Zufall oder der Vorrath in den Farbentöpfen mit sich brachte, so dass in einem und demselben Theile — in nackten Parthien, wie in Gewandstücken — Lineamente von zweierlei Farbe wechseln. Sind sie schwarz, so fehlt eine Modellirung in der Regel ganz, wenn rothbraun sind sie zuweilen leicht vertrieben. Die Farben, Gelb, Roth, Blau und ein sparsames Grün, sind in leichten gleichmässigen Tönen angelegt, die nackten Theile weiss, nur bei den grossen Figuren zwischen den Oberfenstern sind die Wangen durch derbe rothe Flecken und die Falten am Halse, sowie der Handrücken durch Striche von derselben Farbe bezeichnet. Bei kleineren Figuren scheint man darauf verzichtet zu haben¹⁴⁾. Bart und Haare mit sparsam eingezeichneten schwarzen Wellenlinien sind gelb oder rothbraun, bei Christus stets von der letzteren Farbe, wie sich denn auch das Kreuz des Heilandes vor denen der Schächer und dem ebenfalls gelben Attribute der heiligen Helena durch eine regelmässig grüne Bemalung auszeichnet. Thiere, Bauten und landschaftliche Motive sind durchaus willkürlich illuminirt.

Dem Stil der Zeichnung nach sind diese Bilder denen von Cappel am nächsten verwandt. Anderes erinnert an die Glasgemälde im Chor von Königsfelden. So wird man namentlich die Verwandtschaft nicht verkennen, die zwischen den heiligen Frauen an der südlichen Oberwand und denselben Gestalten neben den Medaillons des Königsfelder S. Annenfensters besteht. Speziell mit den Bildern der sogenannten Manessischen Liedersammlung stimmen gewisse Vorstellungen überein. So ist bereits der Kobolde gedacht worden, welche die Fluthen zu Füßen des hl. Christophorus beleben, und der auf dem Altare thronenden Gottesmutter, die von dem Könige Dagobert die Schenkung von Ruffach empfängt. Gerade so, wieder auf einem mit Kerzen besetzten Altare, nimmt die Madonna in dem Pariser Codex ihr Loblied von dem Bruder Eberhard von Sax entgegen. Eine eingehende Verwandtschaft der Typen ist dagegen weder mit den Bildern der einen, noch der anderen Klasse in jener Handschrift zu constatiren. Sind wohl gewisse übereinstimmende Züge

¹²⁾ Wie frisch und unmittelbar dergleichen gemalt wurden, geht daraus hervor, dass man noch deutlich die Zirkelschläge erkennen kann, mit denen die Maasswerke construiert worden sind.

¹³⁾ In seltenen Fällen — Krone des von S. Arbogast auferweckten Siegbert — kommen auch blaue Contouren vor.

¹⁴⁾ Ein einziger Kopf mit rothen Wangen und Lippen und gelber Schattirung, derjenige eines Geistlichen (jetzt durch die Empore verdeckt) findet sich in dem westlichsten Bilde der Nordseite.

nicht zu übersehen, so haben sie eben lediglich als Aeusserungen einer allgemein herrschenden Stilrichtung zu gelten, welche durch zwei annähernd gleichzeitig entstandene Bilderfolgen vertreten ist. Zu diesen Merkzeichen gehört der schlanke, schmiegsame und schulternlose Bau des Körpers mit den mageren Extremitäten, die weichliche Biegung des Handgelenkes, die Haltung der Füsse, die, nur wenig nach Aussen gekehrt, auf der Spitze stehen, der Wurf der Gewänder wieder, wie sie so einfach gross in langen geschmeidigen Falten sich drapiren, die Bildung der Köpfe endlich mit der gefühlvoll gezeichneten Wangenlinie, den lang geschlitzten Augen, deren untere Begrenzung durch eine fast waagrechte Linie bezeichnet wird, und der stumpfen kurzen Nase, die unter den Brauen kräftig eingezogen ist. Die schönsten Gestalten sind einige der Apostel und heiligen Frauen, welche die Wandflächen zwischen den Oberlichtern schmücken; als Gewandfiguren sind sie musterhaft zu nennen, so grossartig und statuarisch feierlich, wie sie selbst ein moderner Künstler mit gleich wenigen Mitteln kaum darzustellen vermöchte.

Die Composition der Hergänge ist, wie stets in den Bildern des XIV. Jahrhunderts, auf die nothwendigsten Figuren beschränkt, die alle auf demselben Plane und meist auch in gleicher Grösse hinter und neben einander erscheinen. Nur in wenigen Fällen — bei der Bestattung des heiligen Arbogast und bei einigen der Passionsszenen (Geisselung, Dornenkrönung, Kreuztragung) — sind die den Heiland umgebenden Personen, um ihre Unterordnung anzudeuten, in etwas kleinerem Maassstabe gehalten. Anderswo (Malchus bei der Gefangennahme Christi) mag überhaupt nur die Rücksicht auf den beschränkten Raum die Ursache eines auffallenden Grössenunterschiedes gewesen sein. Trotz dieser gebundenen Auffassung und der Beschränktheit der Mittel gelang es dem Künstler, die einzelnen Vorgänge recht anschaulich und lebendig zu schildern, wozu ihm ebenso sehr ein persönliches Talent, als die den damaligen Künstlern eigenthümliche Vortragsweise mit energisch silhouettirten Figuren zu statten kam. Auch solche Situationen, die nicht zu den gewöhnlichen gehören, sind mitunter vortrefflich gelungen; so die Bewegung und Lage des Königssohnes, der auf dem Bilde der Eberjagd mit beiden Armen der Wucht des auf ihn springenden Pferdes zu begegnen sucht, die Stellung der Jünger beim Gebet am Oelberge und die des Heilandes bei der Kreuztragung. Andere Bilder wieder zeichnen sich durch ihre gemüthvolle Auffassung aus, so namentlich das der Kreuzabnahme, wo die Madonna in klagender Haltung gebückt die Rechte des Heilandes zum Kusse ergreift, und die ausdrucksvolle Geberde des Königssohnes, den S. Arbogast zum Leben wiedererweckt. Sein Kopf ist einer der Wenigen, in denen man zugleich eine Spur von höherem Ausdrücke zu erkennen glaubt, während sonst eine mehr als gleichgültige oder holdselige Stimmung nur selten aus den Gesichtern spricht. Die meisten haben den süssen jugendlichen Charakter, der insgemein den Typen des XIV. Jahrhunderts eigenthümlich ist, nur bei den Schergen und Bütteln in den Passionsbildern hat es der Künstler bisweilen versucht, durch einen derben (aber niemals, wie in späteren Bildern, fratzenhaften) Zug das Gemeine ihres Standes und ihrer Gesinnungen auszudrücken.

Das Kostüm der sämmtlichen Figuren (mit Ausnahme der Apostel, Christi und der ihn begleitenden heiligen Frauen, welche in der antiken Idealtracht erscheinen) hat den im XIV. Jahrhundert üblichen Zuschnitt. Es besteht bei Männern aus

einer bis zu den Knien reichenden Tunica, an der zuweilen eine Kapuze herunterhängt, und bunten, knapp anliegenden Beinkleidern; das Haupt ist unbedeckt, es sei denn dass der Künstler nach mittelalterlicher Weise die Juden charakterisiren will, die mit hohen weissen Spitzhüten erscheinen. Auch Longinus trägt eine ähnliche Kopfbedeckung und einer der Begleiter, die den Heiland vor Herodes führen, jener von schwarzer und dieser von rother Farbe und beide Hüte mit einem hohen weissen Stulprande versehen. Die einzige Figur, die ausser dem schon beschriebenen Georgenbilde einen Bewaffneten vorstellt, erscheint bei der Gefangennehmung Christi. Unter dem kurzärmeligen grünen Waffenrocke hat der Krieger Arme und Beine mit einem Kettenharnische geschützt, aus ebensolchem besteht der Halskragen und die mit demselben zusammenhängende Kapuze, auf der ein hoher topfartiger Eisenhelm über der Stirne sitzt. Frauen tragen ein langes Untergewand, das ohne Taille knapp an dem Oberkörper anliegend in grossen Falten bis auf die Füsse fällt und darüber bisweilen einen Mantel.

Nach solchen Merkzeichen, wozu noch als ein weiteres der Majuskel-Charakter der Inschriften gezählt werden kann, den Rückschluss auf eine bestimmte Entstehungszeit fassen zu wollen, wäre mehr als gewagt; dennoch dürfte man nicht weit fehlen, wenn man diese Gemälde noch aus der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts datirt. Aus dem Jahre 1336 stammt laut Inschrift eine der im Thurme befindlichen Glocken¹⁵⁾. Sollte die Beschaffung derselben mit einer durchgreifenden Reparatur der Kirche im Zusammenhange gestanden haben? Noch mehr spricht für die Frühzeit des XIV. Jahrhunderts die Uebereinstimmung einzelner Figuren mit denen des Königsfelder S. Annenfensters, das, wie Kinkel nachgewiesen, als eines der ältesten wohl bald nach der Stiftung des Kloster erstellt worden ist, und spricht endlich das Wappen der Meyer v. Mörspurg, welche Familie um 1350 erlosch.

Es ist sehr leicht zu beklagen, dass mittelalterliche Gemäldezyklen, nachdem sie kaum erst einer Jahrhunderte langen Verschollenheit entrissen sind, in der Regel abermals den Blicken der Kunstfreunde entzogen werden müssen; aber in demselben Grade schwierig fällt der Entscheid, wie das Letztere zu vermeiden sei. So wie diese Werke zum Vorschein gekommen sind, bleibt nur die Wahl zwischen einer durchgreifenden Restauration, oder der Beibehaltung derselben in ihrem schlimmen aber dafür originalen Zustande übrig. Da Erstere einer vollständigen Erneuerung gleichkommen müsste, kann man dieselbe nicht wünschen; die Erhaltung der Bilder in ihrem gegenwärtigen Zustande aber bedingt es, dass sie abermals, wenn auch von beweglicher Decke, maskirt werden müssen. Die Staatsbehörde wie die Ortsgemeinde, die hiefür nicht unerhebliche Opfer zu bringen entschlossen sind, können der dankbaren Anerkennung Seitens der Kunst- und Alterthumsfreunde versichert sein.

J. R. RAHN.

¹⁵⁾ Nüscheler, Gotteshäuser, II, 230.

